U d'/of OTTAWA
39003001467389

# MEMOIRES

ET SOUVENIRS

D'UNE

# FEMME DE QUALITE,

SUR

## Le Consulat et l'Empire.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N. 30, A PARIS.

# MÉMOIRES

ET SOUVENIRS

D'UNE

# FEMME DE QUALITÉ,

SUR

# LE CONSULAT

# et l'Empire.

TOME PREMIER.

radition dauphinoise; 4 vol. 12 .
hinoise; 4 vol. 12 .

PARIS,

MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1830.

Universitas
BIBLIOTHECA

DC
198
.L33
1830
v.1

# LIBRAIRIE

## DE MAME

## ET DELAUNAY-VALLÉE,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25, A PARIS.

# Romans.

## ŒUVRES

DE

## M. A. BARGINET,

DE GRENOBLE.

LES MONTAGNARDES, tradition dauphinoise; 4 vol. in-12. 12 fr.

LA COTTE ROUGE, histoire dauphinoise; 4 vol. in-12. 12 fr.

LE ROI DES MONTAGNES, ou les Compagnons du Chêne, tradition dauphinoise; 5 vol. in-12. 15 fr.

LES DEUX SEIGNEURS DU VILLAGE, histoire de ce temps; 4 vol. in-12. 12 fr.

LA CHEMISE SANGLANTE, tradition dauphinoise; 4 vol. in-12. 12 fr.

## ŒUVRES

# DE SPINDLER.

LE JUIF, tableau des mœurs du quinzième siècle, traduit de l'allemand par J. Cohen; 5 vol. in-12. 15 fr.

LE BATARD, traduit de l'allemand par J. Cohen; 5 vol. in-12. 15 fr.

L'ELIXIR DU DIABLE, histoire tirée des papiers du frère Médard, capucin, traduit de l'allemand par J. Cohen; 4 vol. in-12. 12 fr.

---

## ŒUVRES

# DE MATURIN.

LE JEUNE IRLANDAIS, traduit de l'anglais; 4 vol. in-12. 12 fr.

CONNAL, ou les Milésiens, traduit de l'anglais; 4 vol. in-12. 12 fr.

LES ALBIGEOIS, roman historique, traduit de l'anglais par M. Defauconpret; 4 vol. in-12. 12 fr.

---

## ŒUVRES

DE

# HORACE SMITH.

TOR-HILL, histoire du règne de Henri VIII; 5 vol. in-12. 15 fr.

REUBEN APSLEY, histoire du temps de Jacques II; 5 vol. in-12. 15 fr.

ZILLAH, histoire juive; 5 vol. in-12. 15 fr.

LA NOUVELLE FORÊT; 4 vol. in-12. 12 fr.

WALTER COLYTON, 5 vol. in-12. 15 fr.

## ŒUVRES

# DE M. BULWER.

PERHAM, ou les Aventures d'un gentilhomme anglais, traduit de l'anglais; 4 vol. in-12. 12 fr.

L'ENFANT DÉSAVOUÉ, traduit de l'anglais par M. F. Nettement; 4 vol. in-12. 12 fr

DEVEREUX, traduit de l'anglais par M. J. Cohen; 4 vol. in-12. 12 fr.

ONNEL, ou le Rebelle; 1 vol. in-18. 3 fr.

---

## Romans nouvellement publiés.

VANINA D'ORNANO; 2 vol. in-12. 6 fr.

OLESIA, ou la Pologne; 2e édition; 4 vol. in-12. 12 fr.

EDGARD, nouvelle polonaise; 3e édition; 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.

L'EPINGLE NOIRE, épisode de 1816; par M. Émile Vander-Burk; 4 vol. in-12. 12 fr.

LOCHANDU; par sir Ed. Macaulay, traduit de l'anglais; 4 vol. in-12. 12 fr.

LA JEUNE SAUVAGE; par miss Sedgewicke, auteur de *Redwood*, traduit de l'anglais par J. Cohen; 4 vol. in-12, 4 fig. 12 fr.

SALATHIEL, ou le Juif errant, histoire du passé, traduit de l'anglais; 5 vol. in-12. 15 fr.

LE CHEF DES PÉNITENS NOIRS, ou le Proscrit et l'inquisition; par l'auteur de *la Bohémienne*; 5 vol. in-12. 15 fr.

BENTOL VONDER-NIDDA, où la Horde de la forêt Noire, par Hildebrant; traduit de l'allemand par J. Cohen; 4 vol. in-12. 12 fr.

LE CHATEAU DES REVENANS, par Hildebrant; traduit de l'allemand par J. Cohen; 4 vol. in-12. 12 fr.

PAULINE ET FANCHETTE, ou Mémoires d'un Champenois; par M. le baron de B...; 4 vol. in-12. 12 fr.

LAURE DE MONTREVILLE, ou l'Empire sur soi-même; traduit de l'anglais de miss Brunton par madame M..., précédé d'une préface par M. Villemain, de l'Académie française, 5 vol. in-12. 15 fr.

LES CHAPERONS BLANCS, traduit de l'anglais; 4 vol. in-12. 12 fr.

MERTON, scène de la vie anglaise, par Théodore Hook; traduit de l'anglais; 4 vol. in-12. 12 fr.

UNE NUIT AU FORT DE DERPT, par M. Mardelle, auteur des *Princes Norwégiens*, etc.; 3 vol. in-12. 9 fr.

SYBILLE ODALETTA, roman historique, épisode, par M. Varèze; traduit de l'italien; 4 vol. in-12. 12 fr.

LES O'BRIEN ET LES O'FLAHERTY, par Lady Morgan; traduit de l'anglais; 6 vol. in-12. 18 fr.

WALLADMOR, roman attribué à sir Walter Scott; 3 vol. in-12. 9 fr.

ROTHELAN, ou la peste de Londres; par M. Galt; 3 vol. in-12. 9 fr.

GASTON DE BLONDEVILLE, roman posthume de Anne Radcliffe; 3 vol. in-12. 9 fr.

LE PETIT BOSSU, Chronique du dix-huitième siècle; par le baron de Bilderbeck, auteur de *Pauline et Fanchette*; 4 vol. in-12. 12 fr.

LE CONSCRIT; par Raban; 3 vol. in-12. 9 fr.

LE GRAND SEIGNEUR ET LA PAUVRE FILLE, roman de mœurs; par M. le baron de Lamothe-Langon, auteur de *Monsieur le Préfet*, *l'Espion de Police*, *le Chancelier et les Censeurs*, *le Ventru*, etc.; 4 vol. in-12. 12 fr.

LE FOURNISSEUR ET LA PROVENCALE, roman de mœurs; par M. de Lamothe-Langon, 4 vol. in-12. 12 fr.

# MÉMOIRES

## ET SOUVENIRS

D'UNE

# FEMME DE QUALITÉ.

## CHAPITRE PREMIER.

Préambule. — Dans quel esprit j'écrirai ces nouveaux Mémoires. — La vérité m'arrache un aveu pénible. — Aperçu rapide sur mes premières années. — Mes affections. — Thèse soutenue par un homme compétent. — Ce que me dit madame de Stael sur la cour naissante. — Approches du 18 brumaire racontées par madame de Stael. — Sa conversation avec Barras. — Autres détails inédits. — Lutte forcée contre le royalisme de mon père.

J'ai essayé de peindre la cour de Louis XVIII, et les évènements de la restauration jusqu'à la quatrième année du règne de Charles X. Le succès de mes premiers Mémoires m'encourage à publier, sous la même forme, mes *Souvenirs du Consulat et de l'Empire*. Mes relations de

parenté, d'amitié et de position sociale m'ont mise à même de voir de près l'homme extraordinaire de cette grande époque, aussi bien que tous les personnages remarquables que son génie d'abord, et puis son pouvoir, réunirent autour de lui. Sans prétendre à l'imposante mission d'historien, je puis me flatter que mes Mémoires nouveaux ne seront pas perdus pour l'histoire contemporaine. Beaucoup d'auteurs se contentent de transporter dans les leurs des extraits du Moniteur et des Bulletins. Leur récit est sans doute plus complet que ne sera le mien, dans ce sens qu'ils n'ont oublié ni une fête, ni une revue, ni un combat d'avant-poste. Mais je veux surtout faire connaître les hommes dont les noms remplissent leurs pages, les peindre par leurs actions et leurs entretiens intimes, dévoiler souvent leur but caché, et, après les avoir mis en scène, conduire avec moi les lecteurs derrière la coulisse. Ce n'est pas seulement la cour de la Malmaison, de Saint-Cloud et des Tuileries que je décrirai dans ce tableau de quinze années, mais encore les salons de Paris, ceux des banquiers comme ceux des courtisans; le faubourg Saint-Germain et la chaussée d'An-

tin ; toute la société en un mot, telle qu'elle était alors que l'empire semblait inébranlable sur ses bases, alors que la restauration n'était encore que le rêve de quelques royalistes fidèles.

Plusieurs des grands seigneurs d'aujourd'hui, dont j'ai déjà esquissé les portraits dans mon premier ouvrage, se retrouveront dans ces nouveaux Mémoires. Après avoir dit ce qu'ils sont aujourd'hui, je dirai ce qu'ils étaient la veille. Ce sera quelquefois une contre-partie piquante de certaines opinions ; mais je prends l'engagement de ne rien taire, et j'ai déjà donné la preuve de ma franchise. J'ose me flatter cependant que personne n'aura à se plaindre de mon langage. Je suis femme avant tout, et sais la différence qu'il y a entre une épigramme innocente et une médisance injurieuse. La plupart des originaux de mes portraits vivent encore, chacun pourra juger et critiquer leur ressemblance ; et je tiens, par conscience autant que par vanité, à ne pas faire de caricature.

Mon premier acte de franchise tombe malheureusement sur moi-même, mais il faut bien que je m'exécute, et il est nécessaire que

je commence par là, afin de ne pas faire trop belle la part de ma jeune intelligence. Je ne sais par quelle erreur, lorsque je livrai à l'impression mes Mémoires précédents, je fixai au mois de janvier 1789 la date de ma naissance. La restauration m'avait bien rajeuni le cœur, peut-être, comme celui de mainte autre royaliste fidèle; mais hélas! aujourd'hui mon acte de naissance, qu'un avoué très peu poli me force de consulter, m'accuse d'être venu au monde le 11 janvier 1784. Je m'étonne moins d'avoir trouvé certains de mes amis si peu galants envers moi.

Je suis donc de 1784; j'ai déjà vu cinq règnes en comptant celui de l'enfant martyr qui n'a pas porté le sceptre, et celui du soldat couronné qui l'a tenu d'une main si ferme pendant quinze ans, quoique la Charte date de l'année dix-neuvième du dernier roi défunt.

Je n'ai rien à dire des deux premiers règnes et des saturnales qui les suivirent; on doit peu le regretter, tant il me reste à dire sur le consulat et l'ère impériale.

Le prince Cambacérès, le prince de Bénévent, le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Fabre de l'Aude, Pontécoulant, Boissy-d'An-

glas, Lanjuinais, Laplace, Canclaux, le prince de Pontecorvo, Moreau, Murat, Ney, Rovigo, Fouché, Montalivet, et vingt autres que je nommerai ailleurs, furent du nombre de mes amis, et quelques uns au nombre de mes courtisans. La reine de Naples et l'impératrice-mère me traitèrent avec une faveur qui excita plus d'une fois la jalousie; la reine Hortense m'honorait de ses bontés, ainsi que son auguste mère; les artistes, les littérateurs les plus célèbres sont tous venus dans mon salon, et j'ai pu recueillir leurs mots les plus piquants, leurs conversations les plus instructives. Enfin, par moi, par ma famille ou par mes amis, j'ai tenu à toutes les illustrations de la cour impériale.

Les restes de celle du roi Louis XVI ne m'étaient pas non plus étrangers; je voyais dans l'intimité la vieille princesse de Chimay, la princesse de Rohan-Rochefort, madame de Montesson, que j'aurais dû par respect nommer avant les autres; tous les Montmorenci, et tous les La Rochefoucault, les Montesquiou, descendus de Clovis, et les Colbert qui ne viennent pas d'aussi loin; le comte de Ségur, le plus aimable des hommes d'autrefois; le comte

de Narbonne, le comte de Turenne-Lostange, les Nicolaï, ainsi que le duc de Choiseul et une foule d'autres du même rang, des deux sexes.

J'aurais dû garder pour ces Mémoires les détails que j'ai donnés dans les autres sur ma famille et mes premiers pas dans le monde; mais lorsque je redigeais les premiers je ne supposais pas que plus tard je finirais pas le commencement; de sorte qu'il ne me reste plus rien à dire sur ce point, et je hais les répétitions à la mort. Pour me mettre en règle avec mes nouveaux lecteurs, je dois les renvoyer aux quatre ou cinq premiers chapitres des *Mémoires d'une Femme de qualité sur Louis XVIII, sa cour et son règne.*

Je redirai seulement en peu de mots ce dont il est absolument nécessaire que l'on se souvienne ici. J'appartiens à une famille noble; ma mère mourut avant notre émigration, que mon père retarda jusque après la journée funeste du vingt-un janvier; il n'avait pas voulu abandonner Louis XVI, tant qu'il restait quelque espoir de le sauver; aussi lorsqu'il passa le Rhin, on ne manqua pas sur l'autre rive de le taxer de jacobinisme, parcequ'il s'était

montré véritablement fidèle; et tous les émigrés de 1789 le rangèrent dans la catégorie de ceux qui n'avaient droit à aucun égard et surtout à aucune récompense.

Nous allâmes habiter l'Italie, où nous eûmes quelques rapports avec le général Lannes, qui nous présenta au général en chef Bonaparte; celui-ci nous reçut bien; j'ai raconté les détails de l'audience qu'il nous accorda, et nous lui fûmes redevables de la permission de rentrer en France, où nous arrivâmes en 1800.

Mon âge réel à cette époque était dix-sept ans, on m'en eût peut-être donné déjà vingt, tant j'étais formée de bonne heure; mais en revanche, je me conservai si bien, qu'à vingt je pouvais continuer à n'en avouer que dix-sept. J'avais une taille mince et élancée, un visage que l'on disait joli, de beaux cheveux, des mains délicates, un pied mignon, de la santé, une gaieté presque déraisonnable, quelque esprit, et je m'avisais d'avoir du sens commun lorsque la circonstance l'exigeait impérieusement : j'avoue que le cas était rare.

Madame de Stael, ancienne amie de mon père, fut en quelque sorte mon mentor; j'aurais pu le mieux choisir; car le génie tout seul

n'est pas sagesse chez les femmes ; mais ceux que nous aimons nous semblent toujours parfaits. Une affaire malheureuse qui aurait dû nous brouiller avec madame de Stael, resserra au contraire notre attachement ; elle avait de la bonté pour moi, et moi de l'admiration pour elle. Elle me grondait parfois, je l'encensais toujours. Elle ne se lassait donc pas de me donner des avis dont quelques uns étaient bons à suivre.

J'ai dit que mon frère ne rentra pas avec nous, que l'on me maria de très bonne heure, attendu que la garde d'une grande fille devenait fort périlleuse; que mon mari, comme tant d'autres, eut envie de prendre la livrée de la cour impériale faute de mieux, et que s'il ne fit pas de moi une dame du palais ce ne fut point sa faute. J'étais toute royaliste malgré ma position nouvelle, je tâchais de me garder pure pour me présenter telle aux Bourbons, et je croyais l'être tant que je n'aurais pas prêté un serment odieux à mon cœur ; non que cette préférence cachée m'empêchât de courir avec l'avidité de mon âge aux fêtes de Napoléon-le-Grand ; mais au retour et dans le repos de mon lit, je ne manquais pas d'adres-

ser au ciel une oraison fervente propre à hâter la rentrée de la dynastie légitime.

Maintenant que j'ai terminé cette sorte de préface historique, il faut commencer par ne pas prolonger des digressions ennuyeuses, comme messieurs tels et tels dont les Mémoires ont eu pourtant cinq éditions.

Dès notre arrivée à Paris, nous nous installâmes dans l'hôtel de ma famille, qui n'avait pas été vendu, non plus que des bois immenses et une assez belle terre ; on nous rendit le tout, grâces à la protection de Joséphine, au faible naissant du premier consul pour la noblesse ancienne, et aux soins que mon mari se donna pour assurer ma dot sur nos propriétés confisquées. Il avait du crédit et en profita dans cette circonstance, ne se faisant aucun scrupule de pratiquer cette maxime devenue banale, que ce qu'on obtient d'un gouvernement est autant de pris sur l'ennemi, sauf à aider plus tard à le renverser, si celui qui doit le remplacer offre des chances de fortune plus favorables.

Je sais bien que cela n'a rien de chevaleresque ; mais j'ai entendu soutenir cette thèse avec tant d'esprit par le prince de Bénévent, qu'il

m'a fortement ébranlé ; les gens d'esprit sont bien dangereux pour les vertus faibles ; la conversation d'un homme tel que celui-là nous fait comprendre comment notre mère Ève put succomber à la tentation sous le pommier du paradis terrestre.

On m'annonça dès mon mariage que je devais aller à la cour du premier consul, car déjà il en avait une ; que je serais bien reçue par madame Bonaparte sa mère, par sa femme et par ses sœurs. J'hésitai d'abord et allai demander conseil à madame de Stael.

« Ma chère enfant, me dit-elle, vous êtes trop jeune pour bouder contre le plaisir, il est à votre âge une des quatre fins de l'homme, comme jadis le souper l'était pour madame du Deffant.

« — Mais si jamais les Bourbons revenaient?

» — Eh bien ! vous auriez obéi à votre mari. Mais je crains beaucoup que l'homme qui a su s'emparer du pouvoir ne sache aussi le garder.

» — Je voudrais bien connaître, dis-je alors, les détails de ce 18 brumaire dont on parle tant, non ceux qu'on trouve dans les gazettes...

» — J'entends, mais ceux qu'on imprimerait avec la liberté de la presse, si elle existait encore. Je peux vous en raconter une partie ; elle vous donnera l'envie de demander le reste à ceux de qui le dessous des cartes est connu.

» Le Directoire comptait à peine cinq années d'existence et déjà tombait de vétusté. Pour achever cette monarchie déguisée, la victoire était infidèle à la France, les ennemis menaçaient déjà ses frontières.

» Je disais à M. de Talleyrand : « Mais où allons-nous ? — A la royauté par le concours des étrangers. » Il le croyait et moi aussi ; il négociait pour son compte. Lorsque tout-à-coup Bonaparte débarque à Fréjus ; la question ne fut pas de savoir si on le renverrait, mais de quelle manière il voudrait bien consentir à régner ; le directoire trembla, Barras, Moulin et Gohier prirent le parti d'attendre ; Sieyes et Roger-Ducos calculèrent qu'il valait mieux s'accommoder avec le nouveau-venu. — Madame Moreau fut celle que le retour de Bonaparte contraria le plus vivement ; elle chapitra son mari sur la nécessité de prévenir le petit Corse. Le général Moreau rêvait encore la république, et peu audacieux lui-même, il ne pou-

vait croire à l'audace des autres. Il traita sa femme de folle, et s'enferma dans son cabinet. Un autre général aurait pu s'opposer à toute entreprise contre la constitution : c'était Bernadotte, qui, vrai héros, jouit d'une réputation sans tache ; mais quand on lui demanda ce qu'il ferait : « Rien pour moi, répondit-il, et tout pour la France, *si le gouvernement réclame mon concours.* » Le gouvernement n'en fit rien, il était brouillé avec lui, et venait de lui enlever tout récemment le portefeuille de la guerre. Bonaparte arriva, et, par l'accueil qu'il reçut, il vit qu'il pouvait agir puisqu'on ne l'arrêtait pas, et il agit.

» M. de Talleyrand ne fut pas un des derniers à se rallier à lui ; c'était un beau nom et un habile diplomate ; le traité entre eux fut bientôt conclu : quelques républicains de bonne foi me chargèrent de voir Barras. Je savais qu'il venait de négocier avec le comte de Lille ; jamais je n'ai vu personnage plus embarrassé de sa position et de son caractère que ce directeur.

» La peur de passer pour imprévoyant l'arrêtait tout court et le décidait à subir les chances d'une inertie absolue ; il aurait voulu

négocier lorsqu'il fallait frapper un coup de foudre.

« Mais Bonaparte agira, lui dis-je.

» — Non, il n'osera pas.

» — Ah ! vous comptez sur son respect pour l'ordre établi ?

» — Il ternirait sa gloire.

» — Il n'en croira rien.

» — Bernadotte et Moreau ne consentiront jamais à servir sous ses ordres.

» — Il se passera d'eux.

» — Comment ?

» — En faisant à leur égard, s'ils lui deviennent hostiles, ce que vous négligez aujourd'hui de faire au sien.

» — Mais le faire arrêter ce serait un coup d'éclat.

» — Vous consentez à ce qu'il en tente un plus grand.

» — Le directoire a tout prévu, il veille au salut de la république. »

» M'ayant fermé la bouche en se donnant l'air d'une providence, Barras changea de conversation, pour me raconter une anecdote récente de madame Tallien. Il était là sur son terrain ; Barras est une commère de premier ordre.

Lorsque je le vis plus occupé des faits et gestes d'une jolie femme que des intrigues de Bonaparte, je pris congé de lui, et répétai ce que je lui avais dit à MM. de Talleyrand et de Rebecque. M. de Talleyrand, avec un fin sourire, me dit : « Le général Bonaparte sait ce qu'il doit à la patrie, et tous ses efforts tendront à consolider le bonheur des Français. » Cette phrase sentait le courtisan. Je me souvins que M. de Talleyrand a tous les vices de l'ancien régime et du nouveau. Je vis qu'on ne m'avait pas trompée en le disant gagné. M. Constant de Rebecque fut plus franc, et prétendit qu'il n'abdiquerait pas son rôle de tribun ; mais le règne de la parole est passé : mon ami le tribun en a été pour ses discours. Je sus bientôt après que Sieyes était allé voir deux fois le général Bonaparte : une femme de chambre de Joséphine, dont la sœur me servait, m'apprit cette particularité ; je crus que le Directoire traitait secrètement par l'entremise d'un de ses membres ; j'avoue que je n'allai pas jusqu'à imaginer que Sieyes trahît ses collègues je devais le connaître cependant.

« Le conseil des Cinq-Cents était présidé par Lucien Bonaparte ; il fut bientôt séduit. Celui

des Anciens, profitant du droit que la constitution lui donnait, transféra momentanément à Saint-Cloud le siége du gouvernement, et investit Bonaparte de l'autorité militaire. Cela réussit, non sans quelques chances contraires. Le héros de la journée perdit la tête, heureusement que Lucien et Murat la conservèrent pour lui; il triompha, et son premier soin pour avilir Moreau fut d'en faire le geôlier des trois directeurs demeurés au Luxembourg, Barras, Moulin et Gohier. La révolution du 18 brumaire consommée, chacun prit sa place: Bonaparte se donna bientôt la première, mit à la porte Sieyes et Roger-Ducos, laissa à leur nullité Moulin et Gohier, et fit à Barras l'honneur de l'exiler; je crois qu'il entra dans ceci quelque peu de rancune personnelle. Il est certain que madame Bonaparte ne songea point à raccommoder son ancien ami avec son illustre époux; c'eût été pourtant son rôle, mais le mari était de mauvaise humeur.

« Avait-il tort? demandai-je avec naïveté.

» — Mon Dieu, ma belle, je ne sais trop que vous dire, on n'épargne pas notre sexe, et souvent il ne mérite pas ces méchancetés. Joséphine est très jolie femme, avec tout l'a-

bandon des créoles; et je crois que tous les lauriers d'Italie et d'Égypte ne sont pas de trop pour cacher ce qu'elle a pu faire porter au front de son mari absent. »

On voit que madame de Stael avait ses péchés de médisance comme toutes les femmes. Quoi qu'elle fût mal en cour auprès du premier consul, et qu'elle ne lui épargnât pas ses épigrammes, elle conclut comme elle avait commencé, par me conseiller de me laisser présenter. Je cédai donc, et ne fus pas la première. Ce fut avec mon père que j'eus de longs assauts à soutenir, avant de le décider à permettre que je fréquentasse la cour nouvelle. Cet émigré en retard était cent fois plus royaliste que ses camarades partis en 1789 : nombre de ceux-ci, rentrés, déjà aspiraient à se rendre corps et âme au premier consul, et le premier consul hésitait encore à les acheter : il redoutait son affection cachée pour eux, et les murmures de ses compagnons d'armes; cependant on les vit peu à peu arriver tous à la file, et il n'en fut pas de plus soumis, j'allais dire de plus serviles; mais c'est un terme que la politesse m'interdit.

## CHAPITRE II.

Aspect des Tuileries habitées par la cour consulaire. — Présentation à Joséphine. — Sa parure. — Hortense de Beauharnais. — Je me lie avec elle.— Ma visite à la mère du premier consul. — Ce qu'elle était. — Ses deux filles, mesdames Bacciochi et Murat. — Mon opinion sur ces trois dames. — M. Talleyrand-Perrigord. — Ma première conversation avec lui.— M. Regnault de Saint-Jean d'Angely.— M. Savary.— Faiblesse de mon mari.— Barrère et David. — Ce qu'ils me disent de la révolution. — Princesse de Rochefort. — David défenseur de mademoiselle Pauline Bonaparte.—Quelques gens célèbres que je voyais alors.

Ce que j'appelle cour n'en était pas encore une, quoiqu'elle eût bonne envie de s'en donner les airs. La femme du premier consul restait pour les uns la citoyenne, et pour les autres madame Bonaparte; les femmes qui l'accompagnaient n'avaient d'autre titre que celui d'amies ou de complaisantes : elle logeait cependant aux Tuileries dans le propre appartement de la reine, occupé aujourd'hui

par madame la dauphine. La grandeur de ces pièces magnifiques faisait vivement ressortir la mesquinerie de la maison consulaire; on rencontrait dans les antichambres deux ou trois valets sans livrée dont un seul, vêtu de noir, singeait de son mieux l'huissier du cabinet. Afin que les appartements des Tuileries ne paraissent pas vides, on a besoin d'y voir une suite nombreuse de pages, d'écuyers, de gentilshommes, de chambellans et de dignitaires de tout rang. Une ou deux femmes de chambre annonçaient aussi parfois chez madame Bonaparte; enfin le soir quelques lustres incomplètement garnis de bougies éclairaient, d'une lumière incertaine, cette demeure dont on semblait hésiter à faire de nouveau un palais.

Mais déjà la foule des solliciteurs et des courtisans de la fortune, n'importe à quel titre, prouvait bien que si la majesté ne se trouvait pas encore là il y avait déjà toute la puissance; je fis cette remarque dès ma première visite aux Tuileries. Mon début fut heureux, madame Despaux avait fourni le chapeau à plumes que je portais; Leroi, déjà en faveur, s'était surpassé dans la coupe et dans la forme élégante de ma robe; mon mi-

roir me dit que j'étais jolie, ce que me confirma l'admiration de tous ceux que je rencontrai. Ma belle-mère me présenta. Une longue liaison avec Joséphine, des rapports intimes et journaliers lui donnaient la certitude que nous serions bien reçues.

Je tremblai un peu en montant l'escalier de service, par où l'on nous introduisit : je pensais aux grandeurs éteintes de la famille royale, aux malheurs de cette reine auguste qui était sortie de cette demeure pour aller habiter les prisons, et je me demandai d'où provenait la hardiesse de la femme qui osait prendre sa place. Je ne connaissais qu'imparfaitement madame Bonaparte, quoique je l'eusse vue presqu'à mon arrivée ; son accueil fut affectueux ; elle me parla de ma famille et de mon père, de mon mari peu et pour cause : je sus plus tard qu'elle ne l'aimait pas.

Joséphine portait une robe de cachemire blanc bordée par un double rang de palmes. Une ceinture verte fixée par une agrafe de diamants et une pèlerine de dentelle composaient à peu près toute sa parure ; il était deux heures de l'après-midi ; coiffée en cheveux et en boucles simples, elle me parut

charmante, quoiqu'un peu âgée, car, à dix-huit ans, une femme de quarante nous semble avoir au moins dix ans de trop.

Mademoiselle Hortense de Beauharnais était auprès de sa mère; j'analysai d'un coup d'œil sa taille maigre et souple, sa figure agréable sans être jolie, ses cheveux magnifiques et ses dents déjà perdues. Elle avait des manières affectueuses et une gaieté encourageante; elle aimait les arts, que dans la suite elle protégea si bien : nous nous examinâmes en silence; notre âge était le même, un an de plus ou de moins, et la différence à mon avantage; peut-être même l'avait-on rajeunie. Ma figure la frappa; il est vrai, comme je l'ai dit, que ce jour-là j'étais radieuse; sa mère lui dit de me traiter avec amitié, elle y consentit facilement, et bientôt nous eûmes une conversation intéressante sur un bonnet très extraordinaire que madame Récamier portait la veille à la promenade.

Une heure s'écoula dans cette grave occupation. Nos mères s'entretenaient ensemble du passé : Joséphine était ou du moins avait été royaliste; sa fille pensait de même : cela ne laissait pas que d'avoir son côté plaisant. Je

remarquai que la robe de la jeune personne grimaçait sous les bras ; ce fut une découverte heureuse. Elle me causa néanmoins un instant d'effroi, car, ayant demandé à mademoiselle Beauharnais qui l'habillait, et sa réponse m'ayant appris que c'était Leroi, j'eus la crainte que ma robe ne fût également mal pincée; j'y jetai un coup-d œil qui me rassura. Il vint du monde, et nous partîmes.

Le lendemain nous allâmes chez la mère du premier consul. Ici, dès l'entrée, une mesquine économie frappa mes yeux : jamais on n'a vu laquais plus mal vêtus, meubles plus ordinaires et apparence plus bourgeoise. Madame Bonaparte la douairière, qui devint ensuite madame Mère, avait un reste de beauté ; elle parlait mal le français, s'aidant de quelques mots corses que je comprenais à cause de mon séjour en Italie. Elle avait une physionomie pétulante sur laquelle on apercevait la trace de passions éteintes. Cette dame comptait peu sur la durée de la fortune de son fils, aussi s'occupait-elle d'arrondir au plus vite la sienne ; elle prenait de toutes mains, s'intéressant aux moindres demandes de places et de fonctions lucratives. La rentrée des émi-

grés lui fournissait *gros*, selon son expression favorite. Elle nous engagea à lui adresser nos amis, qu'elle obligerait promptement et *sans intérêt*. La manière dont elle insista sur ce dernier point nous prouva qu'il faudrait la bien payer en cas de réussite.

Deux de ses filles entrèrent peu après, mesdames Bacciochi et Murat, celle-ci tout nouvellement mariée. La première était presque laide ; ses traits masculins rappelaient ceux du premier consul. Elle avait une tournure hardie, une voix rauque ; elle parlait vite. On lui donnait de l'esprit, on lui supposait de la profondeur. Ce qu'elle possédait incontestablement était un amour extrême des beaux-arts ; elle était en ceci une véritable Italienne, leur accordant l'emploi de tous les instants qu'elle pouvait enlever à l'intrigue politique et aux affaires de cour.

Madame Murat se montrait sous un jour plus favorable : simple particulière, elle eût été jolie, sœur de Napoléon, et depuis reine, on la trouva belle. Je sais qu'elle me plut au premier aspect ; sa figure avait quelque chose de spirituel et de naïf en même temps.

Je crus m'apercevoir que ces trois dames te-

naient beaucoup à la fréquentation des personnes de l'ancien régime, et surtout de celles qui faisaient partie de la cour. Elles furent prévenantes à mon égard, c'est-à-dire plus que polies. Elles me témoignèrent un vif désir de se lier avec moi, surtout madame Murat. Leur mère me recommanda de ne pas faire comme ses filles, qui dépensaient outre mesure, de bien ménager ma fortune et celle de mon mari et de me refuser à toute emplette inutile. Je riais de ses conseils de matrone spartiate en songeant à la fortune que son fils faisait et en examinant la richesse des vêtements de celles de ses filles qui étaient là. J'entrevis à travers tout cela quelque chose de commun et de provincial qui charmait tout ce qu'il y avait en moi de vanité nobilière.

Je trouvai aux sœurs du premier consul des manières moins communicatives qu'à la fille de sa femme. Elles me parurent un peu collets-montés, et convaincues que leur rang désormais les séparait du reste de la société ; ce n'étaient pas encore des reines, et pourtant ce n'étaient plus de simples citoyennes ; on s'apercevait qu'elles cherchaient la dignité dans leurs façons les plus affectueuses. Je

souris avec un agréable retour sur moi-même.

Bref, la mère du premier consul me parut une femme plus rusée que spirituelle, plus ladre qu'économe; madame Bacciochi manquait de naturel et le remplaçait par de la pédanterie; elle voulait faire la femme forte et n'était pas moins futile que ses sœurs; madame Murat, plus franchement coquette, me plut davantage. Je fus fâchée qu'elle mît tant de prétention à me placer au-dessous d'elle dans sa fantaisie, car sans cette extravagance (je parle du moment), nous aurions pu parfaitement nous entendre.

Ma belle-mère sortit de cette maison extrêmement *satisfaite de l'accueil plein de bienveillance* que la douairière Lætitia (à laquelle du moins je donnerai ce nom) nous avait fait. Ce fut une première leçon qui m'apprit à traduire cette expression chaque fois que j'entendis depuis les courtisans en faire usage avec un petit air de triomphe. Je fus plus franche avec madame de Stael, à laquelle je rendis compte de notre visite, et elle me dit: « Vous vous accoutumerez à ce monde-là, que leur fils et frère monte encore, et vous leur trouverez de la grâce, de la grandeur, de la ma-

jesté ; on n'examine ordinairement les princes qu'à travers leur position ; et comme elle nous éblouit toujours, nous leur supposons les qualités nécessaires à soutenir cet éclat. Au reste, si vous passez la soirée avec moi, ainsi que je l'espère, vous verrez un homme de bonne compagnie qu'il faut connaître, car il mérite d'être connu. »

C'était M. de Talleyrand-Périgord, ancien évêque d'Autun, puis tout autre chose, puis émigré, puis ministre du directoire, maintenant ministre des relations extérieures, et qui plus tard devait être beaucoup plus encore. Je ne tracerai pas son portrait, car je l'ai déjà fait dans mes autres Mémoires, mais je me réserve d'y ajouter quelques coups de pinceau pour le rendre plus ressemblant, quelque mobilité qu'il y ait dans cette figure, en apparence si impassible. Au reste, je préviens le lecteur que soit pour M. de Talleyrand, soit pour les autres dignitaires de l'empire, je n'attendrai pas toujours le moment précis pour leur donner leurs titres actuels. Ces personnages sont plus connus sous leur dernier masque, aussi le leur appliquerai-je quelquefois par anticipation.

J'avais beaucoup entendu parler dans ma famille de M. de Talleyrand, et mon père, injuste sans doute à son égard, ne le peignait que défavorablement. Je me le figurai un vrai jacobin avec les cheveux gras, la parole brusque, les habitudes communes, et la férocité d'un renégat; car mon père, avec la brutalité d'un royaliste orthodoxe, flagellait de ce titre quiconque avait apostasié.

Ma surprise fut donc grande lorsque je vis entrer un homme presque droit, à la taille mince et élancée, au visage doux, spirituel et malicieux tout ensemble, à l'œil bleu, grand et bien fendu, très attentif à surprendre les mouvements involontaires des autres, qui ne disait que ce que précisément il voulait dire et rien au-delà, à la bouche toujours souriante, parceque le sourire est presque toujours sans péril, à la chevelure poudrée et encore tout épiscopale, malgré le temps qui s'était écoulé et les efforts constants des perruquiers de monseigneur. J'admirai ses mains charmantes, la blancheur de sa peau, l'aisance, la bonne tournure de son maintien. Il boitait légèrement et non sans grâce; cette indécision dans sa marche ne lui messeyait pas. Un seul

regard détruisit le portrait imaginaire que je m'étais créé de ce personnage célèbre ; je vis que l'on pouvait supporter moralement la honte de deux ou trois apostasies sans être marqué physiquement du signe de la bête comme dans l'Apocalypse.

Ce fut bien pis encore lorsque M. de Talleyrand se mit à parler avec le désir manifeste de me plaire ; les mots heureux, les à-propos galants se succédèrent sans interruption. Sans doute il me jugea trop candide pour se méfier de moi, aussi fut-il presque naturel, et lorsqu'il consent à l'être, il faut convenir qu'il est enchanteur. Pourquoi cacherais-je qu'il me plut beaucoup, que je me laissai prendre à ses paroles emmiellées, et que dès ce moment il put compter sur un écho de plus pour répandre ce qu'il voulait faire savoir ou pour apprendre ce qu'il avait intérêt à connaître. Il me demanda la permission de venir me faire sa cour chez moi, je répondis avec une naïveté sotte que j'en parlerais à mon mari. Madame de Stael à cette bêtise s'écria : « Que dites-vous là, ma petite, est-ce qu'on doit consulter un mari relativement aux liaisons que l'on veut avoir ? Gardez-vous de donner ce mauvais

exemple, nous sommes assez esclaves sans river nous-mêmes nos fers. »

M. de Talleyrand se rappela je ne sais quel étrange passage de saint Paul, qu'il jeta en avant pour justifier ma conduite.

« Liriez-vous encore votre bréviaire, lui demanda madame de Stael.

» — J'ai de la mémoire, dit-il.

» — Travaillez à la perdre; car un temps viendra où les souvenirs vous importuneront.

» — Rassurez-vous, dit-il avec un sourire tout malicieux, je ne conserve que la mémoire des mots.

» — Et vous perdez celle des hommes et des choses. Dans ce cas, en y joignant, selon le précepte de l'école de Salerne, les pieds chauds, l'estomac libre et la tête froide, vous nous enterrerez tous.

» — Non, je préfère que nous partions ensemble.

» — Cela est impossible, répliqua madame de Stael montrant son cœur. Et du son de voix le plus mélancolique : Il y a quelque chose là qui me dévore, et que pour votre bonheur vous ne connaissez pas. Ma carrière sera courte, la mémoire des mots est la seule qui

me manque, et mes souvenirs et mes chimères me persécuteront toujours assez pour que j'en finisse promptement avec la vie. »

Le ton qu'elle mit à prononcer cette tirade me fit une peine extrême ; je l'embrassai vivement et presqu'en larmes.

« Cette enfant est sensible, elle ne profitera pas à votre école, M. de Talleyrand, dit-elle.

» — Je pourrai lui apprendre à émousser ses sensations.

» — Pour la rendre indifférente à la peine ! Ah ! gardons-nous de lui enlever le bonheur de se sentir souffrir.

» — Mais vous ne cherchez qu'à idéaliser l'existence.

» — Afin de la rendre plus semblable à la vie à venir. »

M. de Talleyrand sourit encore à cette dernière phrase de madame de Staël, mais d'un sourire un peu sardonique ; la conversation se serait prolongée sur ce ton lugubre, si M. Regnault de St-Jean-d'Angely ne fût pas survenu. Il était alors, je crois, conseiller d'État, et aimait avec une vivacité égale le travail et les dames, passant de l'un aux autres sans s'en

apercevoir, ou plutôt les servant ensemble de son mieux, c'est-à-dire bien.

Madame de Stael le voyait avec plaisir, et pourtant ils ne tardèrent pas à se brouiller : elle prétendait avoir le droit de s'expliquer librement sur les personnes, et M. Regnault voulait en excepter une, celle du premier consul ; il commençait alors à se vouer au culte exclusif du grand homme, et, il faut le dire, jamais dévouement ne fut égal au sien.

J'étais trop jolie pour que M. Regnault me dédaignât. Je l'entendis qui demandait à voix basse à M de Talleyrand qui j'étais, et il se trouva que mon mari lui était connu. J'eus un adorateur de plus : hélas! j'aurais pu alors les compter par douzaines.

Je sortis de chez madame de Stael, charmée de mes rencontres et presque raccommodée avec le nouvel ordre de choses, puisqu'il était soutenu par des hommes d'une capacité aussi aimable ; je trouvai en rentrant chez moi la carte de visite d'Eugène Beauharnais, que je n'avais fait qu'apercevoir aux Tuileries, ce fils chéri de Joséphine, dont on me disait du bien de toutes parts, doux, impétueux, brave et galant.

Mon mari, à quelques jours de là, me présenta solennellement messieurs de Talleyrand, Regnault et Savary. Ce dernier, que j'avais déjà rencontré dans le monde, me poursuivait de ses regards et de ses soupirs. Ne s'était-il pas imaginé que je devais faire comme lui, dès lors commença entre nous deux une petite guerre dans laquelle il y eut des chances très variées. Je suis capable de les raconter toutes en vieillissant.

M. Savary, aide-de-camp du premier consul, se décida à jouer auprès de moi le rôle de Céladon, qui allait bien à sa figure assez belle, mais non à sa tournure par trop commune. M. Regnault au contraire essaya de m'emporter d'assaut. Il me fallut l'arrêter à la première rencontre et lui demander où il prétendait aller.

« Mais à votre cœur, répondit-il avec une expression de sourire sans façon.

» — Ne vous trompez donc pas de route, et commencez par séjourner en chemin.

» — Savez-vous que je suis très pressé ? le premier consul me donne un ouvrage énorme.

» — Expédiez-le d'abord, et puis après nous verrons. »

Je me tins sur ce ton de plaisanterie qui le piqua, il me salua; s'en alla, et pendant quelque temps nous fûmes presque brouillés; mais il ne pouvait long-temps tenir rancune aux femmes, et il revint, pour être au moins mon ami.

Nous ouvrîmes notre maison, et la foule des deux régimes y fit irruption; il fallut se décider à tout voir, à ne faire aucun passe-droit. Mon mari sur ce point n'entendait pas raison; il m'aurait dit à la moindre grimace que j'aurais faite à un jacobin : « AH! NE ME BROUILLEZ PAS AVEC LA RÉPUBLIQUE! »

Il prétendait être l'ami de tout le monde, il était de ces gens qui se figurent qu'on avance plus vite avec un optimisme universel; il ne blâmait ni 87, ni 89, ni 93, ni le temps du directoire; et le temps présent, celui du consulat, l'enchantait. Il touchait dans la main à un émigré pur, à un monarchien taré, à un sans-culotte poli; dînait sans remords avec tous et se faisait, par cette facilité dans le commerce de la vie, la réputation d'un homme sans caractère dont chacun avait le droit de se moquer. Savez-vous, par exemple, quels furent les personnages qu'il me présenta le même jour, à des heures différentes pourtant?

M. de Sèze, défenseur de son roi, et Barrère de Vieussac, l'un des assassins de Louis XVI. Le premier conservait sans doute ses sentiments royalistes ; mais le règne de Napoléon fut véritablement celui de la tolérance, et on ne redevint exclusif que lorsqu'il fut tombé.

Je frémis involontairement à ce nom prononcé de M. Barrère de Vieussac ; mais cette entrevue détruisit encore un de mes visages de fantaisie.

Celui de Barrère, long et pâle, surmonté d'une coiffure frisée et poudrée, n'exprimait rien de ces paroles de sang que sa bouche avait prononcées à la tribune; il tâchait d'effacer son sanculotisme par ses manières d'avocat noble de l'ancien régime, et se mourait d'envie de se qualifier de baron de Vieussac. Un jour je me trouvai seule avec lui et David le peintre ; celui-ci homme de génie le pinceau à la main, grognard et pantoufle tout à la fois dans la vie privée, et qui après avoir promis à Robespierre de boire la ciguë avec lui, s'accommodait merveilleusement des décorations féodales de l'empire. Il me prit fantaisie de questionner ces messieurs sur le bon temps de la terreur.

« Il fallait y être pour le comprendre, me

dit Barrère ; ce fut une époque à part, des années entières de fièvre chaude.

» — Oui, poursuivit le peintre, mais la fièvre produit de grandes idées ? Ah ! si j'avais mis sur la toile tout l'héroïsme de ce temps-là !

» — Que de souvenirs on voudrait perdre ! reprit Barrère, que de pages du Moniteur on demanderait à rayer !

» — Vous êtes donc repentant, monsieur ? lui dis-je alors.

» — Repentant, non, madame ; mais fâché, oui.

» — Expliquez-moi cette différence.

» — Elle est bien simple : nous voulions la victoire et nous fîmes un pacte avec la mort ; nous voulions la ruine de l'ancien régime, et pour y parvenir il fallait un moyen extrême.

» — Oui, monsieur, dis-je avec amertume, les morts ne reviennent pas.

» — C'est une vérité ; car ceux qui ne sont pas morts reviennent et finiront par nous chasser.

» — Cela pourrait bien être, dit David d'un ton pensif ; je ne ferai désormais que de la peinture.

» — C'est bien pour vous, répliqua Barrère ;

mais pour ceux qui, comme moi, ne savent faire que de la politique.

» — Vos maximes, monsieur, sont cruelles, dis-je.

» — Oui, dans l'application momentanée; plus tard elles deviennent conservatrices. Pensez-vous que Charles d'Anjou serait demeuré en paix sur le trône de Naples s'il ne se fût pas défait de Conradin. Il y a pour les États des principes autres que ceux qui conduisent la société privée; les grandes mesures perdent par cela même de leur atrocité : le salut des peuples est la suprême loi. »

Il dit cela d'abord en latin, puis s'excusa sur son étourderie savante avec une galanterie de tigre privé qui me parut étrange. Nous ne poursuivîmes pas cette thèse parceque la princesse de Rohan-Rochefort entra. Elle ne parut point surprise de rencontrer ces deux hommes dans mon salon; je vis qu'elle les connaissait de longue date; il me sembla, en vérité, qu'elle fut à demi coquette avec le citoyen Barrère.

Cette dame passait pour avoir de l'esprit et peu de sens, malheur attaché à tout ce qui est Rohan ou qui en porte le nom. Elle avait

vécu dans la révolution pêle-mêle avec les gens de cette époque, faisant des vers de circonstance que sa famille ne conservera pas dans ses archives, oubliant sa *princerie*, faisant du bon républicanisme ; et, à force de souplesse que mon père qualifiait d'un autre nom, elle parvint à sauver sa vie, à laquelle sans doute elle tenait beaucoup, car elle la paya d'un prix bien étrange. Sa conversation était très agréable lorsqu'elle ne la prolongeait point par des contes sans fin; elle citait beaucoup, et avec un à-propos heureux. J'ai connu deux de ses filles, la baronne de Castille, assez pauvrement mariée, et la princesse Clémentine, qui au temps de l'empire adorait l'empereur et faisait bon marché de son rang; on dit qu'elle y est remontée depuis la restauration ; je n'en sais rien, les circonstances ne nous ont plus rapprochées; je ne me ressouviens que de son amabilité, de sa politesse exquise.

La princesse de Rochefort nous raconta que le mariage de Pauline Bonaparte était arrêté avec le général Leclerc, non sans avoir éprouvé dans la famille de nombreux obstacles.

« Mais, ajouta-t-elle, le général les a tous levés par un moyen assez simple.

» — Lequel? demandâmes-nous ensemble.

» — Mais, celui de sortir à six heures du matin de la chambre de sa belle maîtresse, et cela de façon à être vu de toute la valetaille.»

Barrère et moi nous nous mîmes à rire; David au contraire prit feu :

« Madame, dit-il, voilà une calomnie horrible sur la vertueuse sœur du premier consul !

» — D'où sortez-vous, mon cher Apelle? dit froidement la princesse. Est-ce que les bruits de ville ne parviennent pas dans votre atelier?

» — De pareilles mœurs appartiennent à l'ancien régime, répliqua-t-il avec l'intention de faire une épigramme.

» — Et celles du directoire, dit madame de Rochefort, est-ce qu'il ne vous en souvient plus? La petite Pauline aime le général Leclerc et a raison; c'est un fort beau cavalier. Elle l'épouse d'ailleurs, et ce ne sera pas vous, je pense, qui contredirez l'adage : *que la fin justifie les moyens.* »

La réponse était dure, David la méritait par son avant-propos de flagornerie consulaire. Ce mariage fit grand bruit; c'était le premier

qu'on célébrait depuis que la famille Bonaparte attirait par sa position les regards de toute la France. Pauline était véritablement charmante; aussi disait-on un mal affreux d'elle; on ne lui passait rien, ce qui ne la tourmentait guère. Le plaisir étant son unique but, le reste lui importait peu. Je sus plus tard par Hortense Beauharnais que la mère de Bonaparte, dans cette circonstance, grondant sa fille chérie, lui dit: « Quelle *hourour!* faire sortir son amant en plein jour, et par l'escalier encore! » Pauline répondit:

« Valait-il mieux qu'il sortît par la fenêtre?

» — Mais le *decoroum!*

» — J'en aurai, ma mère, après le mariage.

» — Il vaut mieux l'avoir auparavant.

» — Oui, quand on est petite fille d'Ajaccio; mais une sœur du premier consul est toujours certaine d'être épousée.

» — La folle a raison, » ajouta madame Bonaparte en riant.

Au reste, on cacha l'aventure à Bonaparte; il ne savait que ce qu'on venait lui dire, et ignorait tout le reste, parcequ'il ne voulait se fâcher que lorsque le cas l'exigeait. Le général Leclerc épousa donc sa Dulcinée. Ce furent des

noces superbes ; je n'y assistai pas, aussi n'en dirai-je rien, d'autant plus que je me suis écartée de mon sujet, car je voulais faire connaître quelques hommes de ma société. Je mettrai en première ligne M. de Châteaubriand, M. de Fontanes, le bon Delille, le spirituel et paradoxal Louis Mercier, M. de Montalivet, le jeune Étienne, bien portant et pétillant d'esprit ; de Jouy, qui n'était guère moins agréable ; le vieux Lebrun, le plus méchant de la troupe, et qui, s'il ne fit pas des épigrammes contre Dieu, ne l'épargna que par oubli ; le stoïque Chénier, philosophe et poète, Romain et galant, amoureux des dames non moins que de la liberté ; le ci-devant chevalier de Cubières, le paillasse de l'époque, chantre de Marat ; le chevalier d'Armensenne, égoïste déterminé qui doit un beau cierge à la comtesse de Genlis pour la réputation de sensibilité qu'elle lui a faite ; Gérard, alors tout à son pinceau ; Girodet, déjà consumé de mélancolie ; le musicien Garat, le harpiste ; d'Alvimare, troubadour noble, et nombre d'autres dont je tais ici le nom, car on ne peut parler de tous à la fois.

## CHAPITRE III.

Je rêve à Eugène Beauharnais. — Ma course au Musée. — J'y rencontre Eugène. — Notre conversation. — Un enfant de mon mari. Suite de cette aventure. — Explication avec ma belle-mère. — Je refuse d'en avoir une avec mon seigneur et maître. — Ce que nous en disons avec madame de Staël. — Un bouquet symbolique me vient des Tuileries. — M. Savary en scène. — Jalousies féminines de quelques banquières contre les femmes de la famille Bonaparte. — Eugène m'écrit. — Madame de Nan. — Rendez-vous au Musée. — Madame Bacciochi et M. Savary. — Querelle avec celui-ci. — Le comte Louis de Narbonne rentre en France.

---

Il est telle personne qu'on voit tous les jours et à laquelle on ne rêve guère; il en est telle autre qu'on n'a entrevue qu'une fois, et qui vous fera rêver jusqu'à ce que vous l'ayez revue. De tous les hommes que j'avais rencontrés à la cour du premier consul, c'était Eugène que j'avais le moins remarqué, et cependant celui dont l'image revenait le plus souvent s'offrir à mon esprit. Si j'avais osé, je

l'eusse été chercher ; quel fut mon dépit de ne recevoir que sa carte !

Non seulement j'aime les arts, mais je me mêle d'être un peu artiste, c'est une distraction charmante pour moi de prendre un crayon et de tracer tantôt l'esquisse d'un paysage, tantôt celle d'un beau visage, visage d'ange ou de diable.

Un matin qu'il faisait un de ces soleils de Paris, si pâles et si ternes, qui attristent les imaginations méridionales, je me rendis au Musée avec l'appareil portatif de l'artiste. Je m'étais fait accompagner d'une femme de chambre de mon âge, presque aussi jolie que moi ; car j'avais l'amour-propre de ne pas craindre la comparaison. Le Louvre intérieur n'était pas alors ce palais, ce temple si propre et si bien ciré dont les desservants, MM. de Sosthène, de Forbin et de Cailleux sont si fiers ; mais les beaux tableaux y donnaient l'embarras du choix. Je parcourus toute la galerie. J'arrivais à la porte qui communique au château des Tuileries par le pavillon de Flore, lorsqu'elle fut ouverte, et qu'un brillant officier des chasseurs de la garde parut inopinément devant moi ; j'étais si près de la porte,

que nous nous trouvâmes en face à une distance très rapprochée : je rougis sans en savoir la raison ; il se détourna et me salua avec politesse, me lança un de ces regards qui sont tout un éloge, et poursuivit son chemin... Mais le voilà qui tout-à-coup se retourne et revient de mon côté, je suis encore plus embarrassée : il y a dans la vie des pressentiments singuliers : va-t-il rentrer aux Tuileries? non, il s'arrête et avec un son de voix flatteur autant que possible, « N'est-ce pas madame *** à qui j'ai l'honneur de parler ? »

Ma réponse fut affirmative.

Eugène Beauharnais reprit aussitôt : « Le hasard me dédommage d'une visite malheureuse. »

La conversation s'engagea; il fallut avouer que je venais dessiner.

« — Pour moi, madame, je ne venais qu'admirer; mais je ne répondrais pas de faire aujourd'hui autant d'attention à la peinture qu'au peintre. »

Le compliment était des plus directs et sentait l'officier des chasseurs ; je repris avec gaieté : « Je veux vous faire convenir de vos

torts, approchons-nous de ces chefs-dœuvre. » Il prit mon bras que je lui abandonnai, nous parcourûmes le Musée avec la familiarité d'anciennes connaissances; revenus au fond de la galerie, il me dit :

« Ma sœur me saura un gré infini d'une surprise que je voudrais bien lui faire.

» — Laquelle? repartis-je, ne comprenant pas son intention.

» — Celle de votre visite: vous ne passerez pas aussi près de son appartement sans y descendre, ne fût-ce qu'une minute. »

Je ne vis aucun inconvénient à accepter sa proposition, et nous nous acheminâmes vers la chambre de mademoiselle de Beauharnais; son frère lui conta notre rencontre inopinée, exagéra son bonheur, sans que cela m'étonnât, et nous nous livrâmes à une conversation trop tôt interrompue par l'arrivée d'un ordre du premier consul qui enjoignait à M. l'officier de monter sur-le-champ dans le cabinet de son beau-père. Eugène se montra contrarié de n'avoir pas eu le temps de m'offrir le bras jusque chez moi; mais je repassai par le Musée, où je devais retrouver ma suivante, et me hâtai de prendre un croquis du premier tableau

venu, avant de rentrer à l'hôtel, comme si j'avais craint que mon mari ne pût me reprocher une visite d'ailleurs si innocente; mais le hasard me préparait une scène où mon mari seul allait avoir des torts réel.

Mes femmes me déshabillaient lorsqu'un domestique vint dire qu'un commissionnaire, porteur d'un paquet, ne voulait le remettre qu'à moi. « Qu'il entre. » Il arrive avec sa mine stupide d'Auvergnat : que me présente-t-il? un bel et gros enfant, dormant dans une sorte de barcelonnette, et accompagné d'une lettre ainsi conçue :

« CITOYENNE,

» Puisque vous êtes la femme d'un homme » qui devait être mon époux, prenez la charge » de nourrir une créature innocente qui lui » doit le jour.

» *Signé*, ROSALIE. »

Mon premier mouvement fut de pleurer tandis qu'on chassait le commissionnaire, qui n'en pouvait mais; mon second fut d'envoyer chercher en toute diligence mon mari, qui

était chez lui ; il arriva sans se douter de ce qui l'attendait. « Monsieur, lui dis-je, quand on fait des enfants on tâche de les placer ailleurs que chez moi : voici un des vôtres que l'on m'adresse, vous plairait-il d'en prendre soin? »

Et en m'exprimant ainsi, je lui montrai d'une main la barcelonnette, tandis que de l'autre je lui remettais le billet explicatif. J'aurais pu prolonger mon discours tant que j'aurais voulu, mon mari n'était pas en état de m'interrompre, médusé par cette singulière explication, ou plutôt par l'évènement qui la provoquait, tel qu'un vrai coupable pris en flagrant délit. Enfin il comprit cependant que le silence avait aussi son danger, et il essaya de balbutier quelques paroles ; je ne les écoutai pas ; mais, sans avoir pitié de lui, et cela par bonnes raisons à moi connues, je dis à une de mes femmes qui avait ma confiance (Colette, la même avec laquelle j'étais allée au Musée) : « Prenez cet enfant, suivez monsieur ; je suis sûre que, de retour chez lui, il donnera des ordres relatifs à cette pauvre créature. »

Monsieur de ***, toujours privé de la parole,

profita de la permission pour battre en retraite; je restai seule à réfléchir et à m'affermir dans mon projet de vengeance; il me paraissait affreux qu'une jeune et jolie femme fût ainsi traitée, presque insultée; ou plutôt, après le premier mouvement de dépit que je devais à mon amour-propre et à ma dignité, je me réconciliai si bien avec les torts de mon seigneur et maître, que cet évènement, loin de me coûter des larmes, m'inspira une gaieté folle et un contentement malicieux. Une heure après, ma belle-mère arriva, elle savait tout. Jamais je ne fus embrassée avec plus de tendresse; et après le préliminaire obligé, la bonne dame entra en matière; je l'arrêtai aux premiers mots.

« Madame, on ne peut pallier ceci; voilà un an que je suis mariée, et l'enfant n'a pas quinze jours.

» — Mon Dieu, ma fille, c'est un malheur.

» — C'est un crime, répliquai-je: ne m'avait-on pas donné mon mari pour que je l'aimasse?

» — Oui, mais une fille bien née... Elle s'arrêta.

» — Allez, allez, madame, je suis de bon

sang, et serais charmée de savoir ce que l'on doit faire à ma place.

» — Pardonner une faute qui n'aura plus lieu.

» — Écoutez, madame, repris-je en riant, la jalousie ne me tourmente guère; quant au pardon, soit, je l'accorde, à charge de revanche pourtant.

» — Que dites-vous donc, ma fille?

» — Qu'on ne peut répondre de soi, et que si, au bout de quelques années, j'ai *le malheur* d'être trop sensible...

» — Ma fille, vous avez de l'esprit, vous prenez bien la chose; votre mari est tout honteux, écrivez-lui un mot, je le lui porterai.

» — Ah! grâce pour le commerce épistolaire, je ne suis pas en humeur d'écrire aujourd'hui. »

J'appris de ma belle-mère que mon seigneur et maître se donnait, depuis cinq ou six ans, une distraction qui n'avait eu de conséquences sérieuses que tout nouvellement. La personne était une de ces demi-vertus bourgeoises dont l'existence repose sur l'existence d'un tendre engagement. Cette belle, piquée d'être re-

mercière depuis deux ou trois mois, quoiqu'on lui eût assuré, par acte notarié, une forte pension de retraite, avait imaginé l'envoi du poupon comme une manière de punition certaine. Ma belle-mère ajouta qu'elle se chargerait de l'enfant, et qu'on ne le renverrait pas à la femme qui lui avait donné le jour; je feignis de croire tout.

Mon mari revint tout honteux, il voulut recommencer l'explication.

« Brisons sur ce point, lui dis-je : votre mère m'a dit la vérité ou ce qu'elle a mis à la place, je m'en suis contentée, je craindrais que vous ne vinssiez ébranler ma confiance en elle.

» — Mais vous serez dédommagée par ma tendresse et par mon repentir.

» — Quant à votre tendresse, repartis-je; il me prend envie de vous en tenir quitte; je préfère votre amitié : celle-là est moins sujette aux envois de barcelonnettes, et nous conviendra mieux dorénavant; quant au repentir, il eût été parfait s'il fût né avant-hier, tandis qu'aujourd'hui il ressemble beaucoup au renard attrapé de La Fontaine; ainsi permettez-moi de ne pas y croire, mais en revanche je vous

promets d'être persuadée du soin que vous aurez désormais à mieux cacher vos étourderies. »

Monsieur ne me connaissait pas encore, et me prenait pour une petite fille; je fus charmée de trouver l'occasion de prouver ce que j'étais. J'allai le lendemain voir madame de Stael, à qui je contai l'affaire; elle me dit : « Un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait en venir là, ma chère enfant; ne me parlez pas des mariages de convenance : c'est très peu moral; l'amour est un enfant de la liberté. Vous avez eu raison de ne pas vous fâcher; des cris, des pleurs auraient resserré votre chaîne, vous l'avez rompue en riant. »

J'avais promis à Hortense de revenir la voir; son frère était avec elle; notre causerie fut charmante, elle roula tout entière sur les beaux-arts, ou du moins sur le Musée; et lorsqu'il fallut la finir, Eugène me demanda la permission de me reconduire; je la lui accordai, mais à condition que nous chemin erions à pied. Le temps était superbe, la route me parut courte. Le lendemain je reçus un bouquet magnifique, arrangé dans un ordre particulier qui me frappa; je me ressouvins que la veille,

chez mademoiselle de Beauharnais, nous avions disserté sur le langage des fleurs. Hortense m'avait donné un alphabet explicatif; je le pris et l'appliquai au bouquet ; il exprimait en effet un langage, une déclaration d'amour ; ma vertu s'en alarma, elle me donnait déjà le conseil de ne plus voir qu'en cérémonie mademoiselle de Beauharnais, quand le souvenir de cette maudite barcelonnette... Les maris sont toujours la cause première des imprudences de leurs femmes ; ce n'est pas au reste pour ma justification que j'écris ceci.

Le général Savary ne manquait pas de me rendre ses devoirs dans les moments que ses doubles fonctions lui laissaient ; je dis *doubles*, car à celles d'aide de camp du premier consul il joignait celles de chef d'une sorte de police qui consistait uniquement à s'informer des habitudes des personnes admises aux Tuileries dans une sorte d'intimité ; je n'ai pas ses Mémoires sous la main en ce moment, aussi je ne peux m'assurer s'il a consigné ce fait dans ses pages très véridiques ; il y a une foule de choses curieuses qu'il a oubliées, et sur lesquelles je serai un peu moins discrète, au fur et à mesure que je m'en souviendrai. Il a eu, par exemple,

toute sa vie un penchant décidé pour les investigations mystérieuses : depuis le jour où on n'utilisa plus ses services, il s'est réservé le plaisir de se faire à lui-même, par écrit, des rapports journaliers et très circonstanciés, sur les propos et les actes des gens de sa connaissance.

M. Savary me dit, au moment dont je m'occupe :

« Savez-vous que le premier consul m'a parlé de vous? il prétend que l'on n'est pas plus aimable que vous l'êtes.

» — Vous a-t-il chargé de me le dire, en votre qualité d'aide de camp?

» — Oh non! il vous voit avec plaisir liée avec sa belle-fille; il voudrait seulement que vous vissiez ses sœurs avec plus d'assiduité.

» — Elles sont si dignes!

» — Il le faut bien : le premier consul les querelle chaque jour sur des restes de familiarité et de laisser-aller qui lui sont insupportables; il prétend qu'elles ont de la peine à prendre l'air de leur nouvelle fortune, il sera flatté que quelqu'un comme vous leur fasse la cour.

» — La cour ! m'écriai-je, aux demoiselles Bonaparte ! en sommes-nous déjà là ?...

» — Je me suis trompé, c'est leur tenir compagnie ; il veut que leur société habituelle les maintienne en dehors des habitudes et des liaisons d'autrefois : rapprochez-vous d'elles, les vôtres s'en trouveront bien. »

Je regardai cette insinuation comme un ordre et j'allai plus souvent chez ces dames ; elles me recevaient bien, mais il n'y avait aucune sympathie entre nous ; certes, je ne hais pas la conversation, mais je la veux vive et variée. Hélas ! jamais caquetage ne fut plus uniforme, et partant plus insipide que celui de ces dames ; tout leur bonheur était de se comparer à ceux ou celles que leur élévation devait plus directement émouvoir et blesser, les Clary, les Antoine de Marseille, les Sébastiani, les Arrighi, les Ornano de Corse, puis les Hamelin, les Récamier de Paris, et nombre d'autres familles. Et les arts ? me dira-t-on : ces princesses n'avaient-elles pas pour eux tout l'amour de leur origine italienne ? Oui, lorsque par le fait elles furent devenues princesses ; jusque là je vous assure qu'elles n'en disaient mot : quelle différence avec Hor-

tense!... et surtout avec Eugène! car il faut bien revenir à lui.

Le langage de fleurs n'obtenant pas de réponse, Eugène se décida à m'écrire ; sa lettre était fort bien tournée ; je ne répliquai pas, ce fut un vrai courage, mais j'allai encore rêver au Musée. Ah! qu'une confidente de mon âge, une autre moi-même me semblait désirable pour rêver tout haut avec elle!

Je craignis la philosophie indulgente de madame de Stael ; il me semblait qu'elle traitait trop l'amour en thèse générale ; mais il y avait dans la rue Saint-Dominique, à deux pas de chez moi, une jeune dame bien née, et très bien de figure, qui vivait seule depuis la mort de son mari, tué en duel quelques jours après leurs noces ; c'était une veuve intéressante qui sortait peu, et chez laquelle j'allais souvent ; je me sentais disposée à l'aimer, car elle avait la tolérance de la vertu, n'affichait pas ses qualités, parlait peu des autres, et jamais de soi. Madame de R.... m'accueillait avec plaisir ; je lui racontais ce qui me frappait dans le monde, les détails de mes visites, de mes conversations, et jamais je ne lui avais nommé Eugène Beauharnais : ce n'était pas faute d'envie, mais il

me semblait que le nom seul de mon mari pouvait sortir légitimement de mes lèvres.. Cependant cette barcelonnette! ... J'étais très embarrassée...

« Qu'avez-vous? me dit un jour madame de R....

» — Je souffre. »

Elle mit la main sur mon cœur. « Voici le siége du mal. »

Je rougis.

« Déjà des chagrins ?

» — Non, pas encore, mais des agitations.

» — Cela suffit. Et de quel genre? »

Je la regardais. Elle me devina : je me mis à pleurer.

« Vous m'effrayez. Et où en êtes-vous déjà? »

La demande appelait une confession entière, je n'en perdis pas l'occasion.

Je commençai par le récit des torts de mon mari, j'achevai par les miens, c'était suivre l'ordre naturel ; je fus écoutée avec une obligeante attention, puis on me dit :

« Vous l'aimez déjà ?

» — Hélas! je le crois.

» — Tant pis ; et que prétendez-vous faire?

» — Je venais vous demander conseil.

» — C'est bien inutile.

» — Pourquoi?

» — Vous ne le suivriez pas.

» — Ce serait possible. »

Je ne voulais pas cependant céder sans combattre : les lettres d'Eugène se multipliaient ; elles furent en si grand nombre qu'il me fallut prendre la plume, ne fût-ce que pour lui défendre de continuer ; il n'en tint compte. Sous le prétexte de se plaindre de ma rigueur, et prétendant qu'une défense de vive voix lui était indispensable, il me conjurait de lui accorder une nouvelle promenade au Musée. J'acceptai, résolue à lui enlever tout espoir; il fut si aimable, si entraînant, et nous causions avec tant de chaleur, que nous ne pûmes apercevoir d'abord monsieur Savary qui donnait le bras à madame Bacciochi, et qui affecta de venir nous coudoyer. J'eus l'imprudence de rougir, Eugène fit celle de paraître de mauvaise humeur ; je ne sais pourquoi ils ne nous quittèrent plus. Je fus lassée de cette persistance, et je cherchais à m'en débarrasser, lorsque madame Bacciochi me demanda si mon projet n'était pas de terminer la matinée auprès de mademoiselle Beauharnais. Je remar-

quai en cette occasion et en plusieurs autres son affectation à supprimer la particule DE.

Je répondis négativement, et manifestai le désir d'aller rejoindre ma voiture; alors Élisa, se tournant sans façon vers le beau-fils de son frère, le pria de l'accompagner chez sa sœur; un de mes regards lui enleva la possibilité d'un refus. Eugène s'éloigna avec elle, je restai avec M. Savary. Il n'avait pas à cette époque le tact des convenances familier à la bonne compagnie, mais plutôt ce que nous autres émigrés rentrés appelions les belles manières du sabre, c'est-à-dire un fort mauvais ton; il s'est formé depuis, et on le verra à l'apogée de sa gloire, le plus élégant et le plus gracieux des gendarmes.

Ne s'avisa-t-il pas de se plaindre, et de supposer... Je le relevai vertement, il répliqua avec un peu plus de familiarité; je m'arrêtai et lui fis une profonde révérence qui le décontenança; je crois qu'il m'aurait battue n'eût été son fonds de galanterie; il s'excusa sur une jalousie impétueuse.

A la bonne heure, dis-je, soyez jaloux, mais ne soyez pas ici soldat conquérant. »

Nous nous quittâmes d'un air boudeur. Je

trouvai en rentrant chez moi mon père qui m'amenait un de ses anciens amis que depuis long-temps il n'avait vu, le comte Louis de Narbonne. Celui-ci était un de ces hommes faits pour plaire dans tous les temps et dans tous les lieux; on le disait issu d'un sang bien autrement illustre que celui des Narbonne; je ne nommerai pas celle qu'on prétendait être sa mère véritable, au demeurant on le donnait pour frère à mademoiselle Astherez de Saint-Germain (madame de Montalivet), qui, elle aussi, était née, si on en croit une glorieuse médisance, au milieu des splendeurs de Versailles.

Le comte de Narbonne joignait à un esprit cultivé les grâces d'un chevalier français, et à la profondeur d'un philosophe des manières charmantes; il affectait dans un salon des idées fort libérales, et pourtant jamais il ne fut courtisan plus souple et moins disposé à faire preuve d'indépendance; il apportait dans les cours une soumission naturelle ou calculée: était-ce indifférence du fond des choses ou habitude de toute la vie? je ne me l'explique pas. Brave, non moins habile à négocier qu'à combattre, il se présentait avec un égal succès

à la tête d'un corps d'armée et dans une réunion diplomatique; galant, guerrier, négociateur, il était propre à tout, et déplacé nulle part.

Ministre de la guerre sous Louis XVI et en 1790, il eût fait beaucoup de bien à ce poste; mais la reine ne l'aimait pas parcequ'elle le croyait sincèrement constitutionnel; les autres agitateurs de l'époque redoutèrent son influence, ses talents et ses vertus. Il émigra par force, et, selon l'usage, les émigrés antérieurs le reçurent mal; l'évêque d'Arras, ennemi né de toute supériorité, parvint à le faire renvoyer d'Angleterre; le comte de Narbonne revint sur le continent, et, après le 18 brumaire, obtint sa radiation par le concours de madame de Stael et de M. de Talleyrand.

Le premier mot du comte de Narbonne à mon père fut celui-ci: « Mon ami, il vaut mieux mourir sur l'échafaud dans sa patrie, que de devoir son existence à l'étranger; on peut désormais me tuer, on ne me fera plus sortir de la France. »

## CHAPITRE IV.

Conversation entre le comte de Narbonne, mon père et moi, sur l'émigration et le nouveau régime. — Comment je suis reçue aux Tuileries par les sœurs du premier consul. — Révélation d'Hortense. — M. de Fontanes. — Effet que produit sur moi un regard de Napoléon. — M. Savary m'inquiète par une demi-confidence. — Cambacérès. — Ses amis. — M. d'Aigrefeuille. — Quelques uns de ses mots. — Je rencontre M. Savary au Luxembourg. — Il m'apprend le motif de la colère de Napoléon contre moi. — Le colonel Fournier-Sarlovèse. — Eugène me rencontre au bras de M. Savary. — Suite de cet incident. — Je vais aux Tuileries. — Louis Bonaparte. — M. de Bourrienne. — Napoléon et les gens de lettres.

Mon père pensait au fond comme M. de Narbonne, mais il aurait craint de le dire, il répondit :

« Vous verrez, mon ami, un spectacle bien étrange !

» — Oui, des hommes forts qui ont pris la place des hommes faibles, des héros de mauvaise compagnie, qui prêtent à rire aux nulli-

tés de la bonne, des financiers habiles, des politiques consommés, des administrateurs qui ne font pas faire leur besogne par des commis.

» — Des gens de rien à notre place!

» — Et s'ils la méritent mieux?

» — Des femmes qui...

» — Sont-elles jolies?

» — Oui, quelques unes, mais sans grâces, sans tournure.

» — On les formera. D'ailleurs figurons-nous voir dans nos salons les actrices et les grisettes que nous allions chercher à la ville.

» — Optimiste!

» — J'ai fait mon devoir en loyal sujet, je n'ai pu faire remonter le torrent, il a tout emporté, jusqu'à ma jeunesse, hélas! et j'ai eu ma part des humiliations prodiguées aux émigrés, j'ai mendié mon pain comme les autres.

» — Vous souffririez que des parvenus?...

» — J'aime mieux un usurpateur habile pour étouffer l'anarchie qu'un prince qui la réveillerait; lorsque plus tard le calme sera rétabli, alors qu'ils reviennent, et je les recevrai avec transport, et d'Avaray avec eux. »

M. de Narbonne avait à se plaindre de l'émigration, aussi exagérait-il les torts qu'il lui prêtait; il se tourna vers moi, et me demanda pardon de parler politique devant une jolie femme, puis, passant de cette attention galante à une familiarité non moins courtoise, il me rappela que j'étais une de ses vieilles connaissances : il m'avait vue au berceau. Ses questions eurent pour but de savoir comment on traitait aux Tuileries les gens de l'ancien régime.

« Très bien, dis-je, on cherche à les attirer.

» — Tant mieux. »

» — J'ai connu madame Bonaparte, femme charmante il y a dix ans.

» — Et qui l'est encore?

» — Je le crois, et dans tous les cas je le lui dirai.

» — Vous irez là? dit mon père.

» — Où voulez-vous, s'il vous plaît, que j'aille? reprit le comte. Je suis né pour vivre à la cour.

» — Mais, en est-ce une?

» — Elle commence, il faudra faire son éducation; on nous prendra pour précepteurs, et nous deviendrons nécessaires.

» — Le beau rôle!

» — Vaut-il mieux adresser un placet à l'électeur de Hesse pour avoir un habit, ou au roi d'Angleterre pour obtenir quelques pommes de terre d'Irlande. Je suis plus fier chez les autres qu'en France.

» — Comte, vous revenez perverti.

» — Converti serait plus juste; au reste je ne m'engage à rien; j'irai rendre mes respects à la veuve du brave et aimable Beauharnais. Je verrai peut-être son triomphant époux. Vous est-il connu? nous demanda-t-il.

» — Je l'ai vu une fois en Italie, répondit mon père; je lui dois ma rentrée; ma fille l'aperçoit chez sa femme et aux cercles dans ce monde-là.

» — Le comte s'adressant à moi : Vous parle-t-il?

» — Jamais.

» — Il vous distingue pourtant; ne seriez-vous pas trop à l'aise dans ses salons?

» — Est-ce qu'on plaît davantage en montrant de l'embarras?

» — Oh non! mais c'est qu'en général notre aisance semble du mépris à ceux qui s'élèvent, et ils ont l'injustice de nommer impertinence ce que nous croyons noble familiarité.

» — Je m'observe beaucoup.

» — Tant mieux. Je suis un vieillard pour vous, madame, et je veux que vous profitiez de mon expérience.

» — Je l'accepte, si elle a le ton de l'amitié. »

Nous parlâmes ensuite de madame de Stael, le comte ajouta : « Elle est ici dans une position équivoque, et ne s'y maintiendra pas; il faut qu'elle domine, c'est le péché originel de sa famille. Elle tentera de mener le premier consul par un moyen ou par l'autre, il refusera de marcher à sa suite, et vous verrez qu'elle criera à la persécution dès qu'on lui dira Madame, filez votre quenouille. »

Je passe sous silence le reste de la conversation avec M. de Narbonne, ce vieillard de quarante-six ans environ, plut à tout le monde dans la cour nouvelle. Je tais aussi le billet éloquent que je reçus le soir même, et la lettre qui me parvint le lendemain. Y répondis-je? je ne me le rappelle pas : je n'aurais pas dû le faire.

Deux jours après il y eut soirée chez madame Joséphine Bonaparte, on n'osait dire cercle encore, on se flattait d'y arriver insen-

siblement. Ma belle-mère m'y conduisit, j'étais habillée à ravir, coiffée de même, et ni ma taille ni ma figure ne déparaient le chef-d'œuvre de l'ouvrière en robe et celui du coiffeur. Il me sembla que les trois sœurs du premier consul ricanèrent à mon approche. Il y eut plus que de la malice dans les regards de madame Bacciochi, quand j'allai m'asseoir auprès de madame de Turenne, tout nouvellement arrivée. Si je m'en souviens bien, c'était alors, et très certainement c'est encore une fort jolie femme; elle aime le rose qui lui sied très bien; son mari, fort aimable courtisan, et quelque peu oublieux de tous ceux qui ne peuvent lui être utiles, cherchait alors à attirer sur lui un rayon du soleil levant; il s'approcha de moi.

Nous entamâmes à voix basse le chapitre éternel de nos doléances de n'être chez nous qu'en seconde ligne, car les Tuileries étaient depuis des siècles notre propriété. Un signe d'Hortense m'appela auprès d'elle. je me levai; on remarqua ce signe et on me l'envia. Il y avait là surtout une dame Out... qui l'aurait payé une grosse somme, non moins que madame de Buillion lorsqu'elle acheta mille pis-

toles, de la princesse d'Harcourt, l'honneur ineffable de monter dans je ne sais quel carrosse de la cour de Louis XIV. Mademoiselle de Beauharnais m'attira dans l'embrasure d'une croisée. « Qu'avez-vous fait à ma tante Élisa ? « me demanda-t-elle.

Le titre de tante était donné en bonne ou mauvaise humeur, par flatterie ou dérision, aux sœurs du premier consul.

« Rien, je vous assure, je suis très polie à son égard.

» — Elle se plaint de vous.

» — Que peut-elle dire ?

» — Que sais-je? des choses de l'autre monde : elle vous accuse de vol, par exemple.

» — De vol ! m'écriai-je épouvantée non moins qu'indignée, et toujours à mille lieues de ce qui était.

» — Du vol dont M. Desmasures accusait la fausse Agnès. »

Ma colère disparut, je rougis, et Hortense poursuivit avec gaieté : « Cette femme, qui serait notre mère, a des prétentions absurdes; elle en veut à tous les alentours de son frère; elle n'a pas même dédaigné Eugène, et alors... »

Je me taisais, Hortense ajouta : « Je sais tout. »

Je la regardai avec autant d'embarras qu'auparavant.

« Ne vous tourmentez pas d'une jalousie qui ne repose sur rien. Est-ce qu'il n'est pas assez pour elle de M. de Fontanes ?

» — Qu'est-ce que celui-là ? » demandai-je, charmée enfin de trouver jour à placer une parole qui n'eût pas de rapport à ma position ; et dans le fait, au milieu des grands noms que j'entendais prononcer, celui de M. de Fontanes n'avait que très imparfaitement appelé mon attention. Hortense me répondit :

« C'est un homme d'esprit qui fait du sentiment un moyen de s'avancer dans le monde. Nous le voyons souvent, il a toute la franchise d'un courtisan, et toute la bonne foi d'un ambitieux ; on le dit grand poète : il a publié un poème en deux cents vers ; grand penseur : il aligne des discours oratoires ; grand moraliste, il a toujours fait sa cour à des femmes mariées.

» — Savez-vous, mademoiselle, que vous faites bien un portrait ?

» — Dites que je le copie, car je vous répète mot à mot ce que j'ai entendu dire avant-hier à Joséphine.

» — On prétend donc qu'il est méchant?

» —Je le crois sincère : à l'égard de beaucoup de gens la franchise passe pour de la méchanceté. »

J'allais répondre lorsque je rencontrai tout-à-coup deux yeux terribles et perçants qui étaient depuis une minute attachés sur les miens. Napoléon Bonaparte me regardait; sa bouche spirituelle était relevée légèrement avec une expression de colère. L'aigle aurait-il le même pouvoir de fascination que le serpent ? Mademoiselle de Beauharnais s'aperçut qu'il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire, elle me demanda ce que j'avais.

« Votre beau-père m'a regardée, lui dis-je.

» — Ah! vous avez éprouvé l'impression pénible que ses yeux font sur tous; chaque fois qu'ils se fixent sur moi, je suis comme vous. Que ne cherchez-vous à lui parler?

» — Je ne saurais que lui dire.

» — Dans ce cas, il faut l'éviter, car il hait ceux dont la langue est paresseuse à répondre; avec lui qui hésite est perdu. »

Je n'étais pas accoutumée à cette réception, ou pour mieux dire à un tel accueil; je n'eus plus d'autre désir que de sortir du château.

Je me fis malade, ma belle-mère me crut grosse, elle m'emmena; je dormis mal, les yeux du premier consul me poursuivirent pendant toute la nuit, mais je ne les vis pas luire derrière moi, comme Charles-Quint doit voir luire ceux d'Hernani; car il n'y avait pas de miroir en face du pied de mon lit, pas plus qu'il n'y en a à celui de l'empereur d'Allemagne. Il est certain que jusqu'au jour je pensai moins au beau-fils qu'au beau-père.

Eugène, qui la veille n'avait point paru au cercle, vint chez moi. J'étais dans mon salon, il m'y trouva seule. Hélas! il profita de cet isolement, il obtint un aveu formel; il espérait plus encore et se trompa. Je l'aimais, il était si aimable! la gloire déjà avait proclamé son nom; il s'était signalé en Égypte et à Marengo; c'était déjà l'un des braves, en attendant qu'il se plaçât à la tête de tous. Où pouvais-je trouver un amant dont le choix excusât mieux une erreur?

Quelques jours s'écoulèrent sans que ma position changeât. M. Savary vint se raccommoder avec moi; je ne lui tins pas rigueur, car je lui savais gré du désintéressement de son service auprès de moi. Il me rencontra

chez le second consul, dont je ne tarderai pas à parler, et s'approchant de mon fauteuil, il profita d'un moment de foule pour me dire tout bas : « Il faut que je vous parle le plus tôt possible ; on vous a desservie auprès du premier consul. »

Ces mots me rappelèrent le coup d'œil foudroyant de l'aigle, je tressaillis : « Venez demain au Luxembourg, je m'y promènerai à une heure. »

Il s'inclina pour toute réponse et ne se rapprocha plus de moi pendant toute la soirée. Le second consul Cambacérès logeait sur la place du Carrousel, à l'ancien hôtel d'Elbœuf. Qui ne l'a pas connu ce personnage qui joua un grand rôle avec des moyens médiocres? il représentait bien, quoique laid ; il marchait enveloppé d'une dignité factice à laquelle il fallait regarder de bien près pour reconnaître qu'elle n'était pas naturelle ; mais il y a toujours un petit bout d'oreille qui perce sous la peau du lion. M. de Cambacérès était parcimonieux dans les détails de son luxe ; il querellait volontiers son majordome sur les centimes additionnels de la dépense. C'était un ancien conseiller à la cour des comptes, qui avait

quelques manières de procureur. D'ailleurs le second consul était sage, prudent, ennemi des mesures violentes ou illégales, aimant la loi, le maintien du bon ordre, s'enrichissant écu à écu, mais sans friponnerie.

Mon mari se disait son parent, et lui ne reniait point cette affinité du sang. Aussi me traitait-il, chaque fois que j'allais chez lui, avec une considération marquée qui servait de thermomètre à ses acolytes ordinaires. C'étaient M. le chansonnier Pain, qui ne pouvant encore célébrer tous les ans les vertus du prince archichancelier, louangeait en attendant le second consul; M. Fesquet, homme bien né, natif de Montpellier, et qui avant la révolution occupait une place de haute magistrature; M. du Vidal, marquis de Montferrier, syndic des états du Languedoc, qui après avoir dissipé une grande fortune, tâchait de la recommencer à la suite de son parent; le marquis de Villevieille, reste de ces philosophes d'autrefois dont les manies amenèrent la révolution, ami, disait-il, de Voltaire, qui se moqua de tout le monde, et qui à l'entendre était mort dans ses bras; ce M. de Villevieille fut l'homme le plus maigre de l'époque; il formait un contraste

singulier avec le marquis d'Aigrefeuille, procureur général à la cour des aides de Montpellier, chevalier de Malte, qui par amitié devint le premier chambellan d'office de Cambacérès. Que l'on a plaisanté de la gourmandise de celui-là! que j'ai ri avec M. de Flahaut de son visage enluminé, de son menton à triple étage, de son embonpoint proverbial et de l'expression particulière que prenaient ses yeux en face d'un bon repas! Il était galant néanmoins, mais sa courtoisie ne venait qu'après sa gourmandise.

Je me souviens qu'un soir on vantait devant lui madame d'Hargicourt, belle-sœur de la célèbre maîtresse de Louis XV, et qui venait à force d'importunités d'être présentée à la cour impériale, ainsi que je le dirai en son temps. L'éloge était légitime : quoique la dame appartînt à l'ancien régime par son âge autant que par ses titres, elle était encore d'une beauté digne d'attention. M. d'Aigrefeuille pérorait en vrai connaisseur des grâces, quand tout-à-coup il voit à travers les croisées un plat de rôti qu'on portait sur la table de Monseigneur; à cette vue son regard s'anime : «Oui, madame d'Hargicourt est belle, très belle,

comme cette dinde truffée qui passe, et que grâce à Dieu et à la munificence de monseigneur, nous allons manger bientôt. »

Il se plaignait au docteur Portal de quelques souffrances.

« Mangez moins si vous voulez vivre longtemps, lui dit l'Esculape, qui alors avait une voix moins sourde.

» — Manger moins! répondit-il, autant vaut-il ne pas vivre ; la mort me semble moins amère que la diète. »

« Priez-vous quelquefois? lui demandait quelqu'un.

» — Oui, pour remercier Dieu de l'invention de la cuisine. »

Je l'ai entendu définir le paradis, en riant, il est vrai, un lieu où l'on tient table pendant l'éternité, sans que des indigestions en soient la suite.

Après ces messieurs venait le notaire Noel; M. Bonnet, directeur de l'Opéra ; et le beau Lavollée, secrétaire intime de Cambacérès, dont il avait épousé la cousine. Ces bonnes gens amusaient le public par les contrastes que formait leur groupe : un habit habillé, la brette au côté, le chapeau sous le bras; dès

que l'empire eut été établi, ils suivaient monseigneur à l'Opéra, dans le passage des Panoramas, au Palais-Royal, où chaque soir on les voyait se promener vers onze heures et minuit, à la grande joie des habitués et à la vénération des passe-volants provinciaux, qui, rangés en deux files, leur livraient respectueusement passage afin de les admirer à leur aise.

Après ce coup d'œil dans l'intérieur de l'hôtel de Cambacérès, je reviens à mon inquiétude. Le lendemain, à la promenade du Luxembourg, M. Savary vint à moi, prit mon bras, et nous nous mîmes à marcher au hasard et comme gens plus occupés de ce qu'ils disent que du lieu où ils sont.

« Je vous ai fait peur hier.

» — Quel est mon crime?

» — Vous conspirez en faveur des Bourbons.

» — Moi, conspirer? ah! monsieur Savary, le croyez-vous?

» — Et cherchez à gagner à cette cause ceux qui devraient être les plus dévoués au premier consul.

» — Je me reproche même d'oublier jus-

qu'aux vœux que je faisais jadis pour la famille de nos rois.

» — Est-il bien vrai que vous n'avez embauché personne?»

Ce mot sonna mal à mon oreille, je le répétai en demandant la signification. M. Savary me la donna en professeur.

« J'entends, cela veut dire que je débauche les officiers de sa garde; voilà un beau rôle à me faire jouer.

» — Ne plaisantez pas; on prétend encore que vous tournez en ridicule les femmes du nouveau régime, et que vous ne craignez pas de vous en prendre même à celles qui sont du sang de mon général.

» — Ainsi tous mes faits et gestes se réduiront à quelques moqueries; ma foi, ne retient pas son rire qui veut; j'ai pu rire en effet de ces dames : convenez alors que je ne conspire pas; mais croyez-vous que le premier consul ne reviendrait pas de ses préventions si je me justifiais?

» — Demandez-lui une audience.

» — Me l'accordera-t-il?

» — Oui, sans doute.

» — Hé bien, je veux en courir les dangers. »

Nous en étions là de notre conversation, lorsque je vis venir à nous Eugène de Beauharnais avec le colonel Fournier-Sarlevèse.

Celui-ci était un des *beaux* de l'époque, un merveilleux en cuirasse, qui réparait par une bravoure éclatante les folies de sa vie privée ; habile à tous les exercices du corps, d'une adresse étonnante au tir du pistolet, superbe cavalier rempli d'amour-propre, toujours criblé de dettes, brouillé avec ses chefs, aimé de ses amis, il se distinguait par une sorte d'indépendance d'opinion qui alors avait bien son mérite ; il parlait beaucoup, il avait tort, car il avait plus de dehors que d'esprit.

Je ne pus que remarquer la pâleur qui couvrait les joues d'Eugène lorsqu'il eut reconnu celui qui m'accompagnait, il passa fièrement auprès de moi et me salua avec la plus mauvaise grâce possible, tandis que le colonel Sarlovèse se dessina de son mieux en mettant son chapeau à la main ; je n'y fis guère attention ; j'aurais querellé M. Savary, sans reconnaissance du service qu'il venait de me rendre, surtout lorsqu'un sourire de malice vint effleurer ses lèvres. Eugène s'éloigna, j'espérais qu'il reviendrait sur ses pas, il n'en

fit rien, et le Luxembourg me parut une solitude immense.

M. Savary voulut essayer de renouer une conversation sérieuse, je répondis de travers; mais je compris qu'il me conseillait de nouveau de me présenter au général Bonaparte, dont, me dit-il, les premières impressions m'avaient été favorables. Enfin, au bout d'un quart d'heure qui me parut un siècle, je me décidai à partir. M. Savary voulut me quitter à la porte du jardin, je m'y refusai; j'étais venue à pied, j'exigeai qu'il me conduisit jusque chez moi. Que serais-je devenue si, en nous séparant avec cette apparence de mystère, j'avais donné à Eugène, caché peut-être à l'entour, la certitude que ma promenade au Luxembourg était la conséquence d'une intrigue nouée entre M. Savary et moi! Je remerciai celui-ci de sa complaisance, de ses bons avis, mais je le laissai à la porte de l'hôtel, je ne montai même pas dans mon appartement, à tel point j'avais hâte d'exécuter ce que je venais d'imaginer: je fis atteler sous mes yeux, et me rendis immédiatement aux Tuileries.

On ne connaissait pas encore dans la domesticité de cette maison la sévérité de l'étiquette,

on annonçait sans faire attendre ceux que l'habitude faisait reconnaître pour jouir de quelque intimité avec les membres de la famille consulaire; je comptai là-dessus. Hortense Beauharnais était en ce moment libre de la surveillance de madame Campan son institutrice; elle allait épouser sous peu Louis Bonaparte, frère du premier consul, et les approches de ce mariage lui procuraient une demi-liberté.

Je fus reçue à l'entrée de l'escalier par son futur mari. Il est de taille moyenne, sa figure est douce, agréable, même et sans trop d'expression; il a, comme ses frères, la peau presque olivâtre et le teint bilieux. On vantait déjà à cette époque ses qualités personnelles. Il faisait des vers que l'on trouvait fort jolis; mais c'était en cachette qu'il se livrait à son amour de la poésie et de la littérature; Napoléon aurait trouvé mauvais qu'il fît plus que protéger les lettres. Ceci m'amène à relever une allégation sans fondement que M. de Bourrienne avance dans le tome IX de ses Mémoires, et qu'il a déjà consignée dans les volumes précédents, c'est que l'empereur détestait les auteurs.

Cela n'est pas, il les aimait beaucoup, au contraire, par goût et par réflexion, les poètes surtout; son *Ossian*, qu'il lisait avec une sorte de passion, n'était pas renfermé dans une cassette d'or pareille à celle où Alexandre renfermait l'*Iliade;* mais il faisait voir au contraire par les taches de ses feuillets déchirés qu'il était lu et relu souvent. Les vers sonores étaient pour lui de la musique: il fallait le voir à une représentation de quelque chef-d'œuvre de Racine, ou de l'*Omasie* de M. Lormian, ou à l'*Hector* de M. de Lancival; on pouvait alors juger s'il était indifférent à la poésie.

Il avait un jugement trop sûr pour méconnaître les beautés des grands écrivains même en prose; je me flatte de le prouver, lorsque je raconterai les faits qui se rattachent à la nomination du vicomte de Chateaubriand à l'Académie française. Ici encore je contredirai peut-être M. de Bourrienne.

Je crois que jamais l'ancien régime ni la restauration n'ont pensionné la littérature autant que Napoléon, mais il a su faire mieux pour elle. Sous son règne une belle page de prose ou de poésie équivalait à un parchemin

nobiliaire pour servir de passe-port aux honneurs. Il voulut appeler au sénat Lemercier, Delille et Ducis; le second étant mort sous son règne, il lui laissa rendre les honneurs royaux au collége de France, où son corps fut exposé pendant neuf jours sur un lit de parade, et Delille pourtant avait refusé de le chanter avec une obstination glorieuse : je voudrais savoir ce que l'on ferait dans la circonstance présente au décès de Béranger, et quelle pompe funèbre on autoriserait.

## CHAPITRE V.

Pourquoi Napoléon ne voulait pas d'auteurs dans sa famille. — Une dame império-royaliste. — Secours que me prête madame de Beauharnais. — Eugène m'accuse et s'excuse. — Il vient me voir. — Napoléon m'accorde une audience. — Comment nous la préparons avec Joséphine et Hortense. — Le premier consul.— Ma première conversation avec lui. — Causeries avec la mère et la fille. — Réception que me fait madame Bacciochi. — Amabilité de madame Murat.—Ce qu'elle me confie.— Comment madame de Stael aurait employé une audience de Napoléon. — Madame Lefèvre. — Je me lie avec les Moreau. — La femme et le mari.

---

Si Napoléon se montrait le digne émule d'Auguste et de Louis XIV vis-à-vis des hommes de lettres en général, il se souciait peu d'avoir des poètes dans sa famille; la reine Hortense me conta un jour qu'ayant appris que Louis avait composé des vers pour elle en forme d'épîtres, d'odes, d'élégie, de chansons, de romances, il donna l'ordre d'en arrêter l'impression à l'imprimerie nationale, manda son frère et lui dit : « Monsieur mon frère,

convient-il à ton rang et au mien que tu t'exposes à des critiques malignes? Si tu étais Homère j'aurais encore peur pour toi de la malice de nos Aristarques, et tu n'es qu'un versificateur du troisième ordre; rimaille, mais n'imprime pas: la destinée peut t'appeler au gouvernement d'un peuple, ne monte pas sur le trône avec le fardeau d'un ridicule; les hommes de notre rang ne doivent écrire que pour administrer, il ne faut pas que leurs actes soient soumis à la législation du Parnasse. Si Frédéric fut respecté, quoiqu'il fît de méchants vers, c'est parcequ'il régnait sur les Prussiens, qui ne songent guère à la littérature; qu'il était grand roi, que les philosophes le flattaient, et qu'il commandait à deux cent mille soldats; mais s'il eût été Louis XVI, on l'aurait détrôné dix ans plus tôt. »

J'ai entendu dire que le démon de la rime est le plus difficile à exorciser quand une fois il s'est emparé d'un homme, prince ou bourgeois. Louis en voulut beaucoup à la fortune, qui lui offrait d'une main un sceptre et de l'autre lui enlevait sa plume. Mais à ce sentiment il dut plus tard de descendre du trône

sans regret, puisqu'il retrouvait dans la vie privée sa Muse chérie. Lucien fut aussi condamné à rimer pour lui seul, et ce prince démocrate fut le bien moins dédommagé de sa famille, quoiqu'il perdît à la fois ses titres de citoyen et de membre de la république des lettres; mais j'anticipe sur les évènements.

J'ai dit que Louis Bonaparte me donna la main pour entrer chez sa belle-sœur; sa présence m'embarrassait, je craignais que rentrant avec moi, il ne m'empêchât de parler à sa jolie prétendue; mais comme s'il m'eût devinée, à la porte intérieure il me salua et s'en revint vers l'escalier. Mademoiselle de Beauharnais n'était pas seule, il y avait chez elle en ce moment une de nos royalistes aujourd'hui la plus exaltée, madame de Na..., qui alors frappait à toutes les portes afin qu'on fît attention à elle: son admiration pour Bonaparte était presque du fanatisme. Qu'il me tardait de la voir partir! Enfin quand elle eut épuisé son vocabulaire de flatteries, elle prit congé de la future princesse, et Hortense alors:

« Ma chère dame, connaissez-vous un remède contre la migraine de cour? L'encens

de madame de Na... m'a porté à la tête, je vous jure.

» — Ah ! repartis-je, vous en verrez bien d'autres ! »

Mais, sans prolonger l'entretien sur ce sujet, je me mis à raconter ce que je tenais de M. Savary, et le besoin que j'avais d'adresser moi-même ma justification au premier consul.

« Mon Dieu, me dit Hortense, que je vous plains, ma chère amie, d'avoir à supporter une telle bourrasque !

» — N'ajoutez pas à ma peur. Voudra-t-il m'écouter ?

» — Je crois que oui ; mais je n'oserai vous défendre qu'après l'audience accordée ; c'est, au reste une malice de ma tante Élisa, dont vous vous êtes fait une ennemie.

» — Hélas ! m'écriai-je, je suis mal aujourd'hui avec presque toute la famille : votre frère vient de me rencontrer avec M. Savary et a passé auprès de moi sans s'arrêter ; je gage qu'il a craint d'interrompre une conversation bien tendre.

» — Ah ! dit Hortense en riant, ce pauvre Eugène ! comme il va rentrer furieux ! »

Je rougis, elle continua :

« Il est certain que vous aimez Savary.

» — C'est une fausseté insigne. Il sait bien... »

Je m'arrêtai ; Hortense m'embrassa et puis me dit :

« Rassurez-vous là-dessus ; Eugène saura tout, je me charge de lui apprendre le vrai motif de cette promenade sentimentale du matin.

» — Je tiens tant à son estime !

» — Est-ce le mot?

» — Que vous êtes malicieuse !

» — Et vous dissimulée envers moi ! ».

Je ne le fus plus dès cet instant ; Hortense m'écouta avec l'intérêt qu'une élève de madame de Campan devait prendre aux confidences de ce genre. Elle me certifia ensuite qu'elle raccommoderait tout, et après l'avoir remerciée, je partis en attendant le résultat de ses promesses. J'avais quelque envie de communiquer à ma belle-mère de quelle façon on m'avait nui auprès du premier consul ; je n'en fis rien cependant, dans la crainte que cette confidence n'en amenât d'autres, et que peu à peu je ne me trouvasse liée par de nouvelles chaînes. Je me décidai donc à n'en parler

qu'à mon père, dont la discrétion m'était connue ; il approuva beaucoup ma résolution de me justifier moi-même.

Le même soir je reçus presqu'en même temps deux lettres d'Eugène ; la première, que je lus après l'autre par l'effet du hasard, était inspirée par la colère et la jalousie : elle m'émut et me fit plaisir, car je vis que j'étais aimée ; je fus complètement satisfaite par la seconde, écrite à genoux, disait-il, à la suite d'une conversation avec sa sœur ; il me demandait pardon en toute humilité, il craignait que la précédente ne m'eût trop blessée ; mais, après avoir demandé pardon de sa promptitude à m'accuser, il me conjurait de choisir un autre confident que M. Savary, de ne pas l'exposer surtout aux sarcasmes du colonel Sarlovèse.

Les hommes mêlent toujours à leur tendresse un amour-propre excessif ; nous ne consultons jamais nos amies sur nos amants, et eux demandent à tout le monde quelle opinion on a de leurs maîtresses ; ils craignent le blâme, le ridicule, tandis que notre seule frayeur est de n'être pas aimées ; mais en revanche ils ne mettent aucune coquetterie dans

leur attachement ; plaire à leur belle est tout ce qu'ils désirent et à quoi ils songent uniquement : nous, au contraire, ne voulons ne déplaire à personne et tâchons de conquérir tous les hommages. Une femme n'a guère la pensée de se parer pour son amant, elle le fait pour les deux sexes en général, et ce besoin de charmer ou d'exciter l'envie est indépendant du sentiment qui remplit son cœur.

Raccommodée avec mon jaloux, je fus moins tourmentée de la colère du grand homme, parcequ'à l'âge où j'étais on a moins d'ambition que d'amour. Eugène me priait de l'attendre le lendemain chez moi à une heure où il savait que je serais seule ; il vint, car je ne songeai pas à sortir. L'explication fut orageuse ; j'avais repris l'avantage de ma position, j'en profitai : je le querellai sur ses soupçons injustes ; il cria merci et se défendit. Nous eûmes tous deux raison après avoir eu tous deux tort ; nous avions tant d'envie de nous accorder une indulgence réciproque !

Eugène me parla de l'affaire qu'on m'avait faite auprès de son beau-père en homme indigné de cette tracasserie ; il ne douta pas que ce ne fût un commérage de madame Baccio-

chi que j'allais détruire facilement ; il m'assura que sa sœur obtiendrait bientôt l'audience dont j'avais besoin, et me recommanda non pas de la hardiesse, mais une assurance de maintien qui plairait certainement.

Je fus servie par mademoiselle de Beauharnais avec un zèle extrême ; elle me manda que le lendemain le premier consul me recevrait secrètement dans l'appartement de madame Bonaparte, qui était instruite de ce qui se passait ; on m'avait encore obtenu cette faveur. Le billet m'annonçait en même temps que j'eusse à bien préparer mes réponses, car Napoléon paraissait très prévenu contre moi. Je fis de nouveau, et avec une sévérité scrupuleuse, mon examen de conscience politique ; je n'y trouvai que des mots suspects, des regrets excusables.

Au jour et à l'heure indiqués je me rendis aux Tuileries ; ma terreur ne m'empêcha pas de donner tous mes soins à l'arrangement de ma parure ; sur mon passage j'épiai tous les regards pour savoir si j'avais réussi à me faire belle : je recueillis quelques sourires encourageants, soit dans le trajet, soit dans les salles du château.

A ma vue, après quelques mots de bonté, Hortense monta par l'escalier dérobé qui de la chambre de sa mère conduisait chez le premier consul ; elle avait la charge de le prévenir que j'étais arrivée ; on me fit passer ensuite dans la pièce qui forme aujourd'hui le cabinet particulier de madame la dauphine, et là j'attendis, non sans battement de cœur, pendant un demi-heure ; Hortense allait et venait ; tout-à-coup un silence profond règne, puis j'entends un bruit de pas inconnu, on ouvre brusquement, c'était le premier consul.

Il était vêtu d'un frac militaire vert, sans aucun autre ornement que deux grosses épaulettes d'or ; il portait un gilet de piqué blanc, un pentalon vert, et des bottes à retroussis jaune. Je trouvai sa physionomie grave et sévère, ce fut presque avec humeur qu'il me salua en disant : « Bonjour, madame. »

Mes genoux fléchissaient sous moi, je me sentais pâlir, et une sueur froide me gagnait ; je voyais le cabinet tourner, et l'effet produit par la présence de Napoléon allait détruire ce qu'on m'avait recommandé d'être vis-à-vis de lui ; il s'aperçut de cette sorte d'effroi, son visage s'adoucit :

« Asseyez-vous, me dit-il d'un ton plus doux.

» — Ah, répliquai-je, j'éprouve à votre approche ce que vous inspirez à tous vos ennemis, la terreur. »

Il sourit presque; mais fâché de s'être laissé prendre à cette flatterie :

« Vous vous comptez donc parmi eux?

» — C'est interpréter défavorablement mes paroles : serais-je l'ennemie d'un héros qui ne m'a fait que du bien?

» — On sème souvent dans une terre ingrate.

» — Je ne mérite pas d'être placée au rang de ceux qui oublient vos bienfaits.

» — Vous êtes noble.

» — C'est une garantie de plus en ma faveur; d'ailleurs vous l'êtes comme moi...

» — Madame, me dit-il en m'interrompant avec un geste d'impatience, je sais que dans votre faubourg Saint-Germain on veut un autre ordre de choses; qu'on rêve le retour de ce qu'on n'a pas su défendre, et que ceux à qui j'ai permis de rentrer dans cette France que la peur et l'égoïsme les firent déserter, sont les premiers à cabaler contre moi et contre la

république; ils me prennent peut-être pour un Sieyes, un Barras; qu'ils ne s'y trompent point...

» — Monsieur le premier consul, répliquai-je après avoir écouté mal à mon aise cette sortie violente, je ne réponds en rien des autres, je suis ici pour vous désabuser sur mon compte, pour vous convaincre que j'ai trop de reconnaissance pour débuter par me montrer indifférente à votre bon accueil; je défie qu'on puisse me prouver que j'ai failli, et ne demande que d'être mise en présence de mes accusateurs. »

Il sourit encore.

« Je me garderai bien d'agir ainsi; ce serait une étrange scène; mais de quoi parliez-vous donc à mon beau-fils?

» — Ah! certes, monsieur, pas de politique. »

Je mis une telle franchise dans cette réponse, et une rougeur tellement significative couvrit mes joues, que Napoléon se retournant pour me cacher sa gaieté, me dit:

« Vraiment, de tout autre chose donc, à la bonne heure... Écoutez, madame, je ne veux en France ni jacobins ni royalistes:

malheur à qui travaillera pour l'anarchie ou la couronne, je ne les séparerai pas dans le châtiment. Que chacun, comme moi, date du 18 brumaire, tous s'en trouveront bien, mais si on fait de l'opposition avec des propos, des chansons, des épigrammes, je me fâcherai; car mon intention est de perpétuer à jamais le gouvernement établi. Ma conduite ne se règlera sur celle de personne, je suis moi et non autre; je me plais au reste avec la bonne compagnie, et la recevrai très bien quand elle se présentera sans arrière-pensée.

» — Causez avec elle, monsieur, comme vous le faites avec moi, et vous l'aurez bientôt gagnée.

» — Vous êtes une flatteuse dont j'ai bon droit de me méfier, cependant je consens à croire qu'on m'a dit trop de mal de vous, c'est peut-être à charge de revanche.

» — Ma foi, monsieur, répondis-je déjà toute rassurée, j'ai pu jusqu'ici risquer une mauvaise plaisanterie; mais je vous jure de ne plus ouvrir la bouche qu'à bonne enseigne, et de demander à la prudence des avis qu'elle ne me refusera pas.

» — Que fait votre mari?

» — Il attend vos ordres.

» — Je lui conseille de s'occuper un peu plus de vous, et vous, madame, de vous occuper un peu moins d'un autre.

» — Monsieur...

» — Je sais ce que je dis; pas de divorce surtout, je le déteste. »

Il fallut bien faire semblant de ne pas comprendre, je poursuivis ma justification politique et montrai clairement mon innocence.

« C'est bien, dit le premier consul, je vous ai tourmentée, et pour vous refaire, je mettrai de l'empressement à vous accorder la première grâce que vous me demanderez. »

Je remerciai vivement, très satisfaite d'en être quitte à si bon compte. Le premier consul me salua, sortit du cabinet. Je le suivis, et allai remercier Joséphine et sa fille de ce qu'elles avaient fait pour moi.

« Il vous a bien grondée, me dit-on.

» — Je pense qu'il a plutôt grondé le faubourg St-Germain à mon adresse; au demeurant, il a compris à merveille qu'on m'avait desservie sans sujet.

» — Maintenant, reprit Hortense, ne le re-

doutez plus ; car on ne pourra plus rien contre vous sur son esprit. »

Joséphine me dit ensuite :

« Je sais ce que je ferais à votre place ; voyez plus souvent les sœurs de mon mari, cela lui sera agréable.

» — Mais si elles me repoussent?

» — Elles n'en feront rien lorsqu'elles verront que Bonaparte vous parle avec intérêt. »

Il me paraissait dur de revenir chez madame Bacciochi ; je m'y décidai. Son abord fut peu gracieux, je ne me plaignis point, je fus honnête et soumise ; madame Élisa eut honte de son impolitesse, la visite me fut plus agréable à la fin qu'au commencement.

Je trouvai seule madame Murat, elle se mit à rire en me voyant. « Je savais que vous viendriez, dit-elle ; on vous a assez querellée à notre sujet, et pour tant croyez-moi, je suis étrangère à cette tracasserie. »

Cette entrée en conversation dissipa un léger embarras ; je racontai ce qui s'était passé.

« Mais aussi pourquoi vous avisez-vous de faire main basse sur ce qu'on garde en réserve?

» — Comment ?

»— Je ne m'expliquerai qu'à demi-mot : M. de Fontanes touche à la fin de son règne, et l'on était charmé de trouver sous la main et dans la famille... » Elle s'arrêta, puis poursuivant : « Je vous préviens que si j'aime les attentions, c'est seulement quand elles sont libres; sœur du premier consul, j'ai droit à des égards, voilà tout. »

Ce propos aimable me plut. Madame Murat continua : « Nous voudrions bien ne vivre qu'avec des femmes comme vous, mais le moyen? Toute la jacobinière se rattache à nous, toutes les fournisseuses, banquières, générales, notaresses, sénatrices, etc., qui sortent Dieu sait d'où, jettent sur nos préférences un œil d'envie, et s'imaginent que nous leur appartenons de droit. Le premier consul, d'ailleurs, veut que la balance soit égale, afin de tout mêler ensemble; il faut se soumettre à sa fantaisie ; pourtant nous sommes nobles et ne devrions voir que nos égales ; mais ce qu'on appelle la liberté a tout perdu. »

J'admirai comment celle qui me parlait ainsi oubliait que son mari était sorti d'un cabaret; il est vrai que la victoire avait lavé tant de fois sa tache originelle, qu'il ne de-

vait plus être que le chef d'une race de héros; cet orgueil au reste ne me déplut pas, je vis le parti que nous pourrions en tirer par la suite, si par nécessité il fallait s'accommoder avec ces gens-là définitivement.

Je me retrouvai bien aux Tuileries après cette bourrasque; il me revint de plusieurs côtés que le premier consul, tout en vantant ma personne, n'avait pas dit du mal de mon esprit; j'en fus charmée. Madame Bacciochi me sut gré de mes avances, je plus davantage encore à madame Murat, et madame Leclerc daigna dire qu'elle me trouvait fort jolie; enfin jusqu'à madame Lætitia qui laissa tomber un mot en ma faveur.

J'allai raconter à madame de Stael mes tribulations passées. Dès qu'elle sut que j'avais eu une audience de Bonaparte, son premier mot fut :

« Que lui avez-vous dit du gouvernement?

» — Moi? je lui ai parlé pompons, colifichets.

» — Faible femme !

» — Il m'eût renvoyée à mes fuseaux.

» — Oui, reprit madame de Stael avec dépit, c'est là son propos sur notre compte. Il serait temps que les femmes prissent les cu-

lottes, afin qu'on ne les occupât plus à filer et coudre ; nous pouvons faire mieux que cela. Vous a-t-il demandé si vous me voyiez?

» — Non, il n'a songé qu'à foudroyer le faubourg Saint-Germain.

» — Ceci ne me regarde pas ; il sait bien que je n'y demeure pas, ou plutôt que je n'en fais pas partie; ceux qui l'habitent se rappellent encore mieux que je suis la fille de M. Necker que la femme du baron de Stael Holstein. Ainsi donc Bonaparte ne vous a pas parlé de moi? »

Je fis un signe négatif.

« J'étais écoutée des hommes les plus forts de la constituante, les publicistes de l'Europe ont causé diplomatie avec moi, j'ai eu quelque influence sur nos directeurs; M. de Talleyrand, qui certes n'est pas un imbécile, n'a jamais dédaigné mes avis; le premier consul seul me repousse, ou plutôt il s'est moqué de moi, il m'a offensée par des questions insolentes, et plus nous allons, et plus son aversion éclate. Hé bien, puisqu'il me déclare la guerre, je ferai la guerre. »

Je découvris que madame de Stael avait jusqu'alors conservé quelque espoir de faire au

contraire sa paix avec Bonaparte. Mais il y avait dans son ambition l'orgueil du talent, du génie même; dès qu'elle vit que le premier consul lui demandait des hommages et non des conseils, elle redressa la tête et osa lutter contre lui.

Ma famille ne put ignorer long-temps l'audience que le premier consul m'avait accordée, mon mari me querella de ne lui en avoir rien dit; je lui demandai s'il me mettait au courant de ses affaires; ma belle-mère me bouda, mes autres parents s'imaginèrent que j'allais avoir du crédit, et me cajolèrent en conséquence; je me moquai d'eux. Ils formaient nombreuse compagnie, et je continuai mon heureux train de vie. Je rencontrai le colonel Sarlovèse chez madame Lefèvre, femme du maréchal de ce nom; celle-là, Dieu merci, est bien connue: c'était une vivandière ni plus ni moins, sans éducation, sans tournure, grossière dans ses propos, et dont on pouvait dire comme de feu Vert-Vert :

Les b....., les f..... voltigeaient sur son bec.

Elle ne s'en gênait pas; la force de l'habitude était encore trop puissante; plus tard, en

s'écoutant beaucoup, elle se retint un peu plus.

Je l'ai vue une fois chez le sénateur Pléville Le Peley, appliquer un soufflet de sa main à un jeune homme de nos meilleures familles qui se permettait de la contrefaire derrière son fauteuil; une glace trahit ce singe habillé en homme, et la vengeance partit comme la foudre. « Citoyen, lui dit madame Lefèvre, tes grâces sont parlantes, et les miennes frappantes; si maintenant tu n'es pas satisfait, apprends où je loge, viens trouver mon mari, il se chargera du reste. »

Le général Lefèvre, instruit de cet esclandre, voulait tuer le jeune homme; on eut grand' peine à faire concevoir au futur maréchal que deux soufflets donnés par sa femme balançaient bien une méchante plaisanterie. Quant à moi, j'avoue qu'à la première vue madame Lefèvre m'amusa infiniment; peu à peu je distinguai ses qualités excellentes; elle finit par se montrer sous son beau jour: je lui convins, je la vis souvent, et je ne renonce pas à rapporter de temps à autre les conversations que nous eûmes ensemble; elles formeront une suite d'épisodes dans le cours de mon récit.

J'ai dit plus haut que le colonel Sarlovèse se présenta à moi chez cette dame ; il vint causer, et, sans trop de galanterie, me ramena sur ma promenade au Luxembourg avec M. Savary. Je fus piquée de ce manque d'égards, non moins que de l'air conquérant de Sarlovèse, et je lui répliquai pour la seconde fois de manière à le déconcerter ; on n'y parvenait que difficilement, tant il avait de confiance en lui-même. Il affecta de ne pas se fâcher, et puis me demanda pourquoi je ne voyais pas madame Moreau ; je m'excusai sur mes courses fréquentes aux Tuileries.

« Il est singulier, reprit-il, que ceux de votre rang affectionnent tant cette maison en l'absence de son maître légitime.

» — Voilà, dis-je, un propos singulier dans la bouche d'un officier de la république.

» — Ah ! me répondit-il, c'est que personne ne se soucie de servir de marche-pied à l'élévation d'une famille.

» — Ne le fait-on pas chez le général Moreau ?

» — Non certainement : on sait ce qu'il convient d'accorder aux circonstances, et, maître pour maître, si absolument il en faut un, on

le prendra dans la race de nos anciens souverains. »

Le colonel Sarlovèse aurait pu être plus prudent; mais il ne pouvait se commander, son étourderie naturelle l'emportait toujours. Ces propos me donnèrent cependant l'envie de me rapprocher de madame Moreau ; j'en laissai échapper le désir. Trois jours après le général et sa femme laissèrent leur nom à ma porte; mon mari fut le premier à me proposer de leur rendre cette visite. Nous y allâmes, et on nous reçut.

Madame Moreau, personne très agréable, avait aussi sa part d'ambition; elle souffrait donc de celle des Bonaparte. Moreau, tel que je le vis, me parut un bonhomme sans énergie, dans le genre de mon cher époux, et comme lui toujours prêt à répéter le vœu de Prusias :

« Ah ! ne me brouillez pas avec la république. »

## CHAPITRE VI.

Les commères en uniformes. — La jalousie de Bonaparte et de Moreau.— Échange de récriminations.—Mots piquants.—Médisance. — Le général Davoust. — Le Gil-Blas de la cour consulaire. — Position de M. de Bourrienne auprès de Bonaparte. — Hortense ne veut pas se marier. — Scène dont je suis témoin. — Hortense et moi à la Malmaison. — Elle me fait une confidence. — Celui qu'elle aime. — Opinion de madame Lætitia sur M. de Fontanes. — Mot de Napoléon. — M. de Chateaubriand. — Ce qu'il était au retour de l'émigration. — *Atala et Chactas*. — Mot de M. de Talleyrand. — Le général Duroc.

Si chez le général Moreau on ne ménageait pas le premier consul et sa famille, on le rendait bien au général Moreau chez les Bonaparte. C'était d'abord sur son ménage que tombaient les épigrammes.

« Vraiment, disait-on, le pauvre homme se laisse mener par le bout du nez depuis qu'il a épousé mademoiselle Hulot, et il se croit capable de conduire la France. Mais non, il aimerait mieux jouer le rôle de Monk, en rap-

pelant les Bourbons, pour se faire pardonner son républicanisme... — Comme Bonaparte s'est moqué de lui au 18 brumaire et au retour d'Italie! donc, lorsqu'il lui a présenté un pistolet en lui disant : « Je voulais y faire graver vos victoires, mais la place eût manqué ! » — Est-ce après tout un général digne de sa réputation ? nullement : il n'est fort que pour les retraites !... Il se vante d'être le Fabius de la France ! Oui, il est bon pour temporiser ; mais c'est le talent de ceux qui ont peur. »

Tel était le texte des récriminations contre Moreau ; mais ce texte, abandonné aux courtisans du premier consul, prêtait à un commentaire très désobligeant : on faisait du rival de Bonaparte un vrai George Dandin dans la vie privée, un poltron à la guerre, un traître en politique. Tous ces propos étaient rapportés à Moreau, et quelquefois exagérés à plaisir. Moreau ne se gênait pas alors pour récriminer contre Bonaparte, qu'il accusait de jalousie ; et un échange continuel de mots piquants ou aigres avait lieu entre les deux généraux par le canal des espions volontaires. Celui qui, peut-être sans le vouloir, ne cessait d'attiser le feu de cette discorde naissante était le général

Davoust, qui tenait registre de tout ce qui échappait à la mauvaise humeur de Moreau et au dépit de sa femme. Héros digne du pinceau de Plutarque à la tête d'une armée, c'était une caillette dans les relations de la vie ordinaire. Si celui-là avait voulu faire des mémoires...! mais qu'aurait-il dit de plus que M. de Bourrienne, autre commère de la cour nouvelle? M. de Bourrienne était un vrai Gil-Blas auprès du premier consul, ou quelquefois, par sa nullité, un secrétaire taillé sur le patron de nos confidents de tragédie. Aussi Napoléon, qui jugeait bien ses hommes, l'employait-il moins aux affaires d'État qu'à ses affaires de famille. Le mariage d'Hortense Beauharnais avec Louis démontre quelle était sa spécialité. Que de négociations pour unir ce couple! avec quel bonheur M. de Bourrienne s'interposait entre Hortense et Louis, entre Louis et madame Lætitia, entre madame Lætitia et Joséphine! Mais en une heure de temps j'en sus plus que lui sur la répugnance qu'affectait la future de ce bon Louis pour ce mariage.

Plus le terme approchait, plus mademoiselle de Beauharnais laissait paraître de noire mélan-

colic. Si je questionnais Eugène, il me répondait gravement : « Ma sœur *est folle.* » Folle ! ce mot-là ne coûte rien aux pères, aux oncles, aux tantes et aux frères quand il s'agit de l'appliquer à une pauvre fille, princesse ou grisette, qui refuse de se sacrifier à l'ambition ou à l'intérêt mercantile d'une famille ; je fus donc émue d'une vraie sympathie pour la folie de la sœur d'Eugène, et soupirant de voir que celui-ci ne fût pas plus romanesque, je me promis bien de le gronder à la première occasion sur cette expression. En attendant je me rapprochai d'Hortense, bien résolue à lui donner raison contre tout le monde, y compris son frère.

Je la surpris un jour tout en larmes dans les bras de sa mère, qui pleurait aussi, mais qui, à mon aspect, essuya ses yeux et s'écria : « Voilà madame*** qui arrive à propos, ma fille : elle te fera l'amitié de t'accompagner à la Malmaison, car je n'y saurais aller avec toi aujourd'hui. J'ai donné rendez-vous à Leroy, qui me retiendra bien deux bonnes heures. »

Leroy venait parler modes avec Joséphine, qui n'aurait sacrifié ces entretiens à rien au monde ; c'était bien là le vrai caractère créole. Quant à moi je me laissai faire. On vint nous

avertir que nous pouvions monter en voiture; une femme de chambre se présenta pour venir avec nous, Hortense la remercia. Nous partîmes seules, et à peine si dans la route nous échangeâmes quelques mots; le beau temps et la pluie firent à peu près les frais de la conversation.

Nous arrivâmes à la Malmaison, espèce de Petit-Trianon de la cour consulaire, maison de plaisance plutôt que palais, où l'on oubliait l'étiquette des Tuileries; mais le plaisir y gagnait tout ce que l'orgueil pouvait perdre; en un mot, on représentait à Paris, et ici on était soi; cela me semble bien préférable.

Dès notre arrivée, et après nous être reposées pour la forme dans un salon dont le meuble d'alors était chamois et bleu, nous nous dirigeâmes vers le jardin, nous suivîmes une allée, puis une autre, toujours en silence, effeuillant des roses, redressant des tiges de plantes; mais sans nous parler encore; Hortense muette, parcequ'elle avait le cœur gros de soupirs, et moi, ne voulant pas provoquer une confidence qui me paraissait enfin inévitable. En effet il ne manquait que le premier

mot à Hortense pour commencer, ou une transition. Je ne sais plus ce qui la lui fournit, une fleur peut-être ou un oiseau ; mais sans doute elle lui suffit, car elle me serra la main comme si je l'avais devinée, et s'écria :

« Vous me plaignez, n'est-ce pas?

» — Beaucoup, mais je vous plaindrais davantage si je savais ce qui vous cause une peine si vive.

» — Ah ! ma chère amie, épargnez-moi les premières paroles d'un tel aveu ; ou du moins promettez-moi de ne pas me juger trop sévèrement, et je vous dirai pourquoi ce mariage me rend si malheureuse.

» — Vous aimez un autre que celui qu'on vous propose.

» — Vous le savez donc? Eh bien, convenez que toute autre que moi, exposée aux mêmes séductions, eût également succombée. Hélas ! je croyais me livrer au sentimen le plus pur, il était trop tard quand je me suis aperçue que c'était de l'amour, un amour coupable qui me force à rougir devant ma mère.

» — Ciel ! m'écriai-je, est-il possible? Quoi ! c'est lui, lui-même que vous aimez?... »

L'accent que je mis à cette exclamation était effrayant. Je m'étais imaginée que c'était Eugène, que c'était son frère qu'aimait Hortense, et que j'étais sa rivale.

« Je vous fais horreur, reprit-elle, ah ! soyez plus indulgente.

» — Et Eugène, demandai-je avec la même émotion, Eugène sait-il...?

» — Ni Eugène ni lui ne le savent, reprit-elle. »

Combien ce *lui* à côté d'Eugène soulagea mon cœur ! n'importe quel était ce *lui*, Hortense n'avait plus besoin d'invoquer mon indulgence elle continua.

« Ni Eugène ni lui ne sauront jamais, j'espère, quelle est mon extravagance, ma mère encore moins, et c'est là ce qui me rend si malheureuse ; car telle est leur bonté à tous, qu'ils m'invitent à nommer celui que j'aime, en m'assurant que pour peu qu'il vaille Louis, il obtiendra leur agrément. Hélas ! ce pauvre Louis, si je le repousse, c'est par délicatesse, car, ne pouvant être à l'homme que j'aime, puis-je me laisser condamner à épouser celui dont les traits, le nom et les affections naturelles me le rappelleront sans cesse ?

» — Grand Dieu ! m'écriai-je apprenant enfin, sans pouvoir en douter, quelle fatale passion égarait l'imagination d'Hortense. Combien j'approuve votre éloignement pour celui qu'on vous destine ! mais il n'est que trop vrai que vous serez forcée de l'épouser, car jamais vous n'oserez confier les raisons de votre refus à votre famille...

» — Que faire donc, ma chère amie ?

» — Autour de vous n'avez-vous pas distingué quelque général digne de votre main ?

» — Tout autre plutôt que Louis.

» — Eh bien, supposez que vous aimez Duroc. Je l'ai vu bien assidu près de vous. »

Cet entretien se prolongea, et obligée de le couvrir d'un voile de mystère, j'ajouterai seulement que mon conseil fut suivi ; que Duroc, flatté un moment par le sourire d'Hortense, se crut l'époux de son choix, et que le bon ami Bourrienne s'entremit généreusement pour ce nouveau mariage. Mais Duroc découvrit, je ne sais comment, que mademoiselle de Beauharnais avait dans le cœur une autre passion que celle dont elle paraissait touchée pour lui. Il ne manqua pas alors de prétexte pour se brouiller avec sa prétendue, et

Hortense se vit de nouveau soumise aux persécutions de sa famille au sujet de Louis. Le complaisant Bourrienne fut le Mercure de ces trois intrigues. Je ne sais si la vérité, toute la vérité lui fut connue, mais on l'entrevoit à peine dans cette partie de ses Mémoire, soit que ses réticences aient été volontaires, soit qu'en effet il n'en ait pas su davantage.

Hortense, dans un accès de désespoir, ou simplement de dépit, donna enfin sa parole qu'elle épouserait Louis Bonaparte; on se hâta de l'engager encore davantage en répandant la nouvelle de l'union projetée. Madame Lætitia dit en cette circonstance : « Voilà mon fils qui se marie honorablement; mais il aurait fait un meilleur mariage s'il eût attendu quelques années. »

Madame Bonaparte mère semblait en effet prévoir quelquefois toute la fortune de ses enfants : avec ses façons bourgeoises, elle n'en était pas moins une femme de beaucoup d'esprit, jugeant bien les hommes et les choses. Par exemple, elle ne pouvait souffrir M. de Fontanes, que sa fille, madame Bacciochi, voyait de si bon œil. Je lui ai entendu dire en parlant de lui; « C'est un auteur assez médiocre

pour aspirer à tyranniser la littérature; les petits esprits font les despotes, les grands génies ne savent qu'être indépendants. »

Ceci me rappelle que les prétentions de M. de Fontanes à ce sujet obligèrent Napoléon de lui dire un jour : « Ah ! de grâce, laissez-nous la république des lettres. »

M. de Fontanes m'amène à parler d'un homme qui l'honora de son amitié alors qu'il semblait au contraire le reconnaître pour son Mécène. Le vicomte de Chateaubriand a été peint dans mon premier ouvrage; comme il reparaîtra dans celui-ci, je dois compléter son portrait par une esquisse biographique: Il est né en 1769, sa famille est ancienne en Bretagne; quoique son frère aîné eût acheté une charge de maître des requêtes. Il entra à dix-huit ans officier au régiment de Navarre, et en 1790 il quitta la France, entraîné à courir le monde par son humeur aventureuse.

Mais s'indignant de voyager en paix, tandis que la noblesse française prenait les armes, il vint chercher à la suite des princes sa part des périls de la guerre; blessé au siége de Thionville en 1792, par un éclat de bombe,

il languit trois ans sur un lit de douleur et passa en Angleterre. C'est là qu'en 1797, il publia son *Essai sur les Révolutions anciennes et modernes*, où il jeta le germe des pensées libérales et vraiment patriotiques que sa vie politique lui a permis depuis de mettre en pratique.

Après la chûte du directoire, M. de Chateaubriand rentra en France et parut d'abord chez madame de Stael, qui ralliait dans son salon toutes les supériorité intellectuelles de l'époque.

M. de Chateaubriand n'était pas alors, comme aujourd'hui, le roi de notre littérature, son talent était encore contesté; tous ses titres se réduisaient à un *Roman*, et à quelques articles de critique dans le *Mercure de France*. Mais bientôt le *Génie du Christianisme* fit voir toute la portée de son *génie*. Napoléon l'apprécia surtout par ce que j'appellerai volontiers *la partie ossianique* de son style. Il ne tarda pas à juger qu'il y avait dans cette tête de poète de fortes études politiques; il l'envoya à Rome en qualité de secrétaire de son oncle le cardinal Fesch; car il était dans la destinée de l'auteur du *Génie du Christianisme* de commencer et de

finir sa carrière diplomatique dans la capitale du monde chrétien.

Avant son départ nous eûmes le temps de jouir de sa spirituelle conversation chez madame de Stael. Ah! mon noble ami, que vous étiez alors galant et tendre! vous rappelez-vous mon admiration naïve pour *Atala*, et ma colère contre les critiques de ce pauvre abbé Morellet? Alors commença notre amitié qui dure encore; car je vous ai aimé dans vos disgrâces bien plus que dans votre fortune.

M. de Chateaubriand eut affaire à des zoïles de bien mauvaise foi; il leur répondait par de nouveaux chefs-d'œuvre. J'engage nos jeunes romantiques à faire comme lui, s'ils le *peuvent*. Cet homme si exalté dans son style, emphatique même quelquefois, a toujours aimé un *bon mot* autant qu'un *mot sublime*. Ce fut chez madame Récamier, et devant lui, que fut fait le calembourg si souvent répété depuis: « Quelle est la femme qui aime le plus le café?... C'est Atala, parcequ'elle met tout son bonheur dans Chactas» (chaque tasse). M. de Châteaubriand ne fut pas le premier à deviner cette mauvaise pointe; mais il ne fut pas le dernier à en rire aux éclats.

La gaieté renaissait alors en France, la gaieté, le plaisir et son folâtre cortége. Nous vivions sous César, nous ne redoutions pas encore la tyrannie d'Octave. Soirées charmantes chez madame de Stael ou chez madame Récamier, qu'êtes-vous devenues? L'esprit et la beauté avaient droit aux mêmes hommages; la beauté même passait quelquefois avant l'esprit, grâces à la galanterie. Je me vis pendant un jour entier préférée à Corine : M. de Talleyrand jouant au jeu des bateaux avec madame G... et madame de Stael, répondit, lorsque celle-ci lui demanda, si notre barque faisait naufrage, laquelle de nous deux il sauverait. « Madame, vous savez nager. »

Le général Duroc préludait alors à la haute faveur à laquelle il parvint plus tard; il se recommandait par une figure charmante, quoique sérieuse, et par une retenue qui en imposait aux plus discrets, par une politesse aisée et en même temps cérémonieuse; peut-être manquait-il d'esprit, mais il possédait tant de sens et de raison, qu'il ne disait jamais rien qu'à propos; il évitait les anciennes liaisons, se conformant à une sorte d'égoïsme de position qui lui permît d'être uniquement

son maître, et de pouvoir servir avec succès ses vrais amis. C'était l'homme le plus sobre et le plus rangé; son économie était une vertu remarquable. Napoléon disait de lui : « C'est Barême sans chiffre; » et jamais mot ne fut plus juste que celui-là. L'empereur dut à Duroc cette régularité sans pareille qui régna dans l'interieur des divers services aux Tuileries et permit au souverain de faire des choses prodigieuses, de construire, de réparer des palais, de payer les artistes, et d'éblouir les étrangers au meilleur marché possible; quand on compare l'administration de Duroc à celles qui l'ont suivie, on est étonné de la différence.

On lui reprochait de négliger les dames; il n'était pas tenu de les aimer; ses fonctions ne lui laissaient guère de liberté, et il faut en avoir beaucoup pour nous donner des soins, car nous sommes souvent exigeantes.

## CHAPITRE VII.

Le concordat. — Joseph Bonaparte. — M. Cretet. — L'abbé Bernier. — Monsignor Spina. — M. Cuselli. — Le cardinal Gonsalvi. — Mot de madame Lætitia. — Mot de Rapp sur les prêtres. — Portrait de ce général. — Propos de Thibaudeau. — Napoléon aimait les cloches et les robes blanches. — Conférence entre Napoléon, Cambacérès et Treilhard. — Treilhard, la messe et la féodalité. — L'abbé Dubourg. — L'abbé de La Porte. — Celui-ci négocie avec les évêques non démissionnaires. — Réponse de Bonaparte. — Les saints marchandent sans succès. — Conversation entre madame de Stael et M. de Talleyrand sur le bref du pape qui le sécularise. — — Napoléon avait un penchant pour lui. — Mot de Delmas. — Le cardinal Caprara. — Il veut convertir M. Regnault. — Le cardinal de Belloy. — Quelques prélats. — Napoléon prêt à rétablir les bénédictins. — Pourquoi il ne le fait pas. — Pourquoi il veut des religieuses.

---

Ce fut une grande victoire sur la révolution que le traité passé entre le premier consul et le pape, traité qui rétablit ostensiblement la catholicité en France. Cet acte de haute politique consacra en quelque sorte la puissance de Bonaparte, et décida les royalistes dévots à se réunir à lui.

Nous sûmes, dans le faubourg Saint-Germain, que l'on traitait du concordat; nous fûmes édifiés; bientôt on apprit que les commissaires du gouvernement pour discuter cette espèce de capitulation ecclésiastique étaient Joseph Bonaparte, le conseiller d'État Cretet, qui depuis devint ministre de l'intérieur, et l'abbé Bernier, curé de Saint-Paul; le premier, avec une volonté sans énergie, une mollesse extrême et une indifférence complète de tout ce qui n'était pas plaisir des sens, avait de l'ambition et un désir continuel d'être plus que ce qu'il ne pouvait être, ce qui le jetait dans des intrigues étrangères qu'il ne tardait pas à abandonner lorsque sa paresse naturelle reprenait le dessus. Doux, simple, sans rancune, serviable si on savait le mener, amateur des beaux-arts sans être connaisseur, bon compagnon, ennemi des soucis, du travail, de tout ce qui était peine, il a occupé successivement deux trônes sans avoir jamais su être roi. N'ayant par lui-même aucun éclat, aucun mérite, ses qualités d'homme furent inutiles à sa gloire de roi; et comme il n'était quelque chose que par le reflet de celle de Napoléon, celui-ci mort, Joseph Bonaparte n'est déjà plus qu'un vain

son dans la mémoire des hommes. On savait bien que ce mandataire du premier consul n'était que pour la forme parmi les négociateurs du concordat, et qu'il ne viendrait aux conférences que pour les présider et pour signer enfin le protocole convenu.

Je dirai quelques mots de ses collègues : M. Cretet, honnête homme, bon travailleur, sans grandes vues, connaissait bien les matières cléricales.

Le curé Bernier avait joué un rôle parmi les Vendéens, qui posaient alors les armes définitivement. Ce prêtre avait été le saint Bernard de cette croisade royaliste; c'était un homme essentiel, un chef moral enveloppé de son habit ecclésiastique comme d'une armure impénétrable. Employant à propos le nom de Dieu et faisant de l'hypocrisie à bonne intention; enfin, à l'aide d'une homélie pathétique, obtenant ce que les raisonnements les plus justes n'avaient pu décider; il apporta de la politique où on ne savait faire que de l'enthousiasme, aussi eut-il des ennemis et des détracteurs. On le qualifia de parjure, parcequ'il voulait la paix lorsque tous les moyens de faire la guerre furent épuisés. M. Alphonse de

Beauchamp, compilateur à la manière de l'abbé Soulavie, l'a maltraité dans son *Histoire de la Vendée;* il s'est rendu l'écho des calomnies dirigées contre le curé de Saint-Paul, parceque sa courte vue ne lui a pas permis de voir au-delà des idées de la chouannerie.

Le premier consul se connaissait en hommes; aussi employa-t-il en cette circonstance l'abbé Bernier. Les mandataires du pape furent monsignor Spina, archevêque de Gênes, prélat fin et délié en qui l'habileté tenait lieu de science, comme à la plupart des Italiens. On naît diplomate de l'autre côté des Alpes; chaque village a un conseil municipal composé de compères qui joueraient sous jambes M. de Polignac. L'archevêque Spina possédait cette tolérance italienne qui étonne souvent nos dévots; il ne se blessait de rien, approuvait tout, riait des gaudrioles, et n'allait pas moins droit au but dans le seul intérêt de l'église.

Le père Caselli, moine et chef de je ne sais plus quel ordre, était le béat de la commission, rôle dont il s'acquitta à merveille, tout naturellement. C'était un bienheureux à la manière de saint Vincent de Paule et de François de Sales, sachant parfaitement que la terre

n'a pas les perfections du ciel, s'accommodant aux faiblesses humaines, et, sous un air de componction édifiante, guettant le côté faible des commissaires français, afin de profiter de leur distraction la plus légère.

Ces deux personnages eurent la charge de débrouiller le gros de la besogne, qu'ils firent traîner en longueur afin d'utiliser en faveur de la cour romaine l'impatience française; cela ne leur servit guère : on ne trompait pas le premier consul, et comme il était encore plus fort que pressé, il fallut finir par s'entendre avec lui lorsque la négociation fut en bon train. Le pape envoya pour la terminer le cardinal Gonsalvi. Je ne dirai rien de celui-ci parcequ'il est trop connu; on le regarde généralement, et avec raison, comme le premier homme d'état d'Europe. Pendant son ministère, c'était la sagesse, la dextérité, la prudence en personne; il voyait tout d'un coup d'œil, ne donnait rien au hasard, prévoyait toutes les chances possibles, savait plier à propos et résister de même, cédant de bonne grâce les choses peu importantes et n'accordant pas ce qui eût compromis sa cour. Le premier consul l'apprécia et le traita en con-

séquence ; car ce chef de la république admettait merveilleusement une égalité absolue entre les supériorités de naissance, de position et de talent.

Les jacobins se montrèrent furieux de ce retour à la religion ; il leur aurait fallu le déisme pur. Le *culte* était un luxe dans leur religion. Dans l'intérieur de la famille Bonaparte on en manifesta une joie non équivoque ; j'ai entendu madame Lætitia dire : « Enfin nous aurons une bonne messe. » Joséphine, qui était toujours *royaliste*, fut aussi transportée ; mais plusieurs des généraux les plus dévoués au chef de l'État, se croyant encore en république, ne partageaient pas ce retour à Rome. Rapp, dans un moment de mauvaise humeur et forcé néanmoins de céder, s'écria : « Au reste, je m'en... moque ; pourvu que tu ne fasses prêtres ni nos aides de camp ni nos cuisiniers. »

La rude franchise de ce mot déplut ; on la pardonna cependant en faveur de l'attachement de ce brave des braves. Rapp fut à la cour un Crillon parvenu ; même franchise, même dévouement, même simplicité ; il ne se gênait point parcequ'il n'avait aucune ar-

rière pensée. Il n'était pas plus ambitieux qu'avide; il prenait ce qu'on lui donnait, mais si on l'eût oublié, il n'aurait jamais demandé. Il veillait sur l'empereur avec l'amour d'un père pour son fils, jouissait de sa gloire, aimait sa popularité; il eût versé la moitié de son sang pour lui.

Parmi les membres du conseil d'État, le citoyen Thibaudeau fut l'un des plus opposés au concordat. Lorsque Napoléon lui objecta, sur sa proposition de faire la France protestante, qu'une moitié accepterait, mais que l'autre, en résistant, amènerait la guerre civile, il répliqua : « Si nous avions raisonné ainsi en 1789 l'assemblée constituante aurait reculé devant la féodalité, et la convention nationale devant la royauté et la dynastie... Toute révolution politique et religieuse provoque des résistances que le temps et l'énergie compriment. »

Je sus de Joséphine que Napoléon avait eu chez elle une conférence avec Cambacérès et Treilhard à ce sujet : le premier était pour le concordat, le second contre. Celui-ci ne voulait ni protestantisme ni catholicisme, mais une sorte de tolérance absolue qui aurait

laissé la porte ouverte à toute secte nouvelle ; chaque croyant eût payé ses ministres du culte ; on eût interdit les cérémonies extérieures, les processions, les convois funèbres, les images des saints, les croix placées en dehors des églises, le son des cloches... Ici le premier consul arrêta Treilhard : « Oh ! vous êtes aussi contre les cloches religieuses ! et pourquoi, s'il vous plaît? Ce son est doux dans les campagnes ; lorsqu'il arrive de loin à l'oreille, il invite à la réflexion, à la mélancolie ; il avertit l'homme que l'homme songe à quelque chose de plus relevé que les affaires ordinaires. La cloches et les canons sont les deux grandes voies de la civilisation ; elles luttent avec le tonnerre, cette voix terrible de la nature. Je vous en prie, ne brisez pas les cloches. »

Ce propos m'aurait étonné si Eugène ne m'eût pas révélé dans une de nos conversations non politiques quelques unes des affections et des antipathies de son beau-père. Il me conta que lorsqu'ils se promenaient à cheval dans la campagne, chaque fois que le son de la cloche d'un village voisin parvenait à eux, Napoléon ralentissait le pas, s'arrêtait presque, se taisait et demeurait enseveli dans

ses pensées jusqu'au moment où la cloche ne se faisait plus entendre ; il avouait que le tocsin lui glaçait le cœur, tandisque la détonation de cent batteries ne faisait qu'en accélérer le mouvement. Eugène me disait encore : « Savez-vous pourquoi mon beau-père vous voit avec plaisir à la Malmaison ? c'est parceque vous portez toujours des robes blanches ; il prétend que les robes de couleur blessent son œil. » Il haïssait les odeurs fortes, l'ambre et le musc, etc. Mais je reviens au concordat.

Treilhard parut stupéfait de cet éloge poétique des cloches ; cependant, en homme adroit, abandonnant l'attaque de l'accessoire, il se rejeta sur le principal, peignit le clergé comme ennemi né de tout gouvernement qui ne se laisse pas conduire, et il fit un tableau lugubre des maux innombrables que l'ambition sacerdotale avait causés en Europe et dans le monde.

« Ces temps ne reviendront plus, répliqua Bonaparte ; il n'y avait alors ni philosophie, ni liberté de la presse, ni force réelle dans le pouvoir. Plusieurs réunis luttèrent contre un seul ; aujourd'hui la féodalité a disparu,

les peuples savent à peu près ce qu'il faut croire et faire, et les prêtres ne seront que des fonctionnaires soumis à des règles générales qui pèseront sur eux non moins que sur les autres. Le premier qui poussera un cri de révolte sera écrasé, et je punirai sévèrement quiconque parmi eux fera des actes d'intolérance.

» — Ils en feront.

» — Non pas, tant que je serai au pouvoir : le clergé a un tact exquis ; il ne se soulève que là où il voit qu'on lui cèdera Connaissez-vous un seul évêque qui ait levé sa tête devant Charlemagne? il n'en resta pas un seul fidèle sous son fils imbécile. Si ceux qui viendront après moi mollissent, tant pis pour eux ; mais cela n'aura aucune conséquence fâcheuse, car je me propose d'attacher si bien le clergé aux autels qu'il ne puisse se répandre dans la société. »

Treilhard persista dans son opinion ; le premier consul lui dit enfin : «Qu'est-ce qu'un État sans religion, sans rapports intimes entre Dieu et le peuple? cette indifférence ne peut être de la piété. Il manquera toujours quelque chose aux cérémonies publiques lorsqu'elles

ne se rattacheront pas à celles d'un culte quelconque. Il n'est pas d'une fête d'un peuple comme d'une soirée que l'on donne ici ; elle doit avoir une gravité, une solennité que ne lui procurent pas les chants patriotiques, les cortéges dans la boue, les discours en plein vent ; je défie qu'on puisse en établir une à perpétuité si le clergé en est exclus. Je ne suis pas dévot, et pourtant j'avoue que je préfère après une victoire le *Te Deum* chanté dans une église à la plus belle promenade civique sur les quais et sur les boulevards de Paris. Le concours de la religion consacre les institutions humaines et rend respectable le dépositaire du pouvoir ; d'ailleurs, est-ce de la liberté que de ravir à vingt-six millions de Français ce qui fait leur consolation ? Je crois le concordat nécessaire, je le signerai. »

Joséphine prétend que le premier consul dit encore des choses plus fortes peut-être, mais qu'elle retint mieux la nouveauté de celles-ci. Treilhard, non convaincu, céda en disant : que, quant à lui il ne serait ni protestant ni catholique.

« Ne jurez de rien, reprit Bonaparte en riant, vous irez à la messe.

» — Oui, dit Treilhard avec la même gaieté, le jour où je deviendrai seigneur féodal.

» — Et ce sera, mon cher, plus tôt que vous ne le croyez peut-être; on ne peut répondre des évènements. »

Plusieurs années s'écoulèrent, l'empire fut établi, les conseillers d'État reçurent chacun le titre de comte, celui de Treilhard se fit attendre, Treilhard en fut inquiet, il en parla à l'empereur, qui lui dit : « Vous irez donc à la messe ? »

Ce propos malin fit rougir le superbe régicide, qui répondit pourtant :

« Il y a des conversions à tout âge.

» — Je pense plutôt, répliqua Napoléon, que si avant 1789 vous eussiez été comte, vous ne voudriez pas de l'église d'aujourd'hui. »

Le concordat, auquel je reviens, fut une grande affaire; la plupart des évêques anciens donnèrent leur démission, selon les désirs du souverain pontife; ceux qui s'y refusèrent passèrent pour être à la solde anglaise, et ce n'étaient pas ceux dont la vie avait été la plus régulière; les prélats débauchés autrefois, ou criblés de dettes, montrèrent un esprit de résistance superbe

peu en harmonie avec les préceptes de l'Évangile; leur opposition n'arrêta nullement les mesures convenues, on regarda leurs siéges comme vacants, et les ecclésiastiques les plus pieux, tels, par exemple, que l'abbé Dubourg et l'abbé de La Porte, ne balancèrent pas une minute à accepter des évêchés dont les titulaires, loin de se démettre, firent la momerie d'excommunier ceux qui prendraient leurs places. L'abbé Dubourg mit tant d'empressement à s'emparer du siége d'Autun, que, recevant à midi sa lettre de nomination, à six heures il était en route pour courir à Paris, où il fallait prêter serment de fidélité au premier consul. La conduite de cet ecclésiastique fut d'autant plus remarquable, qu'il comptait parmi les plus royalistes; mais son amour des Bourbons ne tint pas contre une mitre; on put dès lors juger qu'il ne resterait de dévoué dans le clergé à l'ancienne dynastie que ceux dont le premier consul ne voudrait pas. Au reste cet abbé Dubourg, saint et digne prêtre, était un homme sans moyens et sans capacité.

Je n'en dirai pas autant de l'abbé de La Porte, évêque de Carcassonne et frère du ministre de Louis XVI dans des temps bien mal-

heureux. Celui-ci, personnage habile, spirituel, gai, aimable et très poli, joignait à une vie régulière, à des connaissances étendues, à une grande sévérité de mœurs, une urbanité de bonne compagnie, une facilité parfaite dans le commerce de la vie, sachant faire l'évêque à propos. Ferme au fond du cœur, il évitait de montrer son énergie, préférant négocier et temporiser; il était maître de lui et des hommes, parcequ'il savait où commencerait sa résistance. Il parut politique consommé, obtint partout le premier rang, en ayant l'air de ne pas y songer; se fit estimer à Paris, aimer dans son diocèse et apprécier partout. Il se mêla de plus d'une négociation, il s'en tira à merveille et sans bruit, et presque sans paraître y toucher. Je le voyais beaucoup, ainsi que sa famille intéressante : son frère, devenu conseiller d'État sous le roi, est homme d'instruction et de probité ; ses neveux, dont la carrière est si honorable, et ses nièces qui naissaient à peine, et qui depuis sont devenues des femmes charmantes. Un de mes amis intimes, très lié avec lui, et auquel il se plaisait à raconter certaines particularités de sa vie, me les répéta, et je m'en servirai dans mon

récit : en voici une à propos du concordat.

M. de La Porte avait passé toute l'émigration en Angleterre, il y conservait des relations nombreuses, et le premier consul, qu'une résistance directe importunait toujours, l'employa pour négocier la démission des évêques opposants. Il conduisit avec une habileté extrême cette affaire majeure, qui échoua par des intrigues très peu épiscopales, car le but en était un motif très humain. La plupart des prélats émigrés voulaient vendre fort cher leur désistement; le plus modeste ne parlait pas moins que de cinq à six cent mille francs, évaluant la somme exigée, sur l'ancien revenu de leurs siéges; ils voulaient, en outre, des faveurs et des places; ils exigeaient enfin la promesse par écrit, que, s'ils rentraient jamais, leur évêché leur serait rendu, en faisant passer à d'autres celui qui l'occuperait alors. Le premier consul leva les épaules, et dit à M. de La Porte :

« Ces gens-là me prennent pour Louis-le-Débonnaire; je ne suis pas même Henri IV, car je ne rentre pas dans mon royaume avec le bon plaisir de la ligue; je suis le chef d'une république qui pardonne à des rebelles repen-

tants, qui rappelle des enfants égarés, et qui ne traitera jamais de puissance à puissance avec des prêtres ses ennemis. Vous cesserez toute correspondance à ce sujet; j'offre à ces messieurs six mille francs de pension avec ma protection, et rien au-delà; je peux me passer d'eux, j'ai le pape pour moi.

» — Mais, premier consul, dit M. de La Porte, est-ce que le pape ne reçoit pas trop de pouvoir dans cette circonstance? vous lui concédez le droit de casser l'épiscopat en France, et ce que le saint siége a fait une fois, il le fera toujours.

» — Je sens, reprit Bonaparte, que le point est délicat, mais le moyen de terminer autrement? Il faut bien d'ailleurs, poursuivit-il avec gaieté, qu'il y ait une petite usurpation pontificale, elle sanctionne celle de la république, et celles à venir. »

Ces derniers mots expirèrent dans sa bouche. L'évêque de Carcassonne eut de la peine à les entendre, il ne s'en étonna pas; car il savait qu'en politique comme à table, l'appétit vient en mangeant. La négociation fut donc rompue avec les évêques dissidents, qui alors la renouèrent. Certains firent un rabais qu'on n'ad-

mit point. Le temps avait marché, le nouvel épiscopat prit de la consistance, et Napoléon dit : « Ils ont voulu marchander, ils n'auront rien. »

On leur tint parole, aussi jamais n'ont-ils pas pardonné à l'oint du pape. Je voudrais pouvoir consigner tout au long les noms de ces prélats simoniaques ; mais, comme ils sont tous morts, je craindrais que leurs amis ne m'accusassent de calomnie. L'évêque de Carcassonne partit peu après pour son diocèse, que plus tard il ne voulut point quitter pour un meilleur, ni pour un archevêché.

A cette même époque, M. de Talleyrand, évêque d'Autun, auquel on demanda gravement la démission de son siége, démission qu'il donna non moins gravement, vint chez madame de Stael, et nous dit :

« Je ne pourrai plus dorénavant, en cas de besoin, faire pour vous, mesdames, les fonctions épiscopales : voici un bref du saint père, qui, en me qualifiant de son très cher fils, brise les nœuds qui me retenaient spirituellement au service des autels, et me rend à toutes les douceurs de la vie civile.

» — Il faut vous marier, dit madame de Stael.

» — Si je trouve un bon parti.

» — Vous n'en aurez garde, un homme de votre esprit ne peut faire qu'un mauvais mariage.

» — J'ai envie de vous demander votre main.

» — Vous ne dites pas votre pensée; s'il y a chez vous hâte de perdre votre liberté, vous ne manquerez pas de femmes.

» — J'admire votre opinion sur mon compte.

» — Que vous prendrez soin de ne pas démentir, je vous connais. »

Je me mêlai alors de la partie.

« Citoyen Talleyrand, on ne doit plus vous appeler monseigneur !

» — Hélas non. Je perds tout en quittant l'église, et cependant je n'y regrette rien.

» — C'est qu'il y a long-temps que vous avez pris congé d'elle.

» — Dix ans environ; comme le temps passe! et dans dix ans que serons-nous? »

Il devait être dans dix ans plus que monseigneur, un vrai prince d'empire : il pouvait

déjà le prédire; car on parvient à tout quand on est bien décidé, comme lui, à tout faire pour parvenir.

Bonaparte aimait sa conversation, et avait de lui une haute opinion. En se rappelant le rôle qu'il joua pendant la durée de l'assemblée constituante, il disait un jour à Regnault de Saint-Jean d'Angely, qui me l'a répété :

« L'abbé Sieyes fit le cuistre aux États-Généraux, l'abbé Maury l'ambitieux, car il parla contre sa conscience; l'abbé de Montesquiou le philosophe, et c'est le plus méchant rôle qu'un prêtre puisse jouer ; l'évêque d'Autun se conduisit en homme de sens et d'esprit.

Napoléon jugeait surtout M. de Talleyrand comme la forte tête de la diplomatie. Il se trompait peut-être en définissant cette science à la manière de Figaro; je crois au prince de Talleyrand plus d'esprit que de fonds, et plus d'habileté à profiter des circonstances qu'à les amener, il était donc appelé déjà aux conseils secrets, il donna son avis sur le concordat, en indiqua le fort et le faible; ce qu'il dit fut bien reçu. La signature de cet acte important eut lieu le 15 août, dans l'église de Notre-

Dame. Le cardinal Caprara, légat du pape, vint exprès de Rome ; on déploya à sa réception une pompe inusitée, c'était la première fois que le clergé paraissait en public avec ses habits pontificaux.

Le premier consul était le seul parmi tous ceux du gouvernement à qui cet acte fut agréable, seul il devait en tirer un grand avantage, et les autres n'en avoir que les désagréments. Le général Delmas, auquel il demanda son opinion sur cette cérémonie, répondit brusquement : « Elle serait plus belle si j'y voyais assister le million d'hommes qui est mort pour la destruction de ces scènes monacales. »

Le cardinal Caprara, issu d'une famille illustre de Bologne, était un petit vieillard a demi enterré sous une grosse perruque, fort aimable, galant, faisant de la religion à l'italienne, c'est-à-dire avec toutes les aises possibles, il semait de fleurs le chemin du ciel, était cafard avec les cagots, dévot avec les saints, politique avec les hommes d'État, spirituel avec les gens de lettres, et mieux encore auprès des dames, il aurait été volontiers aux Bouffes, à Feydeau et à l'Opéra, mais il se sacrifiait au

bon exemple; le pape n'avait pu mieux choisir son représentant; il entendait à merveille la plaisanterie, ne se fâchant jamais des sarcasmes de Napoléon.

« Il vous fait bien souffrir, lui disait une vieille dévote.

» — Eh, eh! je prends patience, et de temps en temps j'escamote quelque chose : il se méfierait de moi si je me fâchais; qui sait si une bonne fois, en passant, je n'attraperai pas son âme à la volée? »

Le comte Regnault me disait plus tard :

« Notre légat entreprend ma conversion; il me passe les demoiselles si je veux accepter la foi. « Croyez, me dit-il, le temps fera le reste.

» — Mon éminence, je suis emporté.

» — Croyez, vous le serez moins.

» — Je travaille toujours aux choses de ce monde.

» — Croyez, vous songerez bientôt à celles de l'autre.

» — Je suis... malade.

» — Est-ce que l'incrédulité vous guérira? »

Ce dernier trait, que je ne rends pas dans toute son exactitude, me parut charmant et

bien digne d'un prélat romain ; au reste sa vie fut toujours honorable, il fit preuve de caractère dans l'occasion ; on finit par l'aimer à Paris, il fut chéri même des plus opposés à la religion ; et avec les dehors d'une bonhomie trop naturelle pour être jouée il parvint à acquérir une influence qu'il conserva jusqu'à sa mort.

La nomination des évêques fut le sujet de nombre de cabales : chaque général en crédit, chaque conseiller d'Etat qui en avait, cherchait à faire placer sur un siége épiscopal son parent ou son ami ; les anciens prélats, les constituants, les abbés de bonne maison, se présentaient en foule. Napoléon ne repoussait personne ; il prenait dans toutes les classes, dans les diverses opinions : jamais homme ne fut moins exclusif, tout lui était égal, de ce qu'on avait dit, fait ou pensé antérieurement au 18 brumaire ; mais il ne voulait ni des voleurs, ni des gens tarés.

L'archevêché de Paris tomba au cardinal de Belloy, prêtre de la vieille roche, à la manière des Bossances, des Lamotte d'Orléans et des Cheverus, indulgent, pieux sans forfanterie. On pouvait dire de celui-là :

Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son temple et jamais à la cour.
.....
Moins il veut être grand plus il est révéré.

Il appartenait a une très noble famille originaire de Bretagne et qui fut célèbre par plusieurs de ses membres, entre autres Jean-Pierre de Belloy, avocat-général au parlement de Toulouse.

Malines eut pour archevêque M. de Roquelaure, ancien évêque de Senlis, prélat aimable de la cour de Louis XV, ami de madame du Barri, favori de mesdames de France, qui conservait la politesse et les manières gracieuses du vieux temps; je le retrouverai ailleurs.

M. Lecan, constitutionnel zélé, prélat instruit, ferme et fort gallican, siégea à Besançon.

Le cardinal Fesch, frère de madame Lætitia, que je réserve pour un autre chapitre, fut sacré archevêque de Lyon.

M. Champion de Cicé, ancien garde des sceaux de Louis XVI, et alors archevêque de Bordeaux, fut porté à ce titre au siége d'Aix.

Un digne homme, M. Primat, occupa celui

de Toulouse : c'était moins qu'un saint et plus qu'un prélat de cour.

L'archevêché de Bordeaux échut à M. Daviau Dubois de Sanzay, prélat de la fabrique des de Belloy ; et celui de Bourges, à M. Mercy dont je ne dirai rien, parceque je ne connais de lui que son nom ; celui de Tours, à M. de Boisgelin, digne évêque et mort avant de recevoir le chapeau de cardinal que le premier consul lui réservait ; enfin celui de Rouen au cardinal Cambacérès, frère du second consul, homme tout de Dieu, hors en ce qui regardait la vanité de la pourpre romaine.

Je citerai parmi les évêques, M. de La Tour-du-Pin, Montauban et Troyes ; La Tour St-Paulet, dit d'Auvergne par sa belle-sœur, à Arras ; Belmas, à Cambrai, constitutionnel, devenu presque béat ; Bernier, à Orléans ; Saurine, à Strasbourg, constitutionnel impénitent ; Duvoisin, à Nantes, homme d'État ; Caffarelli, à Saint-Brieuc, bonhomme, etc. En général tous les choix furent bons sous le rapport des mœurs et de la science ; il y eut bien quelques petites exceptions, mais qui ne gatèrent rien. Je fis un évêque : je parlai au conseiller d'État Regnault, qui fut mon émis-

saire; je lui promis au nom de mon prélat imberbe une bonne indulgence, ce qui lui donna du goût à me servir; il réussit. Ne voulait-il pas que je le payasse d'abord de sa peine, sauf à prendre pour mon compte la clef du paradis, que j'avais fait luire à ses yeux.

Il me dit à ce sujet, que les commissaires du pape avaient usé de tous les moyens possibles pour obtenir le rétablissement des trois ordres monastiques : les capucins, les dominicains et les bénédictins; ils abandonnèrent successivement les deux premiers, mais insistèrent tant sur l'autre, que Napoléon eut presque envie de céder.

« Les bénédictins, dit-il, ont rendu des services immenses aux lettres; ils élevaient bien la jeunesse; on pourrait les utiliser;... mais non,... pas de moines! Après ceux-là les autres forceraient la porte; ce sont au fond des milices irrégulières de Rome, des troupes légères avec lesquelles elle s'introduit dans tous les États; je ne veux en aucune manière d'autres troupes en France que de vrais soldats à mon ordre et à ma paye. Ayons quelques bons ouvrages de moins, et plus de tranquillité. »

Les efforts de négociateur se brisèrent contre le roc inébranlable de la volonté de Napoléon. Il ne voulut autoriser que des couvents de femmes.

## CHAPITRE VIII.

Prétentions des femmes à la mode au temps du directoire.—Madame de Bussy. — Madame Hamelin. — Madame Tallien. — Comment elle s'habille. — Madame Récamier. — Madame Hinguerlot. — M. Bernard. — Amitié de M. Regnault. — Conversation avec le comte de Narbonne au sujet de la venue de la duchesse de Guiche. —Première négociation avec Napoléon.—Lettre de Louis XVIII. — Comités royalistes. — Le second consul Lebrun. — Il apporte la lettre du roi à Napoléon. — Ce que dit celui-ci. — Il en cause avec M. Regnault et avec sa femme. — Joséphine royaliste par intérêt. — Autre lettre du roi. — Ce qu'elle fait dire au premier consul, qui répond enfin. — Monsieur veut renouer la négociation. — Choix de madame la duchesse de Guiche.

Voilà un chapitre bien sérieux ; mais pouvais-je oublier le concordat, cet acte qui réconcilia la république avec Rome et prépara le sacre de Napoléon ? Je reviendrai à des sujets moins sévères, et dame-historien, je citerai d'abord quelques noms illustres dans l'histoire de l'amabilité française. Le directoire avait rendu aux femmes une partie de leurs

priviléges. Parmi celles qui se firent remarquer était madame de Bussy, épouse dévouée de M. de Frondeville, membre de la constituante, et qui, ayant fait un voyage sur la frontière, parlait de ses campagnes avec l'armée de Condé ; royaliste intéressée, elle achetait de toutes mains des domaines nationaux, et ne cessait de parler de ses principes monarchiques et religieux.

La petite madame Hamelin, possédée du démon de l'intrigue, et non contente des plaisirs auxquels elle se livrait, demandait sans cesse au gouvernement des occupations secrètes et fortement rétribuées. Napoléon, qui était très curieux des propos tenus dans les salons de Paris, paya dans le temps cette dame jusqu'à deux mille francs par mois pour qu'elle lui écrivît, à ses moments perdus, tout ce dont elle se ressouvenait.

Madame de Vaubadon, employée un peu plus tard dans je ne sais quelle négociation en Normandie, et dont le nom, à cette époque, retentit dans toute l'Europe, était aussi une femme charmante, remplie d'esprit, de grâces, de finesse, et royaliste exaltée, mais imprudente, car elle laissait échapper, sans mau-

vaises intentions, au profit du gouvernement, tout ce qu'elle savait de mystérieux et de profitable à la cause des Bourbons.

Madame Tallien, ex-dame de Fontenay, mariée deux ou trois fois, qui devait l'être encore, comme la fiancée du roi de Garbe, toujours compatissante au malheur, selon les uns, et parfois plus républicaine que son amant, selon les autres. Ce fut elle qui parut la première vêtue à la grecque, en tunique, sans manches, de mousseline des Indes pardessus une chemise de toile de Flandre qui était plutôt pas sa finesse une vapeur qu'un tissu matériel. Elle avait les bras nus, de manière à les laisser voir jusqu'à leur attache au buste; ses jambes se laissaient aussi voir jusqu'aux genoux. Des bracelets, des bagues ornaient cette nudité presque complète; ses sandales antiques étaient nouées avec des cordons d'or et de soie, et agrafées par un bijou précieux.

Ce costume, qui ne laissait rien à désirer, fut celui de l'époque du directoire; la gravité de Napoléon ne tarda pas à le faire disparaître; son premier soin en devenant premier consul, fut de déclarer qu'il chasserait honteusement

des Tuileries quiconque y paraîtrait avec un vêtement immodeste. Madame Tallien faisait aussi de la politique mystérieuse. Elle a changé depuis de position, et a su se conformer à la nouvelle sphère dans laquelle sa fortune l'a élevée. On vante les qualités essentielles, les vertus de madame de Caraman, princesse de Chimay, et c'est avec raison ; amie sincère, dévouée à ses affections, constante à ses devoirs, elle mérite l'estime de ceux qui la connaissent ; aussi un homme de beaucoup d'esprit de ma société intime lui a donné pour devise une rose sur sa tige, avec ces mots à l'entour : *Les méchants n'en voient que l'épine.*

Madame Récamier, son amie, était trop belle, trop bonne, trop gracieuse, pour qu'on lui accordât facilement de l'esprit : le monde ne croit pas aisément à la perfection. Le fait est pourtant que jamais femme ne fut aussi aimable et aussi belle en même temps que madame Récamier. Mais nullement susceptible des calculs ordinaires de la médiocrité, elle n'a jamais redouté de s'entourer de femmes plus spirituelles qu'elle, et il en est ; bien mieux, jamais femme ne se sacrifiait de meilleure grâce pour laisser briller les autres, aussi est-

elle adorée de tout ce qui a du génie, du talent ou de l'esprit.

Le salon rival de celui de madame Récamier était à cette époque le salon de madame Hinguerlot, femme d'une admirable tenue, qui fit un moment de l'opposition, mais s'arrêta à propos pour n'être pas persécutée.

Madame Récamier, moins prudente, et excitée d'ailleurs par madame de Stael, partagea la disgrâce de celle-ci. Napoléon forcé de déclarer la guerre à ces deux femmes, la leur fit avec autant de persévérance qu'à l'Angleterre. Madame de Stael et madame Récamier avaient à venger non seulement leurs petits griefs personnels, mais encore la mémoire de leur père. Napoléon, en se rendant en Italie, avait eu une conférence avec M. Necker, et s'était permis de ne voir en lui qu'un bavard prétentieux. M. Bernard, père de madame Récamier, avait été en butte à de sévères poursuites de la part du premier consul. L'opposition semblait aux deux amies le devoir de la piété filiale. Mais avant de parler de cette lutte peu chevaleresque de Napoléon avec deux dames, je veux rapporter les détails d'une mission peu connue, et qui nous occupa beau-

coup dans notre société. Le comte Louis de Narbonne dit à mon père un soir :

« Madame la duchesse de Guiche arrive.

» — Enfin la voilà des nôtres, nous serons heureux de la voir; j'adore ses manières, sa beauté, son esprit; hélas! pourquoi faut-il que la tourmente nous ait tous séparés! »

Le comte de Narbonne hocha la tête et dit :

« Je ne sais pas trop si l'on doit beaucoup se réjouir de sa présence à Paris, et si elle ne sera pas le motif d'une nouvelle bourrasque pour plusieurs de ses amis.

» — Qui vous le fait penser?

» — Vauban m'écrit que le comte d'Artois l'envoie pour négocier avec le premier consul.

» — En vérité! est-ce que la réponse de cet homme au roi ne les a pas dégoûtés de traiter avec lui?

» — Non : on espère beaucoup, à la cour de Monsieur, de l'ascendant de la duchesse de Guiche.»

M. de Narbonne appuya sur le mot *ascendant*, avec une expression d'ironie que mon père prit en bonne part, et il dit :

« On a raison, Bonaparte saura ce qu'il doit à une femme de ce rang.

» — Et vous aussi, mon cher, reprit le comte en haussant les épaules, en êtes-vous encore aux manières d'agir d'autrefois? Quoi! votre bon sens ne vous a pas appris à reconnaître dans le premier consul une âme d'une trempe si forte, qu'il dédaignera de traiter avec une femme; et que loin de s'arrêter au rang et à la personne de la duchesse de Guiche, il verra une inconvenance dans le choix de ce négociateur.

» — C'est fort extraordinaire, car enfin on peut lui faire de tels avantages...!

» — Ah oui, le titre de duc, le cordon bleu?

» — Mais ferait-il ses preuves? »

Le comte de Narbonne éclata de rire; mon père se fâcha presque, et puis finit par avouer que l'Italie conquise, la prise de Malte, les merveilles de la campagne d'Égypte et le triomphe de Marengo valaient bien les cent ans de noblesse exigés de tout chevalier du Saint-Esprit, dans le cas où Bonaparte manquerait de titres nobiliaires. On revint ensuite à madame de Guiche.

« Je retrouve bien dans ce coup de tête la folie des mauvais conseillers de Son Altesse Royale, dit le comte : mon dieu, les plaisantes

gens ! ils se sont fait une mappemonde d'une toise carrée, conforme à leur génie, et ils nous rendent tous *nains* afin de nous fourrer sur leur carte. C'est une pitié que la mesquinerie des idées de ces gens-là; ils sont de force à tirer le canon contre une taupinière, et à se noyer dans un verre d'eau, bien convaincus qu'ils foudroient les Alpes, ou qu'ils naviguent en plein Océan ! Madame de Guiche vous verra; soyez prudent, je vous y exhorte. On compte aussi sur moi; ... ils ont oublié la manière dont ils m'ont traité; certes, ils n'ont pas plus de cœur que de mémoire; aussi voyez comment ils dirigent les affaires du prince!

Nous cessâmes de parler de ce sujet; il vint du monde, j'en profitai pour sortir; j'allai passer la soirée aux Tuileries; je questionnai M. Regnault, que je trouvai sur la négociation entamée directement par Louis XVIII avec le premier consul; il me dit ce qu'il savait, et me mit sur la voie d'en savoir davantage, si bien que je puis compléter le récit de M. de Bourrienne. Voici ce qui eut lieu :

Dès le 18 brumaire, des agens imbéciles ne manquèrent pas d'écrire au roi qu'ils se faisaient forts d'amener Bonaparte à rendre la

couronne au prince légitime ; que ce général était fort bien disposé pour cela ; que des honneurs et une belle fortune le contenteraient. Louis XVIII, avec la crédulité de l'exil, accepta cette illusion pour réalité. Il imagina qu'une lettre écrite de sa main produirait un grand effet, et que Bonaparte, gonflé de cette marque de confiance, n'y résisterait pas. Le voilà donc mettant la main à la plume, et écrivant la lettre suivante.

20 février 1800.

« Quelle que soit leur conduite apparente, des hommes tels que vous, monsieur, n'inspirent jamais d'inquiétude; vous avez accepté » une place éminente, je vous en sais gré mieux » que personne ; vous savez ce qu'il faut de puissance et de force pour faire le bonheur d'une » grande nation ; sauvez la France de ses propres fureurs ; vous aurez rempli le premier » vœu de mon cœur ; rendez-lui son roi, et les » nations futures béniront votre mémoire ; vous » serez toujours trop nécessaire à l'État pour » que je puisse acquitter, par des places importantes, la dette de mon aïeul et la mienne.

» *Signé*, Louis. »

Cette missive, digne sans doute, mais qui au fond ne disait rien, et où nul engagement positif n'était pris sur la manière dont le roi gouvernerait à son retour, ni sur celle dont il comptait agir à l'égard de Bonaparte, arriva à l'abbé de Montesquiou ; celui-ci s'était fait, à Paris, le chef de petits comités royalistes qui exploitaient au dehors la crédulité des princes, au dedans la bourse de ses fidèles sujets. C'était là que l'on célébrait journellement le complot immanquable de contre-révolution ; complot qui ne réussissait jamais, parceque la prudence des chefs en empêchait toujours la mise à exécution. En attendant, l'Angleterre et l'intérieur fournissaient de grosses sommes que les agents secondaires dévoraient avec cet appétit royaliste qui prend de l'accroissement chaque jour. L'abbé de Montesquiou planait au-dessus de ces petites intrigues ; il parlait peu, n'agissait point, et se contentait du titre de président suprême, qui lui procurait une haute considération dans le *noble faubourg*, où, grâce à ce nouveau rôle, on lui pardonnait ses opinions du temps de l'assemblée constituante.

La lettre du roi embarrassa le très pacifique

abbé de Montesquiou; que devait-il en faire? comment la faire parvenir à son adresse avec sûreté pour le porteur? il chercha, tâta le terrain, et enfin se rappela que M. Lebrun, troisième consul, était un vrai royaliste déguisé, et il alla lui conter l'affaire.

M. Lebrun, depuis duc de Plaisance, fut, au commencement de sa carrière, secrétaire du chancelier Maupeou; il se fit ensuite homme de lettres, traducteur, et je ne sais quoi encore; il translata en prose poétique *l'Iliade* et *la Jérusalem*, le tout avec succès; puis il se fit démocrate; et attendu qu'il ne pouvait faire ombrage à personne, il devint, après la chute du directoire, le troisième fonctionnaire de l'État. Il portait sur sa figure pleine, douce et sérieuse à la fois, le type de son caractère. On disait de lui tout juste qu'il s'acquittait de ses devoirs avec plus de grâce que de dignité; mais sa représentation obligée l'ennuyait tellement, qu'il engageait les autres à bâiller avec lui; la solitude de ses salons contrastait avec la foule immense qui remplissait ceux de Cambacérès; il ne s'en fâchait pas, disant sérieusement à ses intimes : « Je suis plus tôt débarrassé de mon consulat; dix flatteurs sont

moins fatigans que quatre cents, et moins on vient et plus de temps on me laisse. »

C'était là de la bonne philosophie. Il écouta la confidence de l'abbé de Montesquiou, non avec frayeur, mais avec peine; il aurait bien voulu le succès du roi, mais il ne croyait guère à la connivence de Bonaparte. Cependant il ne refusa pas de servir d'intermédiaire; il prit la lettre, et peu après se rendit chez son collègue, qui ne s'attendait pas à ce qui l'amenait. M. Lebrun, entrant en matière, lui dit : « Général, vous vous étonnerez sans doute du rôle que je vais remplir ici; mais j'ai cru devoir l'accepter, sans en prendre les charges; c'est seulement une commission. »

Ce préambule piqua la curiosité de Bonaparte.

« Qu'est-ce donc? demanda-t-il.

» — Mais une lettre de Sa Majesté.

» — De Sa Majesté, qui est-ce?

» — Pardon, de Monsieur, voulais-je dire?

» — Quel Monsieur, citoyen Lebrun?

» — Eh! du prétendant?

» — Ah! du comte de Lille? Une lettre? comment vous est-elle parvenue?

» — On l'a apportée chez moi, en se confiant à ma loyauté.

» — J'entends, le troisième consul de la république fait de la chevalerie : il n'y a dans notre position d'autre loyauté que notre fidélité aux lois de l'État : nous sommes des mineurs perpétuels que leur parole n'engage pas.

» — Général, répliqua M. Lebrun avec une fermeté calme, le principe peut être bon, mais je ne me l'appliquerai jamais.

» — Soit : aussi bien est-ce un fait sans conséquence ; le comte de Lille m'écrit, il faut bien que sa lettre me parvienne. Réflexion faite, où est le mal? Je vous jure de ne pas en vouloir à celui que vous nommerez. »

Le premier consul insista sur ce point de manière à forcer M. Lebrun, qui dit enfin le nom de l'abbé de Montesquiou. « Bon ! reprit le premier consul, si c'est lui, je ne le crains guère; il ne sortira jamais de feu de cette glace. »

Je ne pourrai jamais écrire l'expression méprisante dont Bonaparte se servit pour peindre l'abbé négociateur, et que le bon M. Lebrun répéta devant moi, malgré sa politesse excessive, et certainement par distraction ; expression au reste que n'a pas démentie toute la

vie de ce personnage. Napoléon prit la lettre, mais ne la lut pas devant son collègue ; il la réserva pour un autre moment. M. Regnault, quoi qu'en dise M. de Bourrienne, fut celui avec qui il discuta cette proposition, non qu'il eût au fond le désir de faire le second tome de Monk, mais parcequ'il jugeait convenable d'avoir l'air de délibérer, et de ne pas traiter à la légère une affaire de cette importance. M. Regnault avait le nez fin ; aussi prétendit-il que cette proposition ne devait avoir aucune suite.

« Elle est si étrange, si obscure, dit Napoléon, qu'elle a plutôt l'air d'une pierre d'attente que d'autre chose ; le comte de Lille m'écrit, et il n'y a pas un mot sur ses intentions futures ; s'imagine-t-il que je lui livrerai la France pieds et poings liés, pour la rendre de nouveau *taillable* et *corvéable*, *à merci* et *à miséricorde ;* que j'accepterais l'ancien régime, que tous les bienfaits du nouveau seraient perdus, que je le recevrais sans conditions, sans garantie : il faut être roi légitime pour se figurer ces choses-là ! Et moi que deviendrais-je au milieu de l'émigration triomphante, où serait ma place, comment serais-je admis

aux honneurs du château? On me disputerait les grandes ou bien les petites entrées. S'il doit y en avoir encore, il vaut mieux que je les accorde que de les recevoir ; on me donnerait un bâton de maréchal et un gouvernement de province ; en vérité, je vaux mieux que cela.»

Regnault fut de cet avis; mais Joséphine, mais Hortense, royalistes autant que nous à cette époque, le persécutèrent pour qu'il entrât en pourparlers avec le roi. Il se moqua d'elles.

« Vous êtes des folles, dit-il : si je faisais cette sottise vous vous en repentiriez les premières. Quant à moi, je ne traiterai jamais qu'avec mes égaux.

» — Mais, dit Joséphine, savez-vous ce qu'on vous offrirait?

» — Moins certainement que la couronne de France.

» — Songeriez-vous à la placer sur votre tête?

» — Je suis premier consul, c'est la même chose.

» — Mais vous ne le serez que pendant dix ans?

» — Dans dix ans, le roi, l'âne ou moi nous mourrons.

répondit-il, en riant de cette citation du vers de La Fontaine.

» — Ma mère, dit Hortense, pourrait devenir duchesse.

» — Elle est mieux que cela, mademoiselle, elle est ma femme, et avec mon nom les duchesses passeront toujours à sa suite ; au reste, puisque vous êtes toutes les deux du faubourg Saint-Germain, allez vous loger dans la rue de Grenelle. »

Il termina là cette conversation et sortit. Joséphine dit alors à sa fille;

« Il se fera roi.

» — A la bonne heure, reine vaut encore mieux que duchesse.

» —Oui, s'il me gardait; mais s'il divorce?...»

Elles se mirent à pleurer, c'était par là que se terminaient ordinairement leurs châteaux en Espagne; car l'avenir ne pouvait jamais leur offrir mieux que le présent. Napoléon, de son côté, trop occupé des affaires du gouvernement ou embarrassé de ce qu'il devait écrire au roi, laissa la lettre sans réponse. Sa Majesté attendit plusieurs mois, trouvant le consul bien peu poli. Toute lettre mérite réponse; il se décida enfin à écrire de nouveau par le même canal.

« GÉNÉRAL ,

» Depuis long-temps vous savez que mon » estime vous est acquise ; si vous doutiez que » je fusse susceptible de reconnaissance , mar- » quez votre place , fixez le sort de vos amis ; » quant à mes principes , je suis Français, clé- » ment par caractère , je le serai encore par » raison.

» Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione, » d'Arcole , le conquérant de l'Italie et de l'É- » gypte ne peut préférer à la gloire une vaine » célébrité ; cependant vous perdez un temps » précieux ; nous pouvons assurer le bonheur » de la France , je dis nous, parceque j'ai be- » soin de Bonaparte pour cela , et qu'il ne le » pourrait sans moi.

» Général , l'Europe vous observe , la gloire » vous attend , et je suis impatient de rendre » la paix à mon peuple.

» *Signé*, LOUIS.»

Cette nouvelle lettre ne plut guère davantage au premier consul ; aussi la discuta-t-il plus amèrement avec Cambacérès, que pour cette

fois il appela à la conférence avec Regnault.

« Voyez, leur dit-il, comme ces gens ne sortent jamais de leur idée fixe ; il parle de sa clémence de façon à faire croire qu'il daigne nous pardonner ; il y aurait donc des coupables que l'on frapperait, des exceptions, des proscriptions partielles? ma foi, citoyen Cambacérès, si les Bourbons rentrent, vous serez pendu et moi passé par les armes. Remarquez qu'il ne veut pas s'expliquer sur ses autres intentions; règnera-t-il comme Louis XIV, comme Louis XVI? Prendra-t-il la constitution de 1791? en promulguerait-il une nouvelle? Voudrait-il reconstruire la féodalité, les états-généraux, les parlements?

» — On pourrait, dit le second consul, lui demander d'expliquer positivement ce qu'il compte faire.

» — Dira-t-il vrai, j'en doute, il promettra beaucoup et puis se laissera forcer la main.

» — Ce serait pourtant une chose excellente, ajouta Regnault, que de tenir de lui une bonne déclaration de principes, cela aurait son avantage dans l'avenir.

» — Est-ce que vous croyez qu'il rentrera un jour? dit Bonaparte avec vivacité ; jamais

du moins, tant qu'il y aura assez de force dans cette main pour tirer du fourreau l'épée que je portais à Marengo. Ses déclarations de principes ne serviront qu'après ma mort. Que veut-il me dire par sa gloire préférable à la célébrité? Est-ce que la gloire serait attachée à la sottise de décider son retour? J'espère qu'elle peut être le fruit d'autres services, et que ma renommée actuelle est autre chose que de la célébrité. »

Les auditeurs trouvèrent en effet inconvenante l'antithèse royale; puis Napoléon poursuivant : « Le comte de Lille dit que je perds un temps précieux; j'avais cru l'employer en consolidant la grandeur de la France, en fermant l'abîme de la révolution, en créant une armée invincible et disciplinée, une administration forte et éclairée, un système financier qui vaut bien celui de leur Calonne et de leur abbé Terray; ces choses-là paraissent des niaiseries au comte de Lille, et tous le temps est perdu que je n'emploie pas à le rappeler; non certes, je ne le ferai pas, je me garderai bien de rappeler avec lui l'influence étrangère et la puissance de ces petits seigneurs qui n'ont su que fuir au lieu de combattre, qui

ont leur fortune à refaire, et qui bouleverseraient tout dans leur intérêt privé. »

Cependant, au bout d'un mois, il se décida à répondre; un absolu silence envers un personnage aussi éminent que Sa Majesté lui parut un défaut de convenance; il affectait déjà des manières de roi. Voici sa lettre :

« J'ai reçu la lettre de votre Altesse Royale; » j'ai toujours pris un vif intérêt à ses malheurs » et à ceux de sa famille; elle ne doit pas son- » ger à se présenter en France, elle n'y parvien- » drait que sur cent mille cadavres; du reste, je » m'empresserai toujours de faire tout ce qui » pourrait adoucir ses destinées, et lui faire » oublier ses malheurs.

» *Signé*, BONAPARTE. »

M. de Bourrienne donne aussi cette lettre avec des variantes; il se peut que Napoléon l'ait écrite plusieurs fois avant que de l'expédier; mais je déclare avoir copié l'autographe que Louis XVIII a mise lui-même sous mes yeux.

Le troisième consul, Lebrun, fut appelé, et la dépêche lui fut remise; Napoléon toute-

fois lui dit : « Je vous recommande, citoyen, de refuser dorénavant toute commission de ce genre, elle ne convient pas au rang que vous occupez, et il ne faut pas compromettre la dignité de mon caractère ; dites à l'abbé de Montesquiou qu'il se tienne tranquille, j'excuse le passé, et n'aurai pas autant d'indulgence pour l'avenir. »

M. Lebrun se confondit en protestations d'obéissance; il eut tant de peur des paroles de son collègue, qu'il fit presqu'une grosse querelle au messager sacerdotal de Louis XVIII. Ce prince, en recevant une déclaration aussi précise, éprouva un vif dépit; ce n'était pas de cette manière sèche et franche que Barras et les autres dont il tenta la conscience lui avaient répondu; il laissa éclater son mécontentement. Ceux qui étaient auprès de lui et en rapport avec son frère, mandèrent à Monsieur ce qui venait de se passer. Monsieur, toujours aux aguets de ce qui pouvait ramener sa famille en France, imagina qu'il y avait un meilleur moyen de conduire cette négociation ; qu'une lettre, jetée pour ainsi dire à la poste, était du papier perdu; qu'il fallait envoyer au contraire un agent habile, pru-

dent, conciliateur, influent par sa position.

Il en parla à son conseil; les ambitions se mirent en campagne : M. de Conzié, évêque d'Arras, le plus mauvais ministre que l'on pût trouver, avait une vive amitié pour la duchesse de Guiche : il ne vit pas mieux à choisir pour porter des propositions verbales au premier consul. La duchesse de Guiche accepta cette mission. La voilà véritable ambassadrice; un secret profond est recommandé, il ne fut pas trahi; la police française n'avait pas alors auprès de nos princes les agents nombreux et habiles qui, plus tard, suivirent pas à pas chaque membre de la maison royale. Madame de Guiche partit assurée de réussir; je ne peux faire connaître les instructions qui lui furent confiées, elles discréditeraient trop le conseil qui, par malheur, dirigeait à Londres les affaires de l'émigration; il a fallu les glaces de la Russie pour l'emporter sur leur incapacité.

## CHAPITRE IX.

La duchesse de Guiche à Paris. — Fouché la dénonce au premier consul. — On veut la laisser agir. — Fouché s'arrange avec elle. — Ses démarches pour parvenir à Joséphine. — Sa dignité. — Causerie et propositions. — Joséphine mêle le comte de Narbonne à cette intrigue. — Celui-ci va droit au premier consul. — Leur conversation. — La famille royale passée en revue. — M. de Narbonne chez madame de Guiche. — Sur quel pied on prétendait négocier à Londres. — Lettre du comte de Narbonne à Napoléon. — Son mot à mon père. — Mot et colère de Napoléon. — La duchesse de Guiche est renvoyée à Londres. — Fâcherie de Bonaparte et de Joséphine.

Nous attendions madame de Guiche avec impatience; elle devait, nous n'en doutions pas, ouvrir les yeux du premier consul, et lui prouver combien il serait grand s'il consentait à marcher à la suite du comte d'Avaray, des ducs de Damas, de Duras et compagnie, et que ceux-là mieux que lui achèveraient la restauration de la France. Il y avait hâte surtout parmi nous de repousser dans les comptoirs,

dans les études, dans les tavernes même, cette foule de femmes qui formaient le noyau d'une nouvelle cour.

La duchesse arriva enfin; elle affecta un grand désir de la solitude, se déroba aux empressements de tous ses amis, et fit cependant tant d'imprudences que la police ne tarda pas à savoir de point en point ce qu'elle venait faire. Fouché, qui était ministre de la police, eut quelque dépit de ce que la dame en ambassade n'avait pas recherché sa coopération; il voulait la faire arrêter ou l'obliger à retourner en Angleterre; mais il n'osa pas: trop de personnes qui allaient aux Tuileries savaient que la duchesse était à Paris avec une mission de Monsieur. De peur que certaines d'elles ne l'apprissent au premier consul, il s'empressa de prendre les devants, et alla lui-même conter à son chef ce qu'il savait.

« Avez-vous peur? répliqua Bonaparte; laissez cette femme en repos; je serai curieux d'écouter les propositions qu'elle a mission de me faire.

» — Je vais lui ordonner de paraître devant vous.

» — Non; que les choses suivent leur cours

ordinaire; je veux voir par quelle route elle arrivera dans mon cabinet. »

Fouché n'hésita pas, mais il envoya une personne sûre offrir à madame de Guiche de la présenter au ministre de la police. La duchesse répondit avec dignité : « Qu'elle n'avait aucun besoin de communiquer confidentiellement avec un conventionnel et un régicide ; que si une formalité l'obligeait d'aller au ministère de la police, elle s'y rendrait en audience publique et jamais en secret. »

C'était un peu fier : Fouché aurait dû s'en fâcher, il fit le contraire, comprenant que l'heure arrivait où il pourrait tirer un grand parti de son talent à conduire de front deux intrigues, et que puisque la France consentait à passer sous le joug d'un seul homme, il était possible qu'elle reprît celui des Bourbons; il renvoya son émissaire, qui, au moyen de confidences adroites, changea les dispositions de madame de Guiche à l'égard de Fouché.

Cependant elle était parvenue à intéresser les alentours de Joséphine ; celle-ci brûlait du désir de se montrer à la duchesse dans tout

son éclat, par conséquent l'entrevue était facile à obtenir de madame Bonaparte; ce ne pouvait être de son côté que les obstacles naîtraient; mais il fallait redouter la mère, les frères et les sœurs du premier consul; ceux-là étaient de vrais Corses, fort peu touchés des malheurs de la famille légitime, fort peu curieux des minauderies d'une duchesse.

Joséphine se décida enfin à contenter sa curiosité et son amour-propre, et peut-être aussi un meilleur sentiment; elle fit dire à la duchesse qu'elle serait charmée de la voir.

La duchesse crut trouver là un premier hommage, et quoiqu'elle eût préférée recevoir elle-même Joséphine, elle se décida, pour la bonne cause, à faire une visite à la femme du Monck futur.

Son entrée aux Tuileries fut enveloppée d'une sorte de mystère. Joséphine s'étant dite souffrante, la reçut couchée sur une chaise longue, ayant sur elle le couvre-pieds que la comtesse de Genlis redemande à la révolution avec tant d'amertume. Madame de Guiche se hâta de prendre un fauteuil avant qu'il lui fût offert. Hortense était demeurée avec sa mère. On causa d'abord de choses in-

différentes, puis on vint à la principale affaire.

« Madame, dit la duchesse, vous l'avourai-je, ce n'est pas sans un amer chagrin que je suis entrée dans ce château ; je n'ai pu me défendre de penser à ceux qui sont dans l'exil, et que j'ai entendus se féliciter que leur place fût du moins remplie par une royaliste comme vous.

» — Ces sentiments ne sauraient m'offenser, reprit Joséphine ; croyez que j'ai plus d'une fois moi-même pensé à ceux dont vous parlez.

» — On le sait, madame, et si on revenait, ce ne serait pas pour vous faire sortir d'ici.

» — Je tiens peu à l'éclat, à la grandeur, aux avantages de ma fortune présente, répondit Joséphine ; je les abandonnerais volontiers si la France devait y gagner.

» — Elle y gagnera certainement, par cela seul qu'elle rentrera sous la domination paternelle de ses rois.

» — Mon mari ne la rend pas malheureuse.

» — J'en conviens, mais, madame, sur quelle base repose son élévation ? Tant qu'il y aura une république il y aura des Brutus et des poignards ; il a pris un vol trop élevé, entre nous, ma chère vicomtesse, car

permettez-moi de vous donner votre titre d'autrefois, en attendant que vous en ayez un autre, il n'y a qu'une famille royale qui puisse régner ; votre mari est un grand général, qu'il se contente de cette gloire. Il n'est pas de noblesse assez ancienne pour prendre rang parmi les souverains ; vous l'avez fort honoré en l'épousant. »

La duchesse s'arrêta, Joséphine n'osa pas la contredire ; madame de Guiche, devinant sa pensée, poursuivit :

« Les honneurs ne vous manqueront pas, vous aurez le tabouret, votre mari sera fait duc : Villars l'a été, cela fait planche ; il aura le Saint-Esprit, avec dispense de preuves s'il est nécessaire ; son titre reviendra à votre fils, auquel je suis chargé d'annoncer le don particulier de la grandesse d'Espagne, que Monsieur obtiendra pour lui ; si votre fille n'épouse pas un duc, on en fera un de son époux ; six cent mille francs de rente, un hôtel à Paris, un million d'argenterie, deux millions de diamants, une terre, récompense nationale, celle de Chambord, par exemple, voilà d'abord ce que l'on offre ; puis le commandement suprême des armées, la charge de connétable

rétablie pour votre époux, toutes les entrées et privautés possibles; enfin on élèvera sur la place Vendôme une colonne de marbre blanc, sur laquelle on verra le premier consul Bonaparte présentant les Bourbons à la France, et posant la couronne sur le front du roi. »

Joséphine, en vraie royaliste, trouva en effet ces prérogatives propres à satisfaire une ambition démesurée, et la duchesse se repentit presque d'avoir trop promis à la fois; mais cela pouvait abréger les négociations; elle fit donc valoir à Joséphine sa franchise, qui lui avait défendu toute réticence.

Il ne fut plus question que de parler au premier consul; cependant Hortense, qui voyait mieux que sa mère, ne put s'empêcher de dire à celle-ci, quand la duchesse fut partie: « Mais sais-tu quel rôle on nous destine? Tu es la première dame de France aujourd'hui, et au ton qu'a montré madame de Guiche, il est à craindre que toutes les duchesses ne prennent le pas sur toi. »

Joséphine, pour la rassurer, lui répondit que sa qualité de femme de connétable la mettrait hors de ligne. Joséphine cependant, au moment de parler à son mari, se rappela

que la duchesse, qui avait fait si large la part du premier consul, n'avait pas été aussi libérale envers la France, qui pouvait bien aussi faire ses conditions ; elle se rassura en pensant que cette partie toute politique du traité ne serait pas oubliée par son mari. Avec toutes ses petitesses, la bonne Joséphine n'était pas assez égoïste pour sacrifier l'avenir du royaume à la vanité d'avoir un tabouret aux Tuileries ; elle hésitait cependant à parler clairement au premier consul.

Sur ces entrefaites, et comme envoyé du ciel, le comte de Narbonne arriva ; on le reçut à bras ouvert, on le traita cent fois mieux que de coutume ; puis Joséphine, avec son irréflexion accoutumée, lui raconta l'affaire de point en point, signala l'omission fâcheuse, et le pria de voir madame de Guiche, afin de savoir positivement l'intention des princes relativement à la manière dont ils gouverneraient.

M. de Narbonne comprit, aux premières paroles, combien était délicate la mission dont on le chargeait ; il accepta cependant, mais avec une arrière-pensée, et de l'appartement de madame Bonaparte il passa dans celui du premier consul, et arrivant au géné-

ral Rapp, alors de service, il le supplia de demander au chef de la république une audience pour affaire urgente.

Rapp hésitait à pénétrer dans le cabinet; M. Savary, qui se trouvait là aussi, et auquel le comte de Narbonne s'adressa, prit sur lui la chose. Le premier consul avait déjà vu, soit chez sa femme, soit chez ses sœurs, M. de Narbonne, qui lui plaisait par ses manières; il était d'ailleurs dans un quart d'heure de gaieté, et il le fit introduire aussitôt.

« Eh bien, citoyen Narbonne, dit-il en le voyant, le ministre de la police vous tracasserait-il? vous êtes un peu de l'autre rive de la Seine.

» — Je suis certain, monsieur le général, que si des calomniateurs ne s'en mêlent pas, on ne me tourmentera jamais. Rentré sous la protection des lois, je les respecte, je ne fronde ni ne complote, soumis à un gouvernement dont j'admire la force et la sagesse, et ne voulant plus surtout les outrages et les mépris de l'étranger.

» — Ah! si tous les émigrés parlaient comme vous, et surtout pensaient de même! mais leur langue ne ménage rien; les femmes

surtout sont de vraies furies. Je voudrais que ceux de votre caste ne me laissassent pas seul avec des gens qu'ils regardent, non sans raison, comme leurs ennemis; on pourrait s'entendre si on se fréquentait, mais point; on demeure dans un éloignement superbe, on ne veut venir à moi que par besoin; vous-même, je gage, avez quelque chose à me demander aujourd'hui.

» — Je suis heureux, reprit le comte de Narbonne, de votre erreur; je ne viens pas ici toujours à la quête, j'y suis cette fois non pour mes affaires personnelles, mais pour prendre vos ordres, et afin que vous me dictiez la conduite que je dois tenir...»

Napoléon, surpris de cette réponse, voulut en avoir l'explication; M. de Narbonne la lui donna, mais avec un tact infini passa sous silence ce que Joséphine seule devait dire à son mari. Napoléon se mordit les lèvres, eut presque envie de se fâcher contre sa femme, mais retenant ce premier mouvement, se contenta de répliquer que, puisque la citoyenne Bonaparte se mêlait de choses pareilles, il voyait avec plaisir que parmi tous les émigrés dont elle s'entourait, c'était le plus

raisonnable auquel elle donnait la préférence.

« Allez, poursuivit-il, faire ce qu'on vous a dit, et écrivez-moi en deux mots le résultat de votre conférence. Je suis charmé, citoyen Narbonne, que vous ayez songé à venir me trouver, je vous verrai toujours avec plaisir, soyez-en persuadé, surtout si vous consentez à dépouiller le vieil homme.

» — Monsieur, je m'arrange de manière à ne dater que du dix-huit brumaire. »

Cette flatterie adroite produisit son effet; le premier consul, qui déjà le saluait, pour donner congé, rappela le comte d'un signal de main, et l'attirant vers la croisée du cabinet:

« Vous êtes pourtant un enfant de l'ancienne cour.

» — On le présume, répondit-il avec une sorte de gaieté respectueuse qui répondait parfaitement à l'intention maligne du questionneur.

» — Vous avez connu tout ce monde-là?

» — Beaucoup.

» — Louis XVI, quel roi était-ce?

» — Il ne fut jamais roi, son règne fut une longue tutelle, mal administrée d'abord par M. de Maurepas, et ensuite par sa femme;

jamais prince n'eut autant de vertus privées, mais il ne comprenait la royauté qu'en étant de l'avis de tout le monde. Il se perdit, au 10 août, avec sa famille, pour ne pas vouloir être d'un sentiment opposé à la canaille des faubourgs. J'ai eu l'honneur d'être son ministre, j'adorai sa bonté, ses intentions, je maudissais sa faiblesse. Ah! que de mal ce saint roi a fait à la France! le génie seul le réparera.

» — Le comte de Lille...

» — Était peu aimé, quoiqu'il fût très aimable; son ambition vague lui a nui beaucoup dans l'intérieur; maintenant il déploie un grand caractère.

» — Et son frère?

» — On m'a tant persécuté en son nom dernièrement, que je craindrais de manquer de justice en vous parlant de lui; ses conseillers sont les plus ignorants des hommes.

» — Son fils aîné?

» — Promet beaucoup.

» — Le second?

» — Est très aimé dans l'émigration.

» — La duchesse d'Angoulême?

» — Nourrie dans le malheur, elle y a puisé

la force; elle peut déployer un grand caractère.

» — Et le prince de Condé?

» — Jouit de la gloire d'un héros.

» — Le jeune duc d'Enghein?

» — C'est l'espérance de la famille.

» — Je ne vous demanderai rien sur le duc d'Orléans, c'est un homme d'honneur, vrai Français, qui a combattu dans nos rangs avec éclat, et auquel j'ouvrirai volontiers l'entrée du territoire de la république sur sa seule parole de s'y tenir en paix; on dit aussi beaucoup de bien de ses frères. Savez-vous que madame de Genlis les a très bien élevés? »

Le comte de Narbonne ne dit pas non, quoique madame de Genlis ne fût pas son amie; et le premier consul, après quelques autres propos moins intéressants, le congédia. Enfin nous sûmes peu après par lui ce que je viens d'écrire; cette conversation jeta les fondements de la faveur à laquelle il parvint plus tard; elle eût commencé de cette époque dont je parle, si les évènements politiques, les guerres et autres embarras du gouvernement ne l'eussent fait oublier en quelque sorte de Napoléon.

Charmé de cet entretien, assuré de ne pas être pris à partie sur ce qui arriverait dorénavant, M. de Narbonne se disposa à paraître chez la duchesse de Guiche. La duchesse ne l'aimait guère; les préventions des émigrés contre lui, en raison de sa fidélité trop directe à Louis XVI, agissaient sur elle autant que sur les autres; mais les gens bien nés ne rompent jamais ouvertement qu'avec leurs inférieurs; on se hait, et pourtant on conserve les apparences d'une intimité froide; d'ailleurs ici l'indulgence devenait d'étiquette, si bien que le comte fut reçu avec grâce.

« Hélas! pauvre comte, lui dit la duchesse, où sommes-nous? Est-ce que Paris est reconnaissable? je me perds au milieu des visages nouveaux qui m'environnent : quelle cohue! quelles gens! quel ton! il me semble parfois être à la lisière d'une forêt, un dimanche, en la compagnie de brigands qui dansent. Savez-vous que j'ai pleuré tout de bon avant-hier en entrant aux Tuileries, et lorsque j'en suis sortie?

» —Vous, en Aulide! vous! Et qu'y veniez-vous faire?

» — Mon métier et le vôtre, travailler pour

le roi; il m'a fallu négocier avec cette petite madame Bonaparte, lui offrir les merveilles des *Mille et une Nuits*, de l'argent, des duchés, le ruban bleu, des bâtons de connétable, des grandesses, et une colonne triomphale par-dessus le marché.

» — Je gage que celle-ci est de l'invention de M. d'Arras?

» — Vous l'avez deviné. Je présume que cette dame doit être enivrée: la voyez-vous?

» — Oui, je viens même par son ordre.

» — Toujours galant, même envers les parvenues. Eh bien, quels sont les ordres de cette bonne créature?

» — Elle voit bien qu'on a là-bas réglé le lot de son mari et le sien, mais elle présume que ce mari, homme d'ordre, voudra savoir en même temps quel lot on assure à la France.

» — Comment, à la France! est-ce que cela les regarde? On leur donne, je pense, assez pour eux; le reste n'est pas leur affaire : l'exigence de ces gens de rien est folle.

» — Pas autant que vous le croyez : Bonaparte ne ressemble pas à nous autres, il lui faut autre chose que de l'argent et des hon-

neurs, pour n'avoir pas l'air de vendre la république.

» — Voilà bien prouver qu'il n'est pas gentilhomme.

» — Est-ce une épigramme ?

» — Mais que veut-il donc ?

» — Connaître de point en point quelle règle de gouvernement on compte suivre, quelle garantie on donnera à la nation.

» — Il rêve.

» — Soit, il est pourtant maître des conditions, et il faut lui en présenter sur ce point comme sur d'autres.

» — On ne m'en a point chargée ; mais pour que Bonaparte n'ait pas l'air de nous rien vendre, il faut que nous rentrions en vertu de nos droits, et agissions selon notre bon plaisir.

» — Je doute qu'il pense de même.

» — Que veut-il donc ?

» — Autre chose que l'ancien régime, une chambre des pairs ou un sénat, un corps législatif ou une chambre des communes, un roi au-dessus, mais soumis à la loi ; une liste civile, un budget voté à l'anglaise ; plus de féodalité, de dîme, égalité pour tous à la cour, aux armées, dans la marine ; point *d'acquits*

*du comptant*, enfin un gouvernement constitutionnel complet.

» — Ce que vous dites là ferait une république, et alors un roi serait de luxe. Jamais il ne l'obtiendra, il faut que tout redevienne comme avant 89, moins les parlements.

» — Est-ce la volonté des princes?

» — C'est la nôtre, mon cher comte, il faudra bien que ce soit la leur. Vous comprenez que nous avons besoin de réparer nos pertes, de rentrer dans nos biens volés, de punir la canaille qui nous a chassés, et de chasser à notre tour des Tuileries cette nichée de démocrates! »

M. de Narbonne reconnut dans cette lacune des instructions de la duchesse, ceux qui les lui avaient données. Ces hommes se figuraient que le premier consul, après avoir traité pour lui, ne s'embarrasserait plus du reste; ils le mesuraient à leur taille. Il n'insista point, et se chargea de rendre cette réponse négative à Joséphine; mais voici à peu près ce qu'il manda au premier consul, car il nous lut le brouillon de sa lettre, et je me la rappelle très bien.

« Monsieur le premier consul,

» L'aimable ambassadrice que j'ai vue ne » m'a donné satisfaction sur rien, hors un seul » point : ceux qui l'ont fait partir, éblouis par » votre grandeur, n'ont vu que vous en France, » et ne se sont occupés que de vous ; quant au » reste, aux garanties à exiger, aux projets fu- » turs à faire connaître, on ne lui en a pas dit » un mot ; tout sera pour vous, rien pour la » patrie. Madame Bonaparte vous dira ce qu'on » a l'intention de vous offrir.

» Je suis avec un profond respect, monsieur » le premier consul, etc. »

« Vous parlez de profond respect, demanda mon père, qui écoutait la lecture de la lettre, à cet homme ?

» — Que voulez-vous ? que je respecte le duc de ... plutôt qu'un génie si vaste. Mon cher marquis, souvenez-vous que la gloire antidate les lettres de noblesse qu'elle donne ; le premier consul, depuis sa victoire des Pyramides, voit la sienne remonter au moins aux croisades. »

Cette plaisanterie de bon goût frappa mon

père sans le convaincre. Je dois revenir à Joséphine, elle fut un peu contrariée, sans doute, de voir la duchesse chargée d'instructions si incomplètes, mais comme elle ne songeait pas encore à la possibilité d'une couronne royale pour son front, ce qui lui était offert la séduisit assez pour qu'elle se décidât à parler à son mari. Il l'écouta en silence ; puis lorsque Joséphine, suivant la gradation observée par la duchesse, en fut au monument à élever sur la place Vendôme, il dit froidement : « Et vous n'avez pas remarqué que cette belle colonne aurait pour fondement le cadavre du premier consul, vous imagineriez-vous que ces revenants me laisseraient vivre une année, un mois ? peut-être pas une semaine. Que serais-je pour eux ? un objet de haine et d'épouvante, je les embarrasserais pour le moins. Séparé de mes compagnons d'armes, où serait mon appui dans cet isolement? Ma chère amie, tu es une bien bonne femme, mais tu manques de sens. Va, laisse-moi faire, tu auras, ainsi que les tiens, mieux que l'on ne t'offre, et tu le conserveras avec plus de sûreté ; au reste, je dois regarder comme une offense cette manière de traiter; il n'y a qu'à des hommes dégénérés qu'on en-

voie des ambassadeurs en jupes. Hâte-toi de donner à madame de Guiche tes commissions pour l'Angleterre, car demain au soir elle ne sera plus à Paris.»

Joséphine et sa fille pleurèrent de la rupture de cette négociation ; la première trouva de l'impolitesse dans la brusquerie du renvoi, elle en bouda son mari, qui ne s'en occupa guère. De retour dans son cabinet, il donna l'ordre au ministre de la police d'avoir, sous vingt-quatre heures, pris les mesures nécessaires pour le renvoi de la duchesse de Guiche, qu'une surveillance sévère accompagnerait jusqu'à Calais. Le désappointement et la colère de cette dame furent extrêmes. Elle se récria sur une telle brutalité de formes et parla de rester malgré tout le monde. On lui répliqua que si à l'instant indiqué elle ne montait pas en voiture, elle trouverait des laquais propres à l'y transporter; force lui fut donc de se soumettre, ce qu'elle fit. Cette conclusion indigna le faubourg, et nous ameuta davantage contre le premier consul.

Joséphine et sa fille ne tinrent pas secret ce qu'on leur avait offert, la famille Bonaparte sut que dans les avantages d'un traité qui lie-

rait Napoléon à l'ancien régime, il n'y avait aucune stipulation en sa faveur ; madame Lætitia et sa fille se fâchèrent sérieusement, et accusèrent Joséphine d'indifférence pour elles, ce qui amena des scènes d'intérieur que Napoléon eut beaucoup de peine à calmer.

J'ai omis de faire mention de la machine infernale ; on a tant parlé sur cette tentative odieuse d'assassinat, et j'ai eu si peu de renseignements particuliers sur les préliminaires, que je juge inutile de redire au lecteur ce qu'il sait déjà ; le premier consul, lors de la catastrophe, voulut en faire honneur aux Jacobins, parcequ'il tenait à en chasser plusieurs : malheureusement la machine infernale était de l'invention des nôtres. Je trouvai, malgré mon royalisme, quelque chose d'atroce dans cette manière de se débarrasser d'un homme.

Je puis dédommager mes lecteurs de mon silence sur cette affaire qui suivit de près notre retour à Paris, en leur donnant un narré exact de la conspiration de Cerracchi, Lamerville, Topino-Lebrun, Aréna, etc., que je tire du manuscrit original écrit par un des camarades de Cerracchi, et presque sous sa dictée ;

tout ici sera nouveau, je m'attache à ne rapporter que des anecdotes entièrement inédites, demandant pardon à l'avance de deux ou trois faits que je prendrai à autrui, parceque autrui me les a pris à l'avance.

## CHAPITRE X.

Mes caprices. — La comtesse de Beauharnais. — Son salon. — Causeries chez elle. — Chénier. — Sa bouderie contre Jacques Delille. — Portrait de celui-ci. — Ses ouvrages. — Madame Delille. — Impossibilité de raccommoder Chénier avec Delille. — Mot charmant de celui-ci. — M. Parceval-Grandmaison. — MM. Lemercier, Courchamp, Catelan, Lamothe-Langon, Fontanes, Legouvé, Jay, Lormian. — La vieille noblesse se rapproche des Tuileries. — Le duc de Brissac. — Madame sa mère. — Anecdote du préfet Desmousseau. — Ce que je dis au duc de Brissac. — Madame S... chassée des Tuileries. — Effet du regard de Napoléon. — M. de Perceval cité en témoignage. — Gravité de Napoléon. — Plusieurs de ses mots inédits. — Ses querelles avec ses sœurs. — Le baron Capelle.

Je suis fantasque, c'est mon privilége de jolie femme auquel je tiens le plus et que je conserverai le plus long-temps. J'ai promis, pour mon dixième chapitre, une histoire de la conspiration des artistes, eh bien! je la remets à celui qui viendra après, parceque je me rappelle une soirée charmante que je passai, à peu près vers cette époque, chez la

comtesse Fanny de Beauharnais, tante de Joséphine, et grand-mère de la princesse Stéphanie, qui fut depuis grande-duchesse de Bade.

Cette dame, connue avant la révolution par son amabilité, ses grâces et son joli talent pour la poésie, qui lui procuraient les hommages de nombreux admirateurs, avait reçu l'encens de Voltaire, de Rousseau, du grand Frédéric, et pris pour *cavaliere servente* le chevalier Dorat, poète dont nos romantiques se moquent, mais que quelques uns imitent à quelques variantes près. La comtesse Fanny, vieille maintenant, ne composant plus que des vétilles, mais toujours bonne et amie du malheur oubliait le passé au centre d'une société nombreuse formée de toutes les notabilités de l'époque et des premiers talents de la France. Les auteurs du premier ordre et les seigneurs qui avaient de l'esprit, les artistes, les femmes spirituelles, quelques simples amateurs, et des curieux en petit nombre, voilà ceux que l'on rencontrait à ses soirées.

Madame Fanny de Beauharnais nous recevait vers les huit heures jusqu'à cinq heures du matin; je la vois encore, petite, ridée, cou-

verte de blanc et de rouge, couronnant sa figure mignonne et ses yeux toujours beaux d'un chignon énorme poudré à frimas, et chargé d'une pièce d'étoffe de laine blanche arrangée à la manière des femmes de Tivoli, ou d'une guirlande de rose. Ses robes se faisaient remarquer par le double luxe de la matière et du travail. C'étaient des velours richement brodés, des tissus de soie variés de couleur, et garnis avec somptuosité. Elle parlait peu, toussait beaucoup, mais tous ses mots étaient marqués au coin de l'urbanité, de la bienveillance et de l'esprit; jamais elle n'a dit une méchanceté, et elle se permettait tout au plus une demi-malice. Elle admettait toutes les opinions, hors celles qui mènent à l'athéisme; il fallait devenir ou bon ou hypocrite auprès d'elle, car elle ne souffrait ni les envieux ni les calomniateurs. Comme elle avait pour l'éclat du grand jour une sorte d'antipathie, une simple lampe d'albâtre éclairait à demi le boudoir tout en glaces et meublé en bleu où elle nous recevait. On pouvait à peine se reconnaître dans cette *obscurité visible*; j'ai vu plus d'un nouveau venu n'entrer qu'à tâtons pour trouver un siége dans ce cénacle.

J'ai dit, et je le répète, que toute l'Europe et la France allaient chez la comtesse de Beauharnais, qui représentait en arrière de la famille impériale. Ainsi je ne nommerai pas toutes les personnes remarquables que j'y ai vues, ce serait recommencer la biographie universelle. Je me trouvais donc un soir chez elle avec Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, le prince de Masserano, un comte polonais très aimable, le tragique Ducis, le chevalier de Cubières, le loustic de la maison, et M. de Courchamp, qui a autant d'esprit que de malice, et qui, je crois, serait très fâché de n'avoir que de l'esprit, s'il lui fallait renoncer à l'aiguiser en épigrammes. La conversation vint après une discussion littéraire sur la position du moment.

Mercier, en optimiste, vantait le premier consul; Ducis, alors républicain, en attendant qu'il devînt royaliste, faisait la moue et murmurait; le prince Masserano de prétextait une toux horrible pour se dispenser de parler, et M. de Courchamp parlait trop pour sa sûreté personnelle, malgré le « Finissez-donc, monsieur, » de la bonne comtesse. Tout-à-coup le chevalier de Cubières, qui se taisait,

contre sa coutume, éleva sa voix glapissante : « Allons, messieurs, convenons-en, le général Bonaparte est un grand homme ; mais pourquoi oubliez-vous les hommages à rendre à ceux qui l'ont précédé : n'avons-nous rien à dire en faveur de l'incorruptible Robespierre et du vertueux Marat? » Je fis un bond sur ma chaise au moment où M. de Courchamp se penchait à mon oreille pour me dire : « Patientez, le voilà lancé, il est bon à écouter sur ces matières. »

En effet le chevalier de Cubières-Palmezeaux commença un éloge complet de ces deux ogres de la révolution, de leur douceur, de leur mansuétude, de toutes leurs vertus, et il finit en nous récitant une pièce de vers qu'il avait adressée à Marat. On le laissa déclamer tout à son aise, c'eût été perdre son temps que de répondre à un pareil fou. Telle était la tolérance qui régnait chez madame Fanny de Beauharnais quand les royalistes y formaient la majorité, ce qui était assez ordinaire.

J'allai le lendemain voir une amie de mon père, la vicomtesse de Fausse-Landry, femme très aimable, mais d'une imagination si vive, que dans ce moment elle brouillait dans sa

tête l'amour des Bourbons, l'admiration pour le général Bonaparte, et cela de telle manière qu'elle ne put bien les démêler qu'en 1814.

Je trouvai chez elle un homme pâle, maigre, souffrant, aux traits expressifs, aux yeux de flamme, poli comme un seigneur de l'ancien régime, galant auprès des femmes, comme s'il n'eût jamais fait autre chose que les adorer, simple dans ses manières, mais fier dans ses regards, dans la pose de sa tête, dans le son impérieux de sa voix : c'était Joseph Chénier ; je ne le connaissais pas et fus charmée de le rencontrer.

« Vous venez à propos, me dit madame de Fausse-Landry ; voilà monsieur que je veux gagner, et qui me résiste comme s'il craignait d'exposer son salut avec moi : je le supplie de se raccommoder avec le plus doux, le meilleur des hommes, point ! il persiste à lui dire *Raca*.

» — De qui parlez-vous, madame ? lui dis-je.

» — De l'abbé Delille...

» — Il a une femme, répliqua Chénier.

» — Eh bien, M. Jacques Delille tout court, mais grand poète.

» — Un versificateur.

» — N'est-ce pas la même chose? dit la maîtresse du lieu. Écoutez, monsieur Chénier, je me connais en procédés, sinon en littérature, je vous aime ainsi que M. Delille, et je souhaite vous voir unis. »

Elle y perdit ses soins, Chénier fut inflexible. « Je ne sais, nous dit-il, si je ne préfèrerais pas les bonnes grâces de madame de Genlis à la messe chantée par l'abbé Delille. »

Chénier était injuste : celui qu'il poursuivait de ses sarcasmes amers joignait à toutes les qualités poétiques, qui ne sont pas le génie, une probité bien faite pour le rendre respectable ; avec les apparences de la futilité et de la faiblesse, il avait une âme ferme et une énergie de sentiment qu'il ne savait pas toujours faire passer dans ses vers. Inébranlable dans son royalisme, il chanta les malheurs de la famille auguste à laquelle l'attachaient ses devoirs et la reconnaissance; plus tard il refusa de chanter l'empereur, brava sa colère, ne lui accorda pas un vers, et montra un grand courage dans son silence héroïque.

La plupart des critiques dirigées contre le talent de Delille étaient alors inspirées par

le jacobinisme, aujourd'hui c'est la nouvelle école qui le dédaigne, prétendant que ce fut un *artiste* et non un *vrai poète*. Heureusement on prodigue les mêmes mépris à Racine : Eh! messieurs, qu'a donc produit votre génie si original et si ennemi de l'imitation ? vous avez parodié Horace chez les anciens, Shakspeare chez les modernes ! quel est celui de vos ouvrages qui vaut la traduction des *Géorgiques*, ou même celle du *Paradis perdu?* Delille n'a pas su créer de vastes machines, mais il coloria merveilleusement les sujets dont il s'empara; il eut le défaut de l'antithèse, mais que sa phrase est pleine, arrondie, brillante! avec quel art il suit le fil presque imperceptible qui le guide? comme ses tableaux sont variés?

Madame Delille, dont il a été de mode de dire du mal pendant un temps, aurait pu être plus aimable peut-être, mais elle y suppléait par une franchise honorable, par une rare sincérité d'amitié, par une discrétion à toute épreuve; elle était aussi fière de l'honneur de son mari que de son talent, elle disait souvent : « *Pauvreté et loyauté;* j'aime mieux écouter la voix de ma conscience que celle de ma vanité. »

La munificence de Napoléon ne put la séduire : aussi a-t-elle su refuser noblement une misérable pension dont la restauration croyait l'honorer; c'est à ses frais qu'on a construit le mausolée de Jacques Delille. Elle a de l'esprit, du sens, du goût, et travaille dans ce moment à l'histoire raisonnée de la vie et des ouvrages de son mari.

Madame de Fausse-Landry était aimée de Chénier depuis long-temps et à cause de ses rapports avec une dame Lesparda, à qui de sa part c'était magnanimité que de pardonner certains faits que nous autres femmes n'excusons jamais. En même temps idolâtre de Delille, tenant beaucoup à l'avoir à ses soirées, elle eût souhaité que Chénier et lui consentissent à y paraître ensemble; ce fut impossible. Delille disait bien, « Je pardonne au poète; » mais sa femme ajoutait :

« Vous ne verrez pas un régicide; songez, mon ami, à votre beau vers contre Milton, bien moins coupable :

» Il a trahi son maître et j'ai chanté le mien.

» — Ah, c'est vrai, reprenait Delille avec une bonhomie charmante, l'avantage de conduite est tout de mon côté; mais avec son *Pa-*

*radis Perdu* il prend furieusement sa revanche de l'autre. »

Il fut donc décidé que, semblable à Castor et Pollux, les deux premiers poètes d'alors ne se rencontreraient jamais à la fois dans le salon de la vicomtesse de Fausse-Landry. La meilleure compagnie s'empara de Delille; nous nous l'arrachions : sa venue était une fête qu'on ne pouvait célébrer avec trop d'amis, si bien que souvent on y appelait les plus simples connaissances. Il récitait ses vers merveilleusement sans se faire prier, surtout sans se donner aucune importance; il n'avait rien de la suffisance de ses modernes Zoïles; il semblait recevoir une faveur quand il nous trouvait attentifs à ses chants.

Je voyais chez lui M. Parceval-Grandmaison, l'un de mes plus vieux amis, l'homme le plus distrait de France, qui travaillait déjà à son *Philippe-Auguste*, et qui eût donné enfin à la nation ce qu'on appelle une épopée, si les Français avaient la tête épique; M. Lemercier, corps frêle, mais âme forte, romantique dans ses vers, classique dans sa prose, admis à l'intimité du général Bonaparte, et qui ne se laissa jamais séduire par l'empereur Napoléon; le

marquis de Catelan, que j'ai fait connaître ailleurs; le jeune baron de Lamothe-Langon, le plus dévoué de mes bons amis de Toulouse, que Delille aimait comme un fils, et qui s'est plaint modestement de ce que je l'ai trop loué dans mon précédent ouvrage, quoique je n'aie fait que payer une dette sacrée envers lui; M. de Courchamp, que l'on trouvait partout, au grand déplaisir des victimes de ses malices, et à la satisfaction de ceux qu'elles amusaient; le comte de Fontanes, simple poète chez son égal, et bientôt jouant le Mecène; M. Tissot, traducteur élégant et pur de *Jean Second*, que Delille désignait pour lui succéder au Collége de France et à l'Académie; le trop classique Legouvé; le chansonnier Laujon, qui, par son humilité en face des grands, tâchait de les refaire des épigrammes détournées qu'il leur lançait dans ses couplets; M. Jay, au sourire plein de malice et littérateur élégant; M. de Lormian, qui prenait place à côté des grands maîtres par sa traduction d'*Ossian*, et qui, persuadé de son mérite, nous épargnait le bonheur de le louer. Aujourd'hui, hélas! on l'oublie, quoique son talent n'ait rien perdu de sa jeunesse; on l'oublie, quoiqu'il ait publié

ses *Ballades*, et son roman de *Duranti*, bien supérieur à Cinq-Mars et digne des chefs-d'œuvre de Walter-Scott. Je lui reste du moins, et ne sais pas maltraiter mes amis.

Nous autres femmes faisions nombre chez Delille; nous passions devant lui comme des ombres : les belles-lettres nous occupaient beaucoup sans doute, mais il y avait tant de bals, de fêtes, de soirées, de concerts, de dîners, que les pompes de l'empire nous rendirent bientôt ingrates et oublieuses pour le poète qui avait consolé nos disgrâces par ses chants de deuil. Hélas! lorsque le retour de nos princes vint nous rendre la mémoire pour toutes les victimes du royalisme, Delille n'était plus! j'ai le droit, plus que personne, de mettre de la franchise dans cet aveu, car je crois avoir donné la preuve de mon ardent amour pour la bonne cause dans les périls que j'ai bravés en 1813 et 1814, lors de mon voyage à Hartwell.

Chaque jour la bonne noblesse se sentait attirée comme par un aimant vers les Tuileries; le bossu duc de Brissac et madame sa mère qui n'était pas moins contrefaite ne furent pas des derniers à faire leur révérence

aux grandeurs de l'époque. Cette dame, dans sa petite taille, possédait tout l'esprit apanage des marquis de Buncoput; sachant ployer avec une souplesse admirable, ne faisant plus la duchesse de la loge du suisse jusques auprès du premier consul, elle plut beaucoup par ses manières adroites, et fut la première duchesse qui recueillit le fruit de son dévouement.

Le duc de Brissac, qu'on ne forçait pas à se mettre en avant, imita madame la douairière, dirigeant ses batteries sur la mère du premier consul, et il devint dans la suite son premier chambellan. Après s'être fait créer sénateur, il aima à tel point ses fonctions de *père conscrit*, qu'après le retour du roi il insista fortement pour conserver les trente-six mille francs de sa haute-paie dans leur intégralité, si bien que lorsque ses collègues furent remis à vingt-quatre, une décision secrète fit une exception en sa faveur. Je voyais en souriant la tendresse respectueuse avec laquelle il faisait son service de premier domestique de madame Lætitia; il était sans cesse en admiration devant elle, et je me rappelle de lui avoir entendu raconter avec indignation l'aventure du

préfet Desmousseaux, aventure assez plaisante dont j'avais donné les détails dans le temps au vicomte de Belvière.

Le baron Desmousseaux, sortant de chez le ministre de l'intérieur, qui, par parenthèse, venait de lui laver la tête, ordonne à son cocher de place de le conduire chez l'archichancelier, où il devait dîner; le Phaéton se trompe de numéro dans la rue Saint-Dominique, prend un palais pour l'autre, entre dans la cour, et dépose son maître au bas des degrés de l'appartement de Madame mère. M. Desmousseaux descend de voiture, et tout occupé de sa scène avec M. de Montalivet, ne s'aperçoit pas de l'erreur; il franchit l'escalier, se nomme, et le valet de chambre annonce sans difficulté le préfet de Toulouse. Le voilà introduit dans le salon; deux femmes assises, l'une sur un canapé, l'autre sur une chaise, sont auprès du feu; l'une se lève précipitamment, surprise de cette apparition brusque, c'est madame de de Fontanges; l'autre demeure immobile afin de conserver sa dignité, c'est la mère de l'empereur.

M. Desmousseaux, après avoir salué légèrement, s'approche de la cheminée, tourne le

dos au feu, écarte un peu les basques de son habit, et relève chaque pied l'un après l'autre. Cette aisance bourgeoise, cette façon de se présenter, confondent l'Altesse Impériale et sa dame d'honneur. Sans se déconcerter du silence, M. Desmousseaux, assez bavard, parle enfin, et dit :

« Je craignais d'arriver trop tard, mais je m'aperçois que Son Altesse n'est pas rentrée, ni tous les convives venus; le dîner ne sera pas servi de sitôt, j'en suis fâché.

» — De qui parlez-vous, monsieur? répliqua madame de Fontanges. Qui êtes-vous? et savez-vous où vous êtes ?

» — Je suis, madame, le baron Desmousseaux, préfet de la Haute-Garonne. Ce palais n'est-il pas celui du prince Cambacérès? répondit-il en commençant pourtant à se troubler.

» — Non, monsieur, vous n'êtes point chez l'archichancelier, vous êtes chez Madame.... chez Madame mère.

» — Mère de qui? mère de quoi? s'écria le préfet tout décontenancé.

» — Je vous le répète, monsieur, vous êtes chez Madame, mère de l'empereur, qui vous

ordonne de vous retirer, n'étant pas d'humeur, en ce moment, de recevoir l'hommage de vos respects. »

A ce nom, M. Desmousseaux achève de perdre la tête, se confond en excuses qu'on ne daigne pas écouter, s'échappe à reculons, en multipliant les révérences, court à sa voiture et fait tomber sa mauvaise humeur sur ses gens. Mais comme il faut dîner, et qu'un repas de préfet à prendre chez un restaurateur vaut la peine qu'on l'épargne, il se rend chez Cambacérès, qui vient de se mettre à table. Le préfet malencontreux se justifie de son retard racontant de point en point ce qui vient de lui arriver, et dans sa naïveté imprudente laisse échapper le terrible *mère de qui, mère de quoi?*

L'anecdote courut tout Paris, et pendant un mois chacun se répétait en s'abordant : « Venez-vous *de chez Madame mère de qui, mère de quoi ?* »

M. de Brissac, à l'époque de l'empire, car j'ai antidaté cette anecdote, me dit :

« Félicitez-moi, madame, l'empereur vient de me faire comte.

» — Ah, monsieur, j'aurai moins de plaisir à

vous féliciter que n'en eut ma grand'mère à complimenter votre aïeul quand le roi le fit duc : vous avez beaucoup trop de modestie en descendant ainsi volontairement. »

Après cette excursion, je reviens sur mes pas. Madame C.... femme d'un fameux banquier de la capitale, se mourait d'envie d'aller à la cour du premier consul ; comment y parvenir ? Sa réputation n'était pas trop bonne, et le général Bonaparte devenait de jour en jour plus difficile sur ce point. Elle imagine de gagner une des femmes de Joséphine, qui parle d'elle à sa maîtresse ; celle-ci, qui ne voyait rien de répréhensible dans une conduite légère, consent à recevoir la dame à ses soirées : grande joie. On ne trouve pas de robe assez belle, on augmente le nombre des diamants, on vient parée comme une châsse, on fait effet en entrant, et le triomphe est complet ; car Joséphine sourit, dit quelques mots agréables, et fait avancer un fauteuil : mais voici le premier consul qui arrive ; il fait le tour du cercle et découvre madame C... ; son œil s'anime, il vient droit à elle. « Madame, dit-il, vos gens vous attendent, il faut de l'indulgence pour eux. » et plus bas : « Sortez. »

La pauvre femme, foudroyée par ce propos terrible et par le regard du premier consul, se lève, passe dans l'antichambre, ne peut aller plus avant et s'évanouit. Cet accident causa une sorte de rumeur, elle en tira parti avec beaucoup d'adresse; mais plus tard le premier consul gourmanda Joséphine sur sa facilité à recevoir; et depuis ce moment il exigea qu'on lui remît la liste de tous ceux qui voudraient voir ou lui ou sa femme.

Madame C... en devint royaliste exaltée; cette conversion a beaucoup profité à son mari. J'ai déjà parlé du coup d'œil de Napoléon; mais je n'ai pas tout dit sur ce qu'il y avait de terrible dans ses regards quand il fronçait le sourcil. Hier encore, mon ami Parceval-Grandmaison me racontait que, peu de temps après le 18 brumaire, il eut besoin de parler au premier consul pour affaires urgentes; il arriva de bonne heure au Luxembourg; nulle étiquette n'existait encore; une sorte de maître-d'hôtel gardait seulement l'antichambre. « Êtes-vous invité à déjeuner, citoyen? » fut la question unique qu'il adressa à M. Parceval. Celui-ci répondit : « Oui, » quoiqu'il ne le fût point, et passa dans le sa-

lon. Le général Bonaparte sortant de son cabinet vit là un homme qu'il n'avait pas mandé ni invité, son œil se fixa sur lui. M. Parceval épouvanté, ou presque asphyxié, comme il m'a dit, jeta sa tête en arrière et ses bras en avant sans pouvoir proférer une parole ni faire un geste. Une minute s'écoule dans cette position ; tout-à-coup les traits du premier consul prennent une expression marquée de bienveillance : « Allons déjeuner, » lui dit-il. Ils y allèrent ; Napoléon se montra charmant, et accorda, sans se faire prier, ce que M. Parceval était venu solliciter.

Madame C... ne fut pas la seule à qui sa conduite fit fermer la porte des Tuileries. Napoléon voulait des mœurs, quoiqu'il ait laissé à mon ami Sosthènes la réforme des jupons de l'Opéra. Il dit dans une circonstance à un homme de sa cour et de l'ancien régime dont la femme se faisait entretenir par un prince russe au su et au vu de tout le monde : « Monsieur, s'il vous est égal que votre femme vous en fasse porter, je ne pense pas de même ; il faut qu'elle change de conduite ou que vous quittiez mon service ; choisissez le plus lucratif. »

Il ne faut pas conclure de ces propos qu'il fût inquisiteur en cette matière; il savait à merveille ne point voir ce qui ne sautait pas aux yeux, il passait la chose pourvu qu'on observât les formes; cependant on peut lui reprocher d'avoir été bien indulgent pour les dames de sa famille. Elles lui faisaient croire tout ce qu'elles voulaient quand il essayait de les sermonner sur leur galanterie.

Un jour qu'il chapitait la princesse Pauline, elle lui répondit :

« Je n'ai pas d'armées, je ne puis conquérir de provinces; les cœurs, voilà donc mes conquêtes; avec cette différence que le vaincu a autant de bonheur que le vainqueur.

— Madame, répliqua Napoléon en riant, je suis jaloux de la gloire, et j'interdis à d'autres qu'à moi la manie des conquêtes; soyez un peu moins ambitieuse si vous voulez que nous soyons bons amis. »

Elle lui fit une mine charmante, l'embrassa et continua le cours de ses étourderies.

Dans une autre circonstance, il dit à Élisa qui se tourmentait beaucoup pour plaire à deux hommes très agréables : « *Un à un* je t'en

supplie; fais feu qui dure, tu t'en trouveras bien. »

La disgrâce du comte de Fontanes provint de cette cause; et si le baron Capelle passa de la préfecture de la Méditerranée à celle du Léman, il doit se rappeler pourquoi; à moins que sa haute dévotion actuelle et son amour de la légitimité ne lui aient fait oublier le temps où il jouait si bien la comédie, et où la tendresse de sa grande duchesse de Toscane lui occasionait des transports de passion dont tous les habitants de Livourne se ressouviennent encore.

## CHAPITRE XI.

Napoléon et le sculpteur Cerrachi. — Leur amitié. — Première conversation entre eux à Milan. — Cerrachi républicain à Rome. — Sa fuite à Paris.— Topino-Lebrun.— Lui et Cerrachi.— Les deux Brutus. — Seconde conversation entre Napoléon et Cerrachi. — David a charge de tenter celui-ci. — Arena. — Damerville. — Diana. — Complot contre la vie du premier consul. — Dernière séance donnée au buste de Napoléon et efforts inutiles de Cerrachi pour ramener Napoléon vers la liberté.—L'imprudence de Diana. — Conspiration découverte. — Mot de Lannes. — Fermeté de Napoléon. — Arrestation des conjurés. — Vision de Cerrachi. — Sa mort.

---

Napoléon, simple officier, passait un soir dans les rues de Paris, lorsque deux individus de mauvaise mine lui cherchèrent une querelle dont le vol aurait été le moindre résultat, si trois Italiens, dont Cerrachi était un, survenus à propos, n'avaient mis en fuite les agresseurs. Cette rencontre lia Cerrachi, statuaire romain, avec l'homme destiné à la plus haute fortune de la France. Cerrachi avait reçu de la nature une âme ardente, fière, passionnée;

il rêvait la vertu comme un autre le plaisir. La gloire était son premier besoin, il la poursuivait à travers tous les périls ; jaloux de ses affections, il chérissait ses amis à l'égal de sa maîtresse. Jeune encore, il sortait de l'atelier de Canova, où il avait fixé d'une manière particulière l'attention des amateurs. Dans ses compositions brillaient un dessin pur et correct, et un sentiment de vie qui semblait n'être qu'une expansion du génie de son maître. Les beaux-arts sont enfants de l'imagination ; celle de Cerrachi était constamment remplie d'illusions ; sa chimère, si c'en était une, était la liberté absolue pour lui-même et pour le monde entier ; il soupirait après la régénération du genre humain comme un esprit vulgaire après de grandes richesses ; enfin le despotisme et la tyrannie des prêtres et des rois lui étaient en horreur encore plus que le mauvais goût dans les arts et la sculpture dégénérée du cavalier Bernini.

Avec quel enthousiasme il vit naître la révolution française ! avec quelle ferveur il la salua lorsqu'à la suite de Bonaparte elle eut pénétré sur le territoire italique ; il crut posséder sa maîtresse, la liberté ; et, dans un

moment de délire patriotique, se jura à lui-même de ne plus souffrir qu'elle lui fût enlevée. Sa première entrevue avec Napoléon, lorsque celui-ci parut en Italie, eut lieu à Milan ; Cerrachi, impatient de saluer le nouveau libérateur, accourut à lui à travers la foule militaire qui l'environnait, demanda à le voir avec tant de vivacité, qu'on ne put le repousser. Arrivé devant lui :

« Bonjour, Bonaparte, lui dit-il.

» — Bonjour, signor Cerrachi.

» — Signor ! soit, puisque tu veux que je me guinde, et dans ce cas, je demande pardon au général en chef de l'avoir dérangé. »

Le statuaire se retirait; Napoléon en eut honte, il lui prit la main.

« Tant de soins m'accablent, lui dit-il, tant de genoux fléchissent autour de moi, que parfois j'oublie qu'il y a des hommes dans le monde.

» — En es-tu déjà venu là ? tant pis pour le monde ; car si tu le méprises, tu le domineras.

» — Non, mon ami, la cause des vrais principes est trop belle pour l'abandonner; je veux être un soldat qui combat pour la patrie, et non un despote qui l'opprime.

» — A la bonne heure; marche dans cette

voie, et tu t'élèveras au-dessus des souverains. »

La conversation continua sur ce ton.

Bonaparte était peut-être sincère, car le vainqueur de l'Autriche ne voyait pas encore en perspective la couronne de France. Une liaison interrompue par la marche des évènements fut renouée; l'artiste charma le guerrier par sa vivacité, par le dévouement de son amitié, par des talents supérieurs, embellis d'une imagination poétique et brillante. Cerrachi bientôt ne jura plus que par Bonaparte, vit en lui l'ennemi de toute oppression, et le protecteur de la liberté : ils vécurent ainsi jusqu'au moment où le général français rentra dans ses foyers, après la paix de Campo-Formio. L'expédition d'Égypte les sépara encore.

Cerrachi, de retour à Rome, contribua de tout son pouvoir à la destruction du trône pontifical et au rétablissement d'une république aux mêmes lieux où, tant de siècles auparavant, le premier Brutus en avait cimenté les fondements avec le sang de Lucrèce.

Mais les compagnons de Cerrachi n'avaient pas sa vertu; il voulait la liberté, et non pas

l'anarchie ; il dut lutter contre ceux dans les rangs desquels il avait marché ; peut-être eût-il perdu la vie dans ce combat à mort, si des ennemis étrangers n'étaient venus mettre fin à la dispute.

Les Napolitains entrèrent vainqueurs dans Rome ; ils y poursuivirent les républicains, qui furent obligés de prendre la fuite. Cerrachi arriva en France presqu'en même temps que le général Bonaparte débarquait à Fréjus, et par conséquent il put être témoin de la révolution du 18 brumaire. Bientôt les plans du général Bonaparte se développèrent, et l'on put voir le but auquel il tendait. Cerrachi, reçu d'abord dans l'intimité, ne fut plus admis que dans le nombre des courtisans du César nouveau ; il s'indigna de ce qu'il appelait de l'ingratitude, et, pour se distraire, il reprit avec plus d'ardeur l'étude de son art. Il avait formé une autre liaison plus conforme à sa position et à ses idées, avec le peintre d'histoire Topino-Lebrun, né en 1769, qui annonçait un rare talent, et dont le tableau de Caïus-Gracchus, couronné au salon, obtint les suffrages des artistes et les récompenses du gouvernement. Topino-Lebrun était républicain comme Cer-

rachi. Membre du tribunal révolutionnaire de Paris, il s'y distingua par une indépendance rare à cette époque, il eut de la conscience là où l'on n'avait que de la scélératesse, de la mauvaise foi et de la fureur. La pureté de ses principes patriotiques ne l'empêcha pas de déplaire aux meneurs de l'époque. Dénoncé au comité de salut public, qui ordonna son arrestation, il allait paraître devant le tribunal de sang dont naguère il faisait partie. Sauvé par le 9 thermidor, il prit part à la conspiration de Babœuf, fut acquitté faute de charges suffisantes, et puis devint secrétaire de Bassal; enfin, après avoir rempli en Suisse une mission secrète, il revint à Paris se livrer à ses travaux de peintre, sans cesser pour cela d'être conspirateur. Bonaparte, qu'il aimait comme général, devint coupable à ses yeux pour avoir renversé la représentation nationale. Il se sentit saisi du besoin de mettre fin à une tyrannie naissante, et un jour il vint chez Cerrachi, plus sombre et plus inquiet que de coutume.

« Qu'as-tu, mon ami? lui demanda le statuaire.

» — Un mal difficile à guérir, une sorte de cauchemar qui m'importune; je trouve qu'il

y a dans le monde un homme de trop, et que s'il disparaissait, la liberté y gagnerait...

» — Je pense comme toi.

» — La liberté était sa mère.

» — Et pourtant il s'éloigne d'elle, dans l'impuissance où il se trouve peut-être encore de l'étouffer.

» — Le palais des rois est déjà sa demeure ; il cherche le sommeil dans le lit des tyrans, comme si c'eût été son berceau.

» — S'il osait !... les liens de l'amitié se briseraient violemment, et sa mort s'opposerait à notre esclavage.

» — Écoute, dit Topino-Lebrun en baissant la voix malgré la solitude où ils se trouvaient ; j'ai là un poignard que je réservais à Robespierre et dont je dédaignai de frapper Marat.

» — Voudrais-tu t'en servir contre Bonaparte ?

» — Oui.

» — Donne-le-moi ; je ferai ce que tu ne pourrais faire.

» — Quand ?

» — Bientôt, la seconde fois que je le reverrai.

» — Pourquoi pas la première ?

» — Il fut mon ami ; je veux lui parler. Ah ! s'il pouvait être plus grand que sa fortune ! tout en lui respire le héros ; je dois le voir, lui parler, peut-être parviendrai-je à le rendre à la sagesse, et à cette indifférence pour les grandeurs de la terre qui doit être le partage du vrai républicain.

» — Tu as raison, Cerrachi, nous reprendrons plus tard cet entretien ; peut-être aussi serons-nous mieux éclairés sur nos devoirs respectifs, comme sur ses véritables desseins ; en attendant, je vais continuer mon siége de Lacédémone. »

C'était un tableau que Topino-Lebrun composait alors. Cependant l'artiste italien, depuis quelques jours, était moins mécontent de son ancien ami, qui avait voulu voir son buste fait par lui ; déjà quelques séances avaient été prises ; dans la dernière, Cerrachi avait dit au premier consul, qu'il traitait toujours sans cérémonie dans le tête-à-tête, ne lui faisant en public d'autre concession que celle d'éviter de lui adresser la parole :

« Es-tu content, Bonaparte ?

» — Je dois l'être.

» — Mais l'es-tu ? voilà ma question.

» — Ah ! comment puis-je te répondre d'une manière affirmative, le but est si loin encore !

» — Lequel ?

» — Celui de la prospérité publique.

» — Dieu soit loué ! il n'en est pas pour toi de plus glorieux... Mais en prends-tu bien la route ?

» — Je le crois.

» — Prends garde aux écueils, chemine sans songer à tes intérêts privés. Washington est un grand homme !

» — Les Anglo-Américains sont un peuple neuf, on n'a pas de peine à les conduire, tandis que l'Europe est bien vieille, et ne changera pas ainsi brusquement ses habitudes... Mais occupe-toi du buste, j'ai peu d'instants à te donner.

» — Oui, tu as raison, chacun sa tâche... Eh ! qu'appelles-tu les habitudes de l'Europe ?

» — Ce qu'elle fait depuis des siècles, répondit le premier consul embarrassé, ce qu'elle aime, ce qu'elle supporte.

» — Napoléon, repartit Cerrachi sévèrement, elle a supporté des fers, elle a fait des folies ; mais elle commence à aimer la liberté. »

Le premier consul sonna un valet de pied. « Dites à Bourrienne qu'il m'apporte les notes que je lui ai demandées... Adieu, Cerrachi, en voilà assez pour aujourd'hui. » Cette manière de terminer une conversation embarrassante fit naître de pénibles réflexions dans l'esprit du statuaire ; il crut lire enfin dans la pensée de Napoléon, et voir qu'il aspirait visiblement à la tyrannie. « Ah ! l'Europe est vieille répétait-il en sortant des Tuileries, et c'est pour cela que tu voudrais t'associer aux despotes qui l'oppressent, qui l'écrasent, et, de concert avec eux, déclarer une guerre à mort à la liberté ; non, cela ne sera pas, ou le sang cessera de circuler dans les veines de Cerrachi. »

Ces réflexions, qu'il ne fit connaître qu'en partie à Topino-Lebrun, le rendirent plus facile à abonder dans le sens de ce dernier. Le lendemain le peintre David vint le voir.

David, depuis le 18 brumaire, passait sa vie aux Tuileries, où l'on estimait son beau génie. Chaque membre de la famille Bonaparte voulait être peint par lui, surtout depuis qu'il avait achevé son portrait sublime du général Bonaparte franchissant le mont Saint-Bernard;

ce chef-d'œuvre de composition où une seule figure et deux noms gravés sur le rocher et recouverts en partie par une neige éternelle formaient un tableau. Son mérite avait ajouté à la réputation du peintre. David se faisait d'ailleurs aimer par ses manières souples et soumises; le farouche conventionnel avait disparu, on trouvait à sa place un artiste courtisan, ours mal léché dont les formes dures et brusques étaient en harmonie avec sa laideur, mais qui avait tout le désir de se montrer gracieux, élégant même, et qui, par son esprit et son adresse, réparait les désavantages de la nature et les défauts de l'éducation.

David était très lié avec Cerrachi. Celui-ci l'estimait comme artiste et le considérait comme patriote, quoiqu'il le trouvât trop complimenteur et trop poli. Ils s'embrassèrent selon leur usage, et causèrent indifféremment d'objets divers.

« Cerrachi, lui dit-il, tu es bien avant dans les bonnes grâces du premier consul?

» — Je suis son ami, cela vaut mieux.

» — Sans doute ; mais dans sa position élevée au-dessus de tout, sa bienveillance est une faveur.

» — Tu plaisantes, David ; et comment t'exprimerais-tu si Bonaparte régnait?

» — Il règne en effet ; il est le chef de la république.

» — Il ne règne pas, il gouverne, il administre ; il est le premier parmi ses égaux et rien de plus ; tu le gâtes, David, tu le traites... »

Il s'arrêta. Cerrachi allait ajouter : « Comme tu traitas Robespierre, que tu flagornais et que tu as laissé mourir sans le suivre au supplice, ainsi que tu t'y étais engagé. » S'il n'acheva pas la phrase, David n'en devina pas moins le sens ; il rougit et répliqua :

« Les temps ne sont plus les mêmes. Nous avons fait une épreuve, elle n'a point réussi ; ne tentons pas de la renouveler ; cela nous serait fatal ; la nation d'ailleurs ne veut plus de la république.

» — Qui le prouve?

» — Le 18 brumaire... Elle l'a laissé faire sans protester, et avant peu tu verras ce qu'elle accordera au premier consul.

» —Malheur à lui, s'il accepte!

» — Écoute, Cerrachi, le général Bonaparte t'est fort attaché ; il admire ton génie, il veut te récompenser et satisfaire le vœu

de ton cœur : tu recevras le titre de premier sculpteur du gouvernement. Douze mille francs de pension, autant pour gratifications extraordinaires; tes ouvrages te seront payés au prix que tu fixeras.

» — J'accepte.

» — Tant mieux, te voilà établi parmi nous. Tu mettras dans tes privautés avec le premier consul quelque peu de cérémonie; il faut cesser de le tutoyer, de fronder ses opérations, de te placer entre lui et l'avenir ; ce sont des condescendances légitimes qu'il obtient de tous, et que tu lui accorderas.

» — Je refuse, répliqua Cerrachi du ton d'un homme qui s'arrache à une réflexion profonde; oui, je refuse; on ne m'enchaînera pas avec de l'or.

» — Sois prudent.

» — Je veux être sincère.

» — Tant pis pour toi.

» — Je hais le despotisme.

» — Il n'y en a pas.

» — Il y en aura.

» — Attends qu'il paraisse pour te plaindre.

» — David, j'ai une question à te faire : as-tu oublié comment on tue un roi ?

» — Malheureux ami ! ne rouvre pas la plaie la plus poignante de mon cœur ; je déplore chaque jour mon erreur funeste.

» — Hélas ! où m'entraîne... ? Je te croyais un homme ; tu n'es qu'un peintre, David. Que penses-tu de cette ébauche ? »

Cerrachi entama une discussion sur les arts, et il fut impossible à l'émissaire du général Bonaparte de ramener son émule en génie au sujet principal de la visite qu'il lui faisait. Huit jours s'écoulèrent ; Cerrachi ne fut pas appelé aux Tuileries. Pendant ce temps Topino-Lebrun se mit en rapport avec Joseph Arena, Corse de naissance, général de brigade, qui, après avoir fourni à la guerre une carrière remarquable, avait donné sa démission après le 18 brumaire. Il haïssait Bonaparte au double titre de compatriote et d'aspirant à la tyrannie ; il ne rêvait qu'aux moyens d'en délivrer la France.

Ce désir était partagé par Damerville, âme forte et ex-employé dans un ministère, par Diana, esprit inquiet, turbulent, toujours boudant le pouvoir, et prenant un sentiment d'envie pour l'élan généreux d'une âme républicaine. Ils s'exaltèrent réciproquement et

jurèrent de n'épargner aucun moyen pour parvenir à faire tomber le despote. L'un devait parcourir les environs de la Malmaison, l'autre l'attendre au Musée, sous prétexte de lui vendre un tableau. Celui-là lui demanderait une audience; celui-ci ne bougerait plus de la cour des Tuileries, et Cerrachi renouvela l'engagement solennel de le frapper après avoir eu avec lui cette entrevue dont il avait parlé à Topino-Lebrun. Il pouvait mieux que tout autre exécuter ce dessein, car il l'approchait familièrement et demeurait seul avec lui dans la salle où il sculptait son buste.

Les choses en étaient à ce point quand un billet de Rapp lui annonça que le premier consul l'attendait le lendemain à l'heure accoutumée. Cerrachi ne manqua pas de s'y rendre. Napoléon le reçut avec une froideur marquée, lui lança même un de ces regards qui faisaient trembler les plus braves, et qui glissa sans l'entamer sur le cœur de bronze de l'artiste. La conversation pourtant ne tarda pas à s'engager.

« Vous avez vu David, dit le premier consul.

» — Oui, répondit Cerrachi d'un ton résolu, et j'ai facilement compris de quelle part il venait.

» — Il a dû vous dire que je désirais vous conserver mon estime et mon attachement, mais qu'il fallait en modifier les expressions. Je suis placé à la tête d'un grand empire, je dois faire respecter de tous le titre dont je suis revêtu; une familiarité trop grande, à l'extérieur surtout, même avec ceux qui me sont les plus chers, ne peut produire qu'un mauvais effet : entre gens qui s'entendent les démonstrations ne sont que choses vaines.

» — J'en conviens, et si la dignité de la république exige que son chef ne soit tutoyé de personne, je me soumettrai.

» — Voilà un point sur lequel nous sommes d'accord, répliqua le général en souriant, le reste viendra à la suite. »

Cerrachi hocha la tête.

« Vous monterez haut, Cerrachi.

» — Si c'est par le talent, c'est un avenir que j'envie; mais, premier consul, je ne voudrais pas que mon ciseau trouvât l'occasion de figurer une nouvelle chute de Phaëton ou d'Icare.

» — Vous préfèreriez sculpter, reprit le général avec mauvaise humeur, le second des Brutus.

» — Je suis républicain de cœur et d'âme; j'adore la liberté.

» — La liberté, dit Napoléon avec un sourire amer, où est-elle pure et sans tache? où la mettez-vous? Est-ce en France depuis 1789, au milieu de l'anarchie, souillée de sang, se ruant avec rage sur la vertu, érigeant le vice en divinité, dévorant ses enfants, répandant partout la terreur, la misère et la mort? Ce que vous appelez liberté, c'est le despotisme passant de main en main, et devenant chaque jour plus féroce; n'est-elle pas, au contraire, dans un gouvernement ferme et modéré, fort et sage, qui sache ce qu'il faut accorder et retenir, jusqu'où va la liberté et où commence la licence? Croyez-moi, Cerrachi, je donnerai aux Français plus de tranquillité, plus d'indépendance que jamais la république de Marat, de Robespierre et de Barras ne leur en a accordé.

» — Oui, et un beau matin on se réveillera pour voir la république étouffée dans un manteau royal.»

Bonaparte fit un geste tellement significatif, que Cerrachi indigné chercha dans son sein le poignard dont Topino-Lebrun l'avait armé; il l'avait oublié.

« Bonaparte, reprit-il après un moment, tu veux te placer au-dessus de ta gloire.

» — Je veux qu'elle serve à l'avantage de tous.

» — Ah ! dans ce cas, laisse-nous libres, je t'en conjure, sois plus que César, plus que Charlemagne, sois l'émule de Washington; vois combien sa renommée est pure, avec quel amour ses concitoyens l'accueillent : ils ne le craignent pas et peuvent sans danger rendre hommage à sa vertu.

» — Les uns, dit Bonaparte avec aigreur, me veulent pareil au libérateur de l'Amérique, les autres me disent de recommencer Monk, il y en a qui prétendent que je devrais établir une monarchie : entendez-vous tous ensemble, et alors seulement vous aurez le droit de me gouverner à votre fantaisie.

» — Je te plains si tu hésites. Pourquoi as-tu pris les armes ? est-ce pour les Bourbons, pour ta famille, ou pour la patrie ?

» — Belle question ! un soldat débute en aveugle, les évènements le poussent, il se fait connaître, on lui donne le titre de héros, et alors seulement il rend compte de ses actes, et se place selon les circonstances. Crois-moi,

Cerrachi, descends du palais des chimères que tu te crées, fixe tes yeux sur la réalité; je te suis attaché sincèrement, je désire te rendre heureux; ne lutte pas contre moi, sois artiste et pas autre chose.

» — Citoyen premier consul, encore deux séances et votre buste sera terminé, après cela je vous prierai de me permettre de partir pour Florence : vous m'avez donné une idée que je veux mettre à exécution.

» — Laquelle?...

» — Je veux achever de mes mains le buste laissé imparfait par Michel-Ange (1).

» — Cerrachi, vous êtes fou; voyez ce que vous abandonnez et quelle illusion vous mettez à la place. »

Le statuaire ne répliqua pas, il salua le premier consul et s'éloigna, bien déterminé à ne plus s'opposer à la mort d'un homme qui ne travaillait que pour la tyrannie; mais cet homme ne le rappela plus, le buste demeura imparfait. Vainement Cerrachi demanda par

(1) Michel-Ange a laissé imparfait à Florence un buste de Brutus qui a été pendant long-temps le sujet de pièces de vers roulant sur le motif qui a engagé ce grand artiste à ne pas terminer un si bel ouvrage.

écrit et à tous les intimes du général de lui faire accorder les deux séances nécessaires, il ne put les obtenir. D'abord les occupations immenses de Napoléon en furent la cause, puis une juste défiance qu'il conçut de Cerrachi; aussi dit-il, vers cette époque, à David : « Le statuaire romain a dans le sang toute la férocité de la vieille république; nouveau Timoléon, il n'épargnerait pas son frère, à plus forte raison son ami. » David ne sut que répondre, car lui aussi redoutait le fanatisme de Cerrachi. Mais tout cela n'était que soupçons vagues : un incident les changea en réalité. Diana avait pour maîtresse, et sans le savoir, la fille d'un agent de police; il se confiait à elle et ne lui cachait rien. Cette créature l'aimait sincèrement, en était jalouse, et lui demandait parfois un compte exact de sa conduite journalière.

« Quand je ne travaille pas, dit-il, je ne sors presque jamais de la place du Carrousel, de la cour ou du jardin des Tuileries.

» — Et que fais-tu là?

» — Je guette le premier consul.

» — As-tu une demande à lui adresser?

» — Non. »

Il prononça ce dernier mot avec un accent qui frappa la jeune fille, elle devina la vérité, et afin de préserver Diana des suites de quelque tentative imprudente, elle en parla à son père qui, ayant pris l'éveil, le surveilla, le vit causer avec les conjurés, et alors se décida à faire son rapport. A compter de ce jour, les conspirateurs furent soumis à une surveillance sévère dont ils ne se doutaient pas; on sut leur projet, on connut leur nombre, et on apprit enfin que, désespérant de réussir dans les lieux qu'ils avaient crus propices, et Cerrachi n'étant plus appelé au château, ils s'étaient décidés à choisir la salle de l'Opéra pour consommer le crime. Fouché apporta au premier consul un rapport très circonstancié sur cette matière : il nommait les conspirateurs et les désignait par leur signalement. Le nom du statuaire ne surprit point le général Bonaparte, qui dit à Fouché : « Si celui-là n'y était point je douterais de l'exactitude de vos hommes. Il ne veut donc plus aller à Florence lutter de talent avec Michel-Ange? Au reste, que votre monde se tienne prêt, je trouverai ces misérables au lieu même où ils veulent m'assassiner, et on ne les arrêtera

que lorsque je serai entré dans ma loge. »

Fouché se retira ; le premier consul fit appeler le général Lannes, alors de service auprès de lui, et toujours se maintenant dans une familiarité excessive : « Lannes, lui-dit-il, on en veut à ma vie ; je suis le point de mire de cinq amateurs de la chose publique qui ont choisi l'Opéra pour le théâtre de leurs exploits. J'y vais demain ; que ta surveillance ne soit pas moins sévère que celle de la police. » Il lui expliqua ce qu'il fallait faire, et, sur sa demande, il lui nomma les conjurés.

« Voilà, dit Lannes, une fameuse collection en *A*, en *I*, en *O* : tous ces Italiens, tous ces f..... Corses sont de la canaille à sabrer.

» — Grand merci, s'écria le premier consul en riant.

» — Bah ! tu nous appartiens, c'est un vol que ton pays a fait à la France. »

Cependant Cerrachi et ses compagnons, sans s'occuper si la mort ne serait pas la conséquence d'une tentative qu'ils regardaient comme absolument patriotique, s'étaient distribué les rôles ; ils se rendirent à l'Opéra le 9 novembre 1801. On donnait la première représentation des *Horaces* ; leur projet était de

laisser entrer le premier consul dans sa loge et puis d'y pénétrer eux-mêmes, afin de pouvoir mieux le frapper dans un espace rétréci qui interdisait toute résistance. Le poignard fourni par Topino-Lebrun armait Cerrachi, qui avait demandé à porter le premier coup. Joséphine ignorait et le complot et le lieu de l'exécution. Jamais, si elle l'eût connu, son mari n'y serait venu de son consentement, elle l'aurait retenu de force aux Tuileries; mais ne le sachant pas, elle suivit le général. Celui-ci passa au milieu de tous les conspirateurs, les regarda l'un après l'autre, non pas pour leur apprendre qu'il savait tout, mais de manière à leur prouver plus tard que son âme était inaccessible à la crainte. Cerrachi pâlit, mais ne changea pas de résolution. « L'amitié, se dit-il, n'est plus où est le despotisme; qu'il meure en coupable châtié, puisqu'il n'a pas voulu vivre en grand homme vertueux. » Aussitôt, donnant le signal à ses amis, il se précipite vers la loge; mais les portes voisines s'ouvrent et donnent issue à une foule d'hommes armés qui tombent sur eux, les saisissent, les entraînent, et le premier consul est sauvé. Ce fut un coup de théâtre bien autrement in-

téressant que ceux de la pièce nouvelle. Le bruit de cette conspiration déjouée se répandit en un instant dans la salle, des millions d'applaudissements, des cris répétés à l'envi de Vive le général Bonaparte! Vive le premier consul! protestaient contre une tentative criminelle; on donna au chef du gouvernement, dans cette circonstance, les marques de l'affection sincère qu'on lui portait alors.

Les conspirateurs s'imaginent toujours que la masse applaudira à leur crime; ils se trompent. Un danger imminent auquel on a échappé comme par miracle attire toujours un sentiment de pitié qui ranime l'attachement et l'admiration, quand celui qui vient de l'éprouver a pu être l'objet de l'affection des masses. Il en fut ainsi pour Bonaparte, et cette tentative d'assassinat ne contribua pas peu à faire exalter et ses vertus et son courage; peut-être aussi les témoignages empressés d'amitié et les vives félicitations qu'il reçut dans cette circonstance furent-ils pour lui un motif de plus de se croire l'objet des vœux de la majorité de la nation, et raffermirent-ils dans son esprit le désir mal dissimulé qu'il avait déjà de se mettre à sa tête.

Quoi qu'il en soit, Cerrachi fut jeté dans un cachot comme ses autres complices ; là, livré à ses réflexions, il chercha long-temps quel pouvait avoir été le traître, et finit par croire qu'il avait peut-être lui-même donné l'éveil par les paroles imprudentes qu'il avait adressées au premier consul la dernière fois qu'il s'était trouvé avec lui. Il lui parut affreux d'avoir perdu ses amis en ne sachant pas se mieux déguiser ; mais le mal était fait, il ne s'agissait plus que d'en subir les conséquences. Le procès traîna en longueur. Un homme pénétra dans le cachot où le statuaire italien était renfermé. Cet homme se plaça en silence devant lui et puis l'appela par son nom. Cerrachi, chargé de chaînes pesantes, était couché sur son grabat, il souleva la tête.

« Que me veux-tu ?

» — Je veux te sauver.

» — Toi ?

» — Moi.

» — Et pourquoi ?

» — Parceque je vaux mieux qu'un insensé qui immole son ami à sa fantaisie.

» — A son devoir.

» — Ce n'est pas vrai : qui t'a chargé parmi

mes compatriotes de les sauver malgré eux ? Toi, Italien, ne devais-tu pas rester à Rome, y combattre en franc républicain, y mourir pour la liberté, et non pas céder et fuir en lâche ?

» — Tu as raison, mais la France est ma patrie adoptive, et si ma fuite m'a déshonoré en Italie, ma mort pour la liberté me réhabilitera en France.

» — Tu peux vivre encore : il m'est pénible de laisser éteindre un beau génie, d'enlever aux arts un homme tel que toi; change de façon de penser, Cerrachi, ou si tu y persistes, va, fuis des terres soumises à mon autorité, et jure de ne plus rien entreprendre à mon désavantage.

» — Ma destinée est accomplie.

» — Non, sois raisonnable. Procure-moi le plaisir de faire une belle action.

» — Et mes amis ?...

» — Tes complices ?... Songe à toi, et pas à leur sort.

» — Il sera le mien.

» — C'est une folie.

» — Les fous comme moi sont rares.

» — Eh bien ! eux aussi, mais à une con-

dition, c'est que vous jureriez sur l'honneur...

» — Et après ?

» — Et après, vous quitteriez la France.

» — Et la liberté ?

» — Cerrachi, tu aimes tes amis, il dépend de toi de les arracher au supplice : abjure tes sentiments régicides.

» — Régicides ! es-tu donc déjà roi ?

» — Silence ! malheureux, qui joues avec la hache tranchante.

» — Je ne suis pas jugé encore... M'éviteras-tu le jugement ?

» — C'est impossible.

» — L'arrêt rendu, comment donc me sauveras-tu ?

» — Tu t'adresseras à moi, tu me demanderas ta grâce.

» — Je la demanderais à l'Être suprême,... à un homme, jamais ! Si pour vivre il faut m'avilir, ne t'en flatte point ; tu ne flétriras point ceux que tu veux pardonner pour éblouir par une fausse clémence. Adieu, Bonaparte.

» — Adieu, Cerrachi. »

Quelques instants après, Cerrachi, toujours immobile, parut sortir d'un profond sommeil :

« J'ai fait, dit-il, un mauvais rêve..., oui bien certainement. »

Cerrachi, affaibli par la solitude, la nourriture insuffisante, demeura persuadé jusqu'à l'échafaud où, avec tous ses complices, il monta le 30 janvier 1801 avec un courage extrême, qu'il avait vu en songe Bonaparte lui apportant sa grâce à une condition qu'il n'avait pû accepter.

## CHAPITRE XII.

Division dans la bonne compagnie.—Quelques femmes de qualité qui allaient aux Tuileries. — On se chamaille avec les femmes du nouveau régime.— Les maris s'en mêlent.— Napoléon fait tout rentrer dans l'ordre. — Paix d'Amiens. — M. de Talleyrand gagne dans l'opinion du premier consul. — Pourquoi Fouché était aimé de Joséphine. — Pourquoi elle n'aimait pas M. de Talleyrand.— Les deux hommes qu'Hortense aurait étranglés. — Mot de Lucien sur Fouché. — Lutte de Napoléon contre deux de ses frères au sujet de deux charges au sénat dont il ne voulaient point. — Querelle de Napoléon et de Joseph. — M. de Laplace. — M. Chaptal. — Le chale de cachemire. — Nouvelle pomme de discorde. — Ce qu'il est devenu. — M. Benjamin Constant. — Le tribunat. — Carnot galant. — Histoire de la présentation manquée de la marquise de C... — Sage propos du premier consul. — Les gens forcés volontairement à être quelque chose. — Histoire du consulat à vie. — Mot du duc de Raguse.

---

La bonne compagnie commençait à se diviser ; une partie de celle à qui le château ne faisait rien dire, ou qui encore n'avait pas besoin du château, essayait de faire de l'opposition ; l'autre, plus caressée ou plus amie, cherchait à se rapprocher de la famille du premier

consul. Joséphine servait à merveille les ambitions encore un peu honteuses; elle avait été femme de qualité et en conservait les manières; par conséquent on pouvait sans déroger la voir fréquemment. Les anciennes amies qui l'avaient oubliée dans la tourmente de la révolution, se rappelaient leur attachement d'autrefois, et trouvaient très agréable de le lui rappeler au milieu des magnificences des Tuileries.

Madame de Fontanges, personne fort habile, se donnait à la mère du premier consul, éprouvant déjà pour elle cette tendresse qui plus tard la fit nommer sa dame d'honneur. Madame de Clermont-Tonnerre, qui disait que ses assiduités à la Malmaison n'étaient que du dévouement pour sa propre famille; la duchesse de Brissac, la maréchale de Mailly, mesdames de Périgord, de Narbonne, de Ségur, de Bouillé, de Montmorency, Matignon de Barral, et nombre d'autres, se ralliaient peu à peu aux notabilités roturières du nouveau régime. On s'observait de part et d'autre, on manifestait déjà une jalousie sourde de position; chacune voulait sa part de faveur la plus grosse, et nous nous lancions des épigrammes détournées. Déjà

quelques uns des maris naguère démocrates trouvaient étrange qu'on se moquât de leurs bourgeoises moitiés, et parlaient tout bonnement de sabrer les chevaliers de l'ancien régime. Ceci vint aux oreilles du premier consul, qui se fâcha sérieusement : « Je veux, dit-il à plusieurs de ses généraux, que tout le monde vive en paix; je chasserai des Tuileries la première ou le premier qui se permettra de faire une scène ou d'élever seulement la voix. Ceux à qui certaines gens déplaisent, et qui les voient ici le soir, n'ont qu'à ne point y venir. »

Ce propos, prononcé avec rudesse, produisit son effet. Rien n'est souple comme les militaires, il n'y a pas de meilleurs courtisans. L'uniforme du champ de bataille n'est plus qu'une livrée dans le palais; les épaulettes de la république se le tinrent pour dit, et si on jalousa la noblesse, si on s'indigna contre elle, ce fut à voix basse, à part, et de manière à ne pas mécontenter le chef du gouvernement. Nous sûmes par Joséphine et par madame Louis Bonaparte cette particularité, qui nous fit grand plaisir. On aime bien à se moquer des parvenus, mais il faut que ce soit avec sûreté ; car autrement si on a pour adversaires

des gens toujours le poing au bout des bras, ou le sabre à la main, il n'y a plus de gaieté de causerie, et l'on devient maussade et boudeur.

Ce qui amena beaucoup des nôtres aux Tuileries fut la conclusion de la paix d'Amiens. L'Angleterre, pour la première fois, reconnut en France un gouvernement autre que celui du roi. Ce fut pour Napoléon un grand coup de parti dont il tira un avantage immense. Les royalistes en éprouvèrent des impressions diverses : les avides prétendirent qu'il fallait se résigner; les fidèles se bouchèrent les yeux et les oreilles afin de ne pas voir ce qui aurait lieu. Cette paix, au dire des politiques, ne durerait pas long-temps. Ni l'Angleterre ni le premier consul n'y croyaient; on faisait halte des deux côtés. Le tambour battrait bientôt encore.

M. de Talleyrand eut l'honneur des négociations; ses amis, car il en a beaucoup, ce qui ne veut pas toujours dire que celui qui en a le plus mérite d'en avoir, élevèrent aux nues ses talents diplomatiques. Napoléon fut très satisfait du traité, il le lui témoigna de manière à élever contre lui des jalousies grondeuses. Madame de Stael, qui dans ce moment jouis-

sait d'une sorte de repos, dit à M. de Talleyrand :

« Les éloges du premier consul vont rendre Fouché votre ennemi implacable.

» — Je le présume.

» — Prévenez-le.

» — Dieu m'en garde, ce n'est pas l'homme avec lequel il faut faire de l'intrigue : je tâcherai de ne pas lui donner prise, bien certain qu'il ne tardera pas à s'embarrasser dans ses propres filets. Conseiller le premier consul de mon mieux est mon rôle, que je le joue bien, et nous irons loin. »

Il avait raison ; l'amour de Fouché pour la diplomatie de police devait tôt ou tard le compromettre ; il l'étendait partout, au dehors comme dans l'intérieur, dans chaque maison et même chez le premier consul ; par exemple Joséphine avait en lui une confiance excessive, le consultait sans cesse, prenait ses paroles pour des articles de foi. L'art de Fouché était de persuader à chacun de ceux qu'il voulait séduire qu'il leur était de nécessité absolue, leur sentinelle avancée, et que sans son concours ils échoueraient dans toutes leurs entreprises.

Une idée fixe tourmenta Joséphine depuis que son mari fut premier consul : la frayeur d'un divorce ; elle en comprenait l'avantage pour son mari, et cela redoublait ses alarmes. Fouché ne tarda pas à comprendre ce qui l'inquiétait ; dès lors il augmenta ses terreurs par de fausses confidences et des rapports indiscrets qui la désolaient ; il mit en avant jusques aux diseuses de bonne aventure, et plus d'une fois mademoiselle Lenormand fut le mannequin dont il se servit. Liée à lui par le nœud de l'intérêt, cette intrigante lui fut d'un grand secours et le seconda dans plusieurs affaires dont, sans son assistance, il ne se serait tiré qu'avec une grande difficulté.

Joséphine n'aimait pas M. de Talleyrand et le redoutait. Ses conseils pouvaient lui devenir funestes. Cet homme d'État, plus occupé de la chose publique que des intérêts privés d'une femme, la sacrifierait certainement à la paix de l'empire. Joséphine voyait en lui le plus zélé partisan du divorce, aussi ne le supportait-elle qu'avec peine, ou si elle cherchait à se le rendre favorable, elle s'y prenait mal, parcequ'elle désespérait de le gagner. J'ai cru devoir insister sur sa position vis-à-vis de ces deux

célébrités contemporaines, m'étant aperçue qu'on ne l'avait pas fait avant moi. Ceux qui font des livres n'ont, en général, vu les personnes dont ils parlent que dans l'éloignement; ils ne peuvent découvrir ces rapports secrets qui occupent tant de place dans l'histoire du cœur humain. Quant à moi j'ai passé ma vie avec les acteurs dont j'explique le rôle.

Hortense aimait l'esprit de M. de Talleyrand, et détestait Fouché de toute son âme; elle voyait en lui un des assassins de son père, et à ce titre l'avait en horreur. Il fallait cacher ce sentiment soit à Napoléon, soit à Joséphine, mais elle s'en dédommageait dans l'intimité. Elle me dit un jour, dans un moment d'humeur: « Il y a deux hommes en France que j'étranglerais volontiers, M. de S..., qui m'a trahie une fois, et le duc d'Otrante, qui me trahira toujours. » J'admirais comment elle réunissait dans un même sentiment un officier d'ordonnance de l'empereur et un ministre de la police. Les frères de Napoléon n'avaient pas non plus une affection bien vive pour Fouché: ils s'étaient aperçus qu'il leur avait donné pour gardes du corps une bande d'espions invisibles; car Napoléon savait tout ce qu'ils faisaient.

Lucien surtout se trouvait humilié de cette espèce d'inquisition. Le premier consul, dont les idées sur l'avenir n'étaient pas encore bien arrêtées, voulait consolider de son mieux la situation présente, dans le cas où il faudrait s'en contenter; or il convenait que le sénat créé par la constitution fût mené par des hommes à lui; en conséquence, et sous prétexte d'un règlement d'administration intérieure, il voulut que Lucien devînt trésorier, et Joseph chancelier de ce premier corps de l'État.

Ces deux places devaient être données par le sénat au scrutin. Le premier consul chargea les sénateurs Monge, Abrial et Roger-Ducos de prier vivement leurs collègues, en son nom, de nommer ses deux frères. Certes un désir exprimé avec autant de force serait devenu un ordre, mais un obstacle plaisant s'éleva : ni Joseph ni Lucien ne voulaient de ces dignités, les trouvant au-dessous du rang auquel, dans leur opinion, les frères du premier consul devaient être placés. Quelle était leur arrière-pensée? voyaient-ils déjà la couronne sur la tête du chef de la famille, voulaient-ils s'élever tout-à-coup au rang de princes

sans passer par aucun grade inférieur, malgré l'exemple de leur frère ? quoi qu'il en soit, leur résistance fut positive, ils déclarèrent à leurs amis le chagrin que ce choix leur causerait, et ils firent mille efforts pour qu'on les mît de côté, malgré les instances pressantes de leur frère. En vain celui-ci leur en parla, ils persistèrent dans leur refus. Madame Lætitia prit fait et cause pour eux, déclarant qu'on ne pouvait les contraindre à accepter ce qui leur était désagréable. La division fut dans la famille, car les sœurs aussi prirent parti dans cette affaire contre Napoléon, qui, resté seul avec sa femme, Louis et Hortense, ne se rebuta point, rappela ses émissaires, renouvela leurs instructions, et cela de manière à leur prouver que ses ordres étaient au-dessus du caprice de ses frères. D'une autre part, Joseph et Lucien étaient très bien servis par les sénateurs à eux et par ceux qui en secret briguaient ces deux charges lucratives. La brigue des deux côtés fut tenace.

La veille du scrutin, Joseph et Lucien reçurent l'ordre de se rendre le lendemain à Saint-Cloud de bonne heure. Leur frère espérait, en les retenant près de lui, les empêcher

d'intriguer au dernier moment, tandis que ses agents auraient tout le loisir de soutenir leur cabale. Il se trompa dans ses projets, la partie de ses frères étaient trop bien liée, et convenait trop bien à la majorité des sénateurs pour qu'ils ne l'emportassent pas sur lui. Aussi, tandis qu'ils déjeunaient ensemble, et que Bonaparte triomphait déjà, Joseph lui dit, en riant:

« Tu as perdu ta matinée et ton déjeuner. Tu crois, en nous retenant ici, qu'on nous désignera pour la candidature, il n'en sera rien.

» — Et pourquoi y mettre obstacle? répondit Napoléon en courroux.

» — Parceque, si tu peux dormir tranquille dans le lit du roi de France, je me trouverais mal à mon aise dans l'appartement du frère aîné de ce roi.

» — En vérité, reprit Napoléon en levant les épaules, il te sied bien de faire le royaliste, toi qui as été un damné jacobin. »

Ces aigres paroles furent échangées devant toute la famille. Hortense me les répéta plus tard. Joseph, au reste, ne s'était pas trompé; le sénat ne les plaça point sur la liste de présentation, et il nomma chancelier M. de Laplace, et

trésorier M. le comte Chaptal. Le premier était un de ces savants que l'attrait des études astronomiques ne détournait pas entièrement de la considération d'objets plus positifs, et qui savait unir merveilleusement les choses du ciel à celles de la terre, en expliquant les merveilles de l'un dans ses livres, et en réglant sa conduite et ses sentiments sur les mouvements de l'autre; son habileté en ces deux points fut incontestable. A la considération dont il jouissait alors comme savant, se joignit bientôt celle, non moins précieuse aux yeux du vulgaire, que donnent les dignités et la richesse. M. Chaptal, au contraire, plus utile que M. de Laplace par la nature de son travail, n'a jamais été courtisan que tout juste ce qu'il faut l'être pour se faire bien venir du souverain. Il a des idées nobles, libérales; plein de fermeté dans ses opinions, il ne cède que dans les formes, et ne s'écarte jamais de cette ligne que la vertu trace aux hommes d'État. Il a conquis, par cette conduite, l'estime universelle. C'est son titre perpétuel à cette considération à laquelle le courtisan le plus habile n'arrivera jamais, quels que soient d'ailleurs ses talents et son mérite.

Cet échec fut le principe d'une guerre sourde entre Napoléon et le sénat; il lui parut insupportable que l'influence de ses frères balançât la sienne et il le témoigna vivement. Néanmoins on parvint à l'apaiser en lui faisant voir que la sorte de mépris témoigné par Joseph et Lucien avait pu indisposer chaque sénateur à part. « Mais, répondit-il, le gouvernement ne marchera jamais si tous les pouvoirs ne sont pas subordonnés à une volonté : il faut que le chef soit libre de tout faire. » C'était de la bonne tyrannie que Napoléon demandait; on ne la lui disputa pas long-temps; il en eut à souhait.

Ses efforts pour faire monter sa famille à sa hauteur furent encore un point qu'il ne put jamais obtenir. Son intérieur était sans cesse troublé par des querelles intestines qu'il n'apaisait pas toujours à son gré.

Un beau matin, arrive chez madame Murat un marchand arménien apportant avec lui un chale de Cachemire bariolé de rouge et d'or, chargé de bouquets énormes, d'un goût affreux, mais étrange, mais extraordinaire, et par conséquent d'un prix fou.

« Lequel?

» — Quinze mille francs, madame.

» — C'est trop cher, je n'en veux pas... Mon dieu, qu'il est beau! j'en donne dix mille.

» — Quinze mille, pas moins.

» — Sortez, vous perdez la tête... »

Qui l'avait perdue? le marchand? non, mais Caroline; elle ne rêve qu'au chale... Hortense vient, elle lui en parle avec admiration. Hortense sort, court chez sa mère, décrit la merveille d'Orient, que Joséphine exprime le vif désir de posséder. On met du monde en campagne, on offre douze, treize mille francs, on traite à quatorze; le chale est acquis, deux jours se passent. Caroline est malade, elle boude son mari qui ne veut pas le payer si cher; elle se fait malheureuse auprès de ses frères, de sa mère et de ses sœurs. Le soir arrive, il y a cercle chez madame Bonaparte, elle n'y va pas; mais Élisa s'y rend avec sa mère, et en entrant elle voit sa belle-sœur triomphante et parée du chale désiré. Bien qu'Élisa ne l'eût pas eu jusque là dans la main, elle ne peut méconnaître le dessin, les couleurs. Madame Bacciochi n'attendit pas au jour suivant pour apprendre à Caroline qu'elle ne devait plus es-

pérer de posséder ce superbe tissu. Madame Murat se mit à pleurer et à sangloter. Dans sa colère elle dit à son mari que sa belle-sœur n'avait acheté le chale que par méchanceté pure et pour lui faire pièce, et jura de ne plus la revoir; elle tint parole. Madame Joseph, dont on a peu parlé, mais qui était une excellente femme et qui n'estima des grandeurs que le pouvoir de faire du bien; madame Joseph, songeant à opérer une réconciliation, vint trouver Joséphine, lui raconta ce qui se passait, l'invitant à désarmer sa belle-sœur en lui abandonnant, même avec perte, le sujet d'une désunion si déplorable.

Joséphine, un heure plus tôt, satisfaite déjà d'avoir un peu tourmenté madame Murat, aurait cédé sans peine à ce conseil si sage : mais dans l'intervalle elle avait vu sa belle-mère qui lui avait prodigué les reproches. Elle lui avait répondu que le chale, bien payé, était à elle légitimement, qu'elle le garderait, et ne le cèderait pas surtout à de mauvais procédés. Les efforts de madame Joseph semblaient donc inutiles, quand le premier consul eut connaissance de la cause de tant d'animosité : sa mère, sa sœur, sa femme, la lui racontè-

rent en pleurant, et chacune à sa manière; il veut parler le langage de la raison, on crie, on s'emporte plus encore, on ne veut rien entendre; le vainqueur d'Arcole, des Pyramides, de Marengo, va d'une femme à l'autre sans rien gagner, il prie, presse, sollicite, on finit par l'accuser d'être partial. Joséphine se lamente, se concerte avec Hortense; madame Murat se désole, sa mère aussi; Joseph, en vraie commère, Murat, en homme faible, surviennent, brochant sur le tout, et l'intérieur des Tuileries ressemble à un enfer. Napoléon se lasse enfin, il parle en maître, et soudain tout tremble à son approche, hors trois ou quatre femmes qui, blessées dans leur amour-propre, ne le redoutent plus.

Caroline voulait que sa belle-sœur lui cédât le chale au prix coûtant; Joséphine soutenait qu'elle le brûlerait plutôt. Le général Bonaparte, tout en lui reconnaissant le tort d'avoir été sur le marché de madame Murat, sentait présentement que ce que celle-ci proposait était impossible. Enfin, lassé de tant de tracas, de larmes, de bouderies, de dits et de redits, il décida souverainement que Joséphine ne porterait plus le chale fatal, et il donna

un beau collier de perles fines à sa sœur; puis, élevant la voix, il déclara à son frère et à son beau-frère que si on ne se voyait pas, dût-on se détester toujours, il se fâcherait tout de bon; il s'exprima avec autant de force, et avec plus de respect pourtant devant sa mère, à qui Joséphine vint faire une visite, tandis que Caroline passait chez elle accompagnée de madame Joseph. Ce fut ainsi que fut jugé ce grand procès qui donna plus de peine au premier consul que la négociation d'un traité de paix et de guerre.

La bonne intelligence ne fut pas d'abord rétablie; on se bouda encore long-temps de part et d'autre; mais enfin le temps produisit son effet ordinaire, et le cachemire fut oublié. Je l'ai revu bon nombre d'années après dans un magasin du passage Delorme, où je crois qu'il est encore, et sans doute bien déchu de son premier prix. Ainsi passent les vanités du monde. Louis XVIII se servait d'une phrase latine pour exprimer la même idée; mais, malgré mon intimité avec le monarque classique, je hais à la mort les citations latines; je ne lis Horace que dans la traduction en vers dont Sa Majesté m'a légué une copie manuscrite.

Cependant la république italienne nomma Napoléon son président deux mois avant la paix d'Amiens. Cette accumulation de dignités sur la même tête produisit un grand effet; on vit clairement que le général Bonaparte aspirait à quelque chose de mieux que ce qu'il possédait. Déjà le cercle des courtisans devint plus nombreux, les plus habiles le serrèrent de plus près, les ambitieux devinrent flatteurs, chacun enfin chercha de l'œil une place commode pour se prosterner sans trop se salir encore.

Ce fut déjà vers cette époque que le baron Benjamin Constant de Rebecque, écho des haines de madame de Stael, commença à faire de l'opposition. Madame de Stael me dit à ce sujet : « Voilà un vrai tribun que je nourris à la cuillère; j'espère beaucoup de lui, et j'en veux faire un vrai Gracchus. »

Le tribunat, à peine créé, importunait déjà le premier consul, parcequ'on y parlait à haute voix : il n'aimait autour de lui que des corps muets. Les beaux parleurs le désolaient. Carnot était du nombre, Carnot qui communiqua une portion de son énergie à M. de Constant. Ce fut vers ce temps que je le connus, il sor-

tait du ministère de la guerre; je le rencontrai chez un M. Dumas, sorte d'agent d'affaires. Je vis un homme dont la laideur était aimable, la conversation spirituelle, et qui auprès d'une jolie femme ne voulait être que galant. Il partit avant moi; je demandai son nom et j'appris avec qui le hasard m'avait fait trouver. Nous nous revîmes chez Cambacérès; il vint à moi, me fit cent politesses, et finit par me demander la permission de se faire présenter sous les auspices de mon mari; j'y consentis: les hommes extraordinaires me plaisent; ce n'est qu'aux sots qu'on a droit de demander un compte exact de leur conduite, il faut attendre qu'un esprit supérieur explique lui-même celle qu'il a tenue. D'ailleurs, qu'il y a eu loin des exagérations de 1814 et 1815 aux concessions et aux rapprochements de 1801 et 1810. On ne peut aujourd'hui s'en faire une idée. Figurez-vous le plus fanatique royaliste de l'époque, M. de La Bourdonnaye, par exemple, ou M. de Bonald, louangeant l'empereur et touchant dans la main de tous ceux qu'il trouvait sur son passage, ne s'inquiétant pas plus de leur vie que de leurs votes. Qui ne l'a pas vu ne le croira jamais.

Sur ces entrefaites, une femme de l'ancien régime, qui portait un assez beau nom, mais dont l'inconduite justifiait certain proverbe, fit solliciter par M. Regnault son admission aux cercles des Tuileries. J'ai dit ailleurs que depuis l'aventure de la banquière S... le premier consul se réservait le contrôle des présentations. Le nom de madame C..... le frappa; il ne la connaissait d'aucune manière et le même soir m'ayant rencontrée chez Joséphine, il s'approcha et me questionna sur cette personne. Il vit facilement mon embarras à lui répondre et, avec une amabilité de prince, me dit :

« Nommez-moi un interprète qui puisse m'expliquer votre langage.

» — Le comte Louis de Narbonne, répondis-je étourdiment.

» — Comte!... pas encore, madame, reprit-il avec moins d'aménité.

» — Mais, général, faites que ce soit bientôt; nous vous en aurons beaucoup de reconnaissance. »

Il me regarda... Oh! pour cette fois, la foudre ne fut pas dans ces yeux-là; il y eut de l'interrogation, du doute, du plaisir, que

sais-je encore ? je crois qu'il me quitta content de ma prière, quoiqu'il ne m'eût pas répondu. Je vis quelques jours après le comte de Narbonne, qui me dit :

« Vous m'avez joué un méchant tour.

» — Lequel ?

» — Comment ? seriez-vous coutumière du fait ? »

Je souris, il poursuivit ; car il savait que je n'étais pas malicieuse.

« Le premier consul, d'après votre indication, s'est adressé à moi pour savoir la vie passée et présente de la marquise de C...

» — Voilà en effet de quoi vous tourmenter beaucoup, si vous lui avez répété la dixième partie de ce que je vous ai entendu dire contre elle.

» — On ne peut se permettre de réticence avec le premier consul, j'ai conté tout ce que je savais, à mon grand déplaisir ; néanmoins vous auriez pu m'épargner cette corvée.

» — En la prenant pour moi. Grand merci ! je suis trop jeune pour avoir le droit d'inspecter certaines choses, et pas assez laide pour esquiver les soupçons de jalousie. »

Quoi qu'il en fût, et lorsque M. Regnault

eut rappelé au premier consul la requête présentée au nom de madame de C..., la réponse fut négative.

« Mais, général, c'est une femme de qualité qui tient à tout Paris.

» — Et à la province, peut-être, je ne veux pas d'elle.

» — Vous vouliez pourtant de la noblesse.

» — Oui, mais elle vient en foule, il faut un choix. Si je recevais ici toutes les déhontées de l'autre règne, j'aurais bonne mine avant peu ! Qu'elle reste chez elle, avec la consolation d'affirmer à ses amies qu'elle a refusé de venir s'encanailler chez moi. »

Napoléon savait ce qu'il disait ; madame de C... avait tenu ce propos devant moi, et plus tard je ne pus pas le supporter à cause du blâme indirect qu'il déversait sur moi-même.

« Madame, lui dis-je, nous avons lu la fable *du Renard et des Raisins*.

» — Comment, madame?...

» — C'est que le comte Regnault a conservé votre lettre, dans laquelle vous le conjuriez d'obtenir du premier consul la faveur de vous encanailler avec nous. »

Ces mots la firent pâlir; elle lança sur moi un regard où se peignait le dépit que lui causait ce sarcasme; elle devint mon ennemie mortelle, et ne revint à moi qu'après la restauration, lorsque mon crédit se fut consolidé.

Il est bon d'apprendre que la plus grande partie des familles nobles de France, ou qui croyaient l'être, ont vivement sollicité de Napoléon l'honneur de le servir, soit dans ses armées, soit dans les détails de son gouvernement ou dans le repos de ses antichambres; toutes n'ont pas réussi, et c'est précisément celles qui avaient été exclues des Tuileries à cette époque, qui se sont faites pures à la restauration et ont clabaudé contre les autres. L'hypocrisie est le premier vice de la nature humaine, elle est fille de l'amour-propre; que de gens se sont plaints d'avoir été forcés de devenir quelque chose, eux dont tous les protecteurs avaient été mis en avant pour les faire parvenir : ces fanfarons de fidélité mériteraient qu'on les stigmatisât en proclamant leurs noms; il me semble qu'il y aurait plus de mérite à dire : « J'ai cru que cela durerait, et j'ai songé à m'en accommoder pour ma part,

aussi bien que mes amis et connaissances. »

Un sénatus-consulte annonça que le consulat de Napoléon Bonaparte était prorogé de dix ans après l'époque de son terme naturel. Madame de Stael me dit : « Voici un second pas fait vers la couronne ; je crains que cet homme ne soit comme les dieux d'Homère, qu'au troisième il n'atteigne l'Olympe. Il ne néglige rien de ce qui peut nous ramener vers les idées monarchiques; la création de la Légion d'Honneur nous le prouve, c'est avec ce ruban qu'il étranglera la république et musèlera les hommes de la révolution. » En effet, la loi qui établit cet ordre illustre suivit de peu de jours la prorogation du consulat. Ce décret avait été précédé à peu de distance de la loi réparatrice qui fit rentrer l'émigration en masse, en accordant une amnistie pleine et entière aux exilés malheureux. Ils se précipitèrent en France, ayant perdu tout espoir du rétablissement des Bourbons ; humiliés de leurs revers, de leurs mésaventures, conservant néanmoins leur jactance passée, déterminés à demeurer les ennemis de leur bienfaiteur, ils voulurent épouvanter les acquéreurs de leur fortune; mais une main de fer contint tout

dans l'ordre. Les émigrés se plaignirent à voix basse et ne tentèrent rien contre la sûreté publique. Bientôt chacun chercha à se caser du mieux qu'il put, et avant peu ils se perdirent dans la masse de la nation. Plusieurs demandèrent et obtinrent du service, d'autres se tinrent en arrière : les ducs d'Aiguillon, de Maillé, de Fleury, quelques autres encore. Le duc de Luynes voulut au contraire se rapprocher du gouvernement; il engagea sa belle-fille, la duchesse de Chevreuse, à faire partie de la cour de l'empereur; le duc de Choiseul-Praslin accepta le titre de sénateur, et s'accommoda fort bien de la tyrannie impériale. Je présume que depuis il est devenu libéral pour son amusement, mais il ne l'a jamais été sur le fait des honneurs attachés à la pairie; ses actes font foi que l'esprit du fameux duc de Saint-Simon a passé en lui.

En général la haute noblesse apporta au milieu de la nouvelle une servilité un peu plus polie, mais qui au fond ne valait pas mieux: façonnés dès leur enfance à ces manières des grands domestiques, les nobles de la vieille cour en tirèrent une vanité charmante. J'ai entendu le maréchal-duc de Raguse dire avec beau-

coup d'esprit dans une circonstance : « Ma foi, M. de Brissac a jouté contre moi à qui s'inclinerait plus bas devant Madame mère, il l'a emporté de toute la tête, qu'il a descendue plus bas que mon c... » Le maréchal est de trop bonne compagnie pour qu'il se fût permis de prononcer devant moi le mot que je n'écris pas, mais il oublia que j'étais à portée de l'entendre, et je ne pus m'empêcher de rire de la franchise du propos et du pittoresque de l'expression.

Il faut conclure de là que les gens de notre sorte sont seuls faits pour fréquenter les palais, et qu'ils ont raison de ne pas vouloir y admettre des intrus qui ne savent aucunement de quelle manière respectueuse on approche des princes.

## CHAPITRE XIII.

Confidence que me fait Joséphine. — Suite de l'histoire du consulat à vie. — Discours de Napoléon. — Il joue le sénat. — La famille Moreau. — Ma conversation avec madame Moreau. — Commission que Napoléon me donne auprès d'elle. — Motifs qui empêchent cette dame de se taire. — Mot de madame de Stael sur elle. — Ce que dit madame de Stael à M. Regnault. — Mort du général Leclerc. — Retour de sa veuve. — Propos de madame Murat. — M. Félix Bacciochi. — Eugène à demi infidèle. — Amours de Pauline Bonaparte avec le colonel S... — Une Toulousaine. — Duel qu'elle propose. — Détails curieux de l'arrestation du colonel Fournier Sarlovèse. — Sa conversation nocturne avec Fouché. — Conspiration militaire. — Fin du récit du colonel.

---

A cause de mon insignifiance, de mon étourderie originelle et de la fantaisie d'Hortense, qui avait pour moi quelque amitié, je me glissais inaperçue dans les Tuileries. J'entrais à des heures particulières; je voyais des choses que d'autres ne soupçonnaient pas; j'assistais aux conférences de madame Bonaparte avec ses marchandes de modes, ses tailleurs, ses

ouvriers en tout genre; je disais mon avis, et souvent j'obtenais dans les momens d'intimité des marques de faveur dont j'aurais tiré parti si l'ambition avait pu prendre racine dans mon cœur; mais je ne voyais dans tout ce qui se passait aux Tuileries qu'une suite de scènes dramatiques dont le dénouement serait le retour des Bourbons.

J'arrivai une fois de grand matin : Joséphine venait de se lever; elle était triste et mélancolique, prête à pleurer enfin. Je crois qu'elle l'aurait fait si on ne lui eût apporté des bonnets charmants qu'il fallut essayer. Cela prit du temps; il y eut beaucoup à critiquer, beaucoup à admirer, un peu à retoucher. Bref, une heure s'écoula sans chagrins; mais tout finit dans ce monde : on se lasse même du bonheur d'essayer des bonnets. Les ouvrières partirent, les femmes de chambre s'écartèrent, nous restâmes seules, et je continuais encore l'éloge des chiffons lorsque je vis les yeux de madame Bonaparte se remplir de nouvelles larmes. Je me trouvai mal à l'aise, je me tus, ne sachant si je devais sortir ou rester. Elle me dit enfin :

« Je suis bien malheureuse !

» — Vous, grand Dieu! repartis-je; vous, madame que toutes les prospérités environnent!

» — Ah! comme le public, vous ne voyez donc que cela? Il vous semble que tous ces biens suffisent au bonheur; je l'ai cru comme vous avant que d'y atteindre, et maintenant je les apprécie à leur juste valeur : je suis bien malheureuse!

» — Nous avons tous nos soucis, madame.

» — Les miens sont des plus amers : nous montons à une hauteur d'où la chute sera terrible. Je voudrais que mon mari se contentât de ce qu'il a, de moins encore, et que nous vécussions en famille avec nos amis dans une douce intimité. Avant peu tout cela va disparaître, et un espace immense nous séparera de vous tous. »

Joséphine ne me dit plus rien. J'en savais assez; je compris qu'un nouveau trône serait bientôt établi sur les ruines de l'ancien, je ne me trompais pas : mais ce projet était encore ajourné. Napoléon voulait faire un pas de plus que les dieux d'Homère, pour me servir de l'expression de madame de Stael; il ne s'agissait cette fois que du consulat à vie. On y parvint par une voie d'abord bien détournée; car

au sujet du traité de paix définitif avec toutes les puissances de l'Europe, le président du tribunat, Chabot de l'Allier, proposa qu'un gage de la reconnaissance nationale serait donné au premier consul, et qu'un double message porterait ce vœu au sénat et au corps législatif. Chacun eut son rôle dans cette comédie: les sénateurs Laplace, Fargues, Lacépède, Jacqueminot, étaient chargés d'échauffer leurs collègues, et ils furent vivement secondés par Cambacérès et Lebrun. Les plus habiles mirent d'abord en avant qu'il s'agissait d'ajouter encore dix ans au consulat, déjà de vingt ans; mais le second consul prétendait qu'agir de la sorte serait un enfantillage; que le mieux à faire était de terminer la besogne d'un seul coup, et de proclamer Napoléon consul à vie. Il y avait encore un petit parti de républicains sincères. On alla aux voix; la majorité se décida pour les dix années. Ce fut un mécompte, Napoléon le comprit; aussi, pour ne s'engager à rien, il répondit de la manière suivante:

« Sénateurs,

» La preuve honorable d'estime consignée

» dans votre délibération du 18 sera toujours » gravée dans mon cœur. Le suffrage du peuple » m'a investi de la suprême magistrature ; je » ne me croirais pas assuré de sa confiance si » l'acte qui m'y retiendrait n'était encore sanc- » tionné par son suffrage.

» Dans trois ans qui viennent de s'écouler, » la fortune a souri à la république ; mais la » fortune est inconstante, et combien d'hom- » mes qu'elle avait comblés de ses faveurs ont » vécu trop de quelques années !

» L'intérêt de ma gloire et celui de mon bon- » heur sembleraient avoir marqué le terme de » ma vie publique au moment où la paix du » monde est proclamée ; mais la gloire et le » bonheur du citoyen doivent se taire quand » l'intérêt de l'État et la bienveillance publique » l'appellent.

« Vous jugez que je dois au peuple un nou- » veau sacrifice, je le ferai si le vœu du peuple » me commande ce que votre suffrage au- » torise. »

C'était repousser adroitement les dix années, remettre en question ce que le sénat avait décidé, et rouvrir la porte aux défenseurs du consulat à vie. La discussion sur ce point im-

portant passa au conseil d'État, présidé par le second consul. Bigot de Préameneu, Rœderer, tous les deux vendus au général Bonaparte, prétendirent, l'un, qu'il ne fallait pas circonscrire la volonté de la nation; l'autre, qu'il convenait de lui proposer que Bonaparte fût nommé consul à vie, avec le droit de choisir son successeur. C'était placer la couronne sur sa tête, avec un autre titre que celui de roi. Reygnier parla dans ce sens, ainsi que le comte Regnault; Portalis ajouta que Napoléon était un homme au sort duquel la destinée du monde était attachée, devant qui la terre se taisait!

L'instinct de la courtisanerie répondait à merveille à l'instinct de la domination. La proposition fut adoptée sans contradiction; on envoya au sénat la délibération du conseil d'État; le sénat en fit son rapport, et on soumit au vote universel le consulat à vie : il fut adopté, proclamé, devint loi de l'État, à la grande satisfaction des partisans du général Bonaparte, qui, voyant leur maître reconnu, jugèrent que leur fortune suivrait de près.

Les larmes et le chagrin furent encore dans cette circonstance le partage de Joséphine, la

joie et le triomphe celui de la famille Bonaparte. Dès ce moment elle se sépara de la foule, eut un rang à part, des siéges de forme particulière, une sorte d'étiquette encore déguisée, mais enfin une étiquette.

Ce nouveau succès mit le comble au désespoir des partisans de Moreau ; on ne put décider ce général à venir en personne complimenter Bonaparte. J'allai voir madame Moreau :

« Sortez-vous, me dit-elle, de chez ces rois de contrebande, de chez cette famille qui escamote une couronne à la liberté ?

» — Plaignez-vous plus bas, répliquai-je ; il peut y avoir autour de vous des misérables qui répèteraient vos propos.

» — Je les braverai : Moreau sait ce qu'il doit à la république, il montera à cheval, il armera ses anciens camarades contre la tyrannie. N'est-ce pas une pitié que des Corses s'emparent du trône des Bourbons ?

» — Ils n'en sont pas encore là, le consulat à vie n'est qu'une dignité de la république.

» — Mais la royauté naîtra de ce consulat insolent.

» — Pourquoi, lui dis-je, le général a-t-il eu tant de désintéressement ?

» — Parceque, hors du champ de bataille, il est pis qu'un enfant, tout lui fait peur : il craint le peuple, les magistrats, les députés; et le *hors la loi* le ferait mourir, si par cas il l'entendait prononcer contre lui. Cependant il faudra bien qu'il se décide à prendre un parti, je ne resterai pas dans un semblable oubli, et il ne sera jamais dit que les femmes de Bonaparte ont eu le pas sur celle du général Moreau. »

La *femme* parlait ici aussi haut que la *républicaine*.

Je ne puis répéter tout ce qu'elle ajouta sur ce consulat à vie; elle aurait déjà voulu voir son mari l'épée à la main : abaisser la famille Bonaparte était tout pour elle; peu lui importait, dans son délire, les conséquences qu'aurait pu avoir dans de semblables circonstances une tentative sans succès.

Peu de jours après je vis le premier consul, qui me dit au premier abord : « La citoyenne Moreau est folle, on en met à Charenton qui le sont moins, et pour peu qu'elle continue, elle y occupera bientôt sa place. La citoyenne Moreau perdra son mari. » Tout fut dit là, je ne répliquai point, car Napoléon s'éloigna.

J'admirai comment il s'y était pris pour que j'engageasse cette femme à faire moins de bruit. Il s'était servi à son égard du titre de citoyenne, qu'il n'employait plus depuis quelque temps. Le lendemain je retournai chez madame Moreau ; je tâchai, sans mettre en jeu le premier consul, de lui faire peur du mécontentement de ce chef de la république.

« Il me revient de toute part, lui dis-je, qu'on lui répète vos propos, et qu'il en est très irrité ; si le général est en mesure de le combattre avec succès, ne ménagez plus rien ; mais si vous n'en êtes encore qu'à désirer sa ruine, craignez que par un coup inattendu il ne vous place l'un et l'autre dans l'impossibilité de le punir jamais des torts que vous lui reprochez. »

Madame Moreau me répondit :

« Il s'est fâché, c'est quelque chose ; mais sa femme, sa mère, ses sœurs, crient-elles aussi contre mon audace ?

» —Elles ont gardé sur ce point, devant moi, un profond silence.

» — Elles ont l'impertinence de me dédaigner, eh bien, je ferai un tel éclat qu'elles m'entendront ! »

J'avais rempli ma commission; je me retirai, non sans avoir ma part de la mauvaise humeur, madame Moreau, dans sa colère, n'ayant pas ménagé les femmes de l'ancien régime qui consentaient à aller faire leur cour, ce fut son expression, aux femmes Bonaparte. Je ne pus m'empêcher de lui répondre : « Mais, madame, vous trouveriez très bon qu'elles vous la fissent, et pourtant de général à général il n'y a que la main, avec la seule différence que Bonaparte est noble et de plus consul, tandis que M. Moreau n'est ni l'un ni l'autre. » Jamais propos ne la piqua davantage, elle sentit néanmoins qu'elle se l'était attiré, mais elle éluda d'y répondre, en plaisantant sur la gentilhommerie des Corses. Je sortis peu satisfaite. Elle excita son mari, qui fit la mauvaise plaisanterie, à la suite d'un dîner, de décerner à son cuisinier une casserole d'honneur, en dérision de l'ordre nouvellement établi.

Madame Moreau en fit tant, que les Bonaparte songèrent à une rupture complète ; ils en donnèrent le signal en refusant d'aller à un certain bal chez elle.

Ce coup d'État mit Paris en combustion ; on en parla depuis la Chaussée-d'Antin jusqu'au

fond du faubourg Saint-Germain. Les femmes prirent assez généralement la cause des Moreau ; les maris, plus prudents, se rangèrent du côté des dames Bonaparte. Madame de Stael, qui n'aimait pas madame Moreau, accourut pour prendre part à son affront, et pour la consoler, l'aigrit encore. Le premier consul en fut instruit, et lui en sut très mauvais gré ; il dit à ce sujet à M. Regnault : « Votre amie, qui n'est pas la mienne, madame de Stael, me fait la petite guerre, cela me déplaît, je ne supporte que la grande, dites-le-lui de ma part. » Madame de Stael répondit au messager : « Il ne veut pas que je l'aime, il faut bien que je le haïsse, je ne puis être indifférente à son égard. » Le mot était joli, mais il ne raccommoda pas la chose.

Au milieu de ces querelles d'intérieur arriva la nouvelle de la mort du général Leclerc, qui avait succombé à Saint-Domingue à une attaque de fièvre jaune ou de quelque autre maladie du pays ; ce fut un coup fâcheux pour les Bonaparte ; ils ne regrettèrent peut-être pas beaucoup leur beau-frère, mais son trépas annonça le dénouement fâcheux d'une expédition à laquelle le premier consul attachait un

grand prix. On ne tarda pas à voir arriver la belle veuve, plus séduisante encore sous son costume de deuil, apportant avec elle les cendres de son mari, et jouant à ravir l'Arthémise en présence même des aides de camp du défunt. Son aspect troubla d'abord les plaisirs de la cour consulaire, mais on ne peut gémir toujours. Le général Leclerc était bien mort, et lorsqu'on eut rendu à ses restes tous les honneurs dus à son grade, on se hâta de l'oublier. Madame Murat dit à ce sujet : « Voilà Pauline à marier, ce sera de nous trois celle qui aura le plus grand seigneur pour mari. » Le général Murat n'avait encore d'autres titres que ceux de sa gloire : le pauvre Bacciochi était moins que rien, et n'a jamais pu être quelque chose ; c'était un Corse noble, déjà au service avant la révolution, mais sans aucun talent militaire. On ne put l'utiliser dans les armées de la république, et moins encore dans celles de l'empire : mari à la suite, prince par superfétation, il ployait sous le poids de sa haute fortune. Ce n'était pas un méchant homme, mais un homme nul. Il possédait de ces vertus privées sans éclat, de ces qualités qui ne font de bien à personne, et ses vices, en petit nombre,

faisaient certainement peu de bruit : il était dans la famille impériale toujours si bien éclipsé par tous les autres, même par le prince Borghèse, qu'on ne le voyait nulle part, quoiqu'il fût partout. Son nom n'a pas été prononcé une seule fois dans l'Italie. A l'époque de l'empire expirant il assista à la chute de sa famille comme il avait assisté à son élévation, sans se mêler de rien ; aussi fut-il de tous celui qui n'eut pas à descendre, car les revers le laissèrent où la fortune l'avait trouvé.

Madame Leclerc ne tarda pas à se consoler de la perte de son époux, elle regarda sa position comme précaire, et voulut en profiter. Elle jeta d'abord les yeux sur le colonel S..., et puis s'amusa à coqueter avec Eugène de Beauharnais. Je l'aurais détestée si déjà, ayant eu à me plaindre de ses procédés, je n'avais eu besoin de recourir à la philosophie ; elle est d'une grande ressource dans les trahisons de l'amour; déjà le nôtre ne battait plus que d'une aile. Je ne puis pas dire qu'Eugène fût infidèle à notre amitié platonique, mais il voltigeait, prenait des distractions dont il ne me rendait pas compte; ses soins ne diminuaient point, et cependant je m'apercevais que j'avais cessé

d'être son amie. Mon Dieu ! qu'il est pénible de se tourmenter dans une position pareille, de souffrir sans trop avoir le droit de se plaindre, et sans posséder surtout celui de prendre sa revanche. Je me dépitais, Eugène ne s'en apercevait pas, il me rendait malheureuse ; et dans certains moments, pour me venger, je méditais des conspirations à ma manière, et nullement politiques ; décidée à tout souffrir, à garder pour moi seule mon inquiétude, j'affectais une gaieté que je n'éprouvais pas, un contentement extérieur qui était la grimace du dépit. On s'apercevait de mes inquiétudes, et ma belle-mère me demanda gravement si je n'étais pas satisfaite des procédés de mon mari ; je l'étais, et beaucoup sans doute : il me laissait en repos, que pouvais-je désirer de plus !

Je dus donc voir avec moins de chagrin que de colère les agaceries de madame Leclerc ; elles ne produisirent pas sur Eugène l'effet attendu : il savait combien toute intrigue dans l'intérieur de la maison de son beau-père déplairait à celui-ci, et il avait encore plus de politique que d'envie de répondre à la belle Pauline. Son insensibilité décida madame Le-

clerc à se retourner vers le colonel S... Ici on comprit son sourire, on interpréta son premier regard, on ne balança pas à reconnaître, par un ardent amour, la préférence qu'on paraissait vouloir accorder. L'affaire ainsi conclue de la part des deux parties semblait devoir marcher rapidement au but. Y vint-on? La charité, en opposition avec la médisance, me défend de rien assurer de ce que je n'ai pas vu de mes yeux.

Il y avait à Paris une Avignonnaise non moins remarquable par les proportions de son corps que par la beauté de sa figure; elle ne démentait en rien la réputation des femmes de son pays. Venue à Paris, je ne sais pourquoi, elle passa d'une première protection sous une seconde, toujours vivement éprise de son amant du jour, qu'elle adorait avec une franchise extrême, une bonne foi à toute épreuve jusqu'au moment où un autre caprice la conduisait vers un nouvel attachement. Le colonel S... était l'heureux du jour, elle ressentait pour lui plus que de la passion, c'était du délire; il ne lui fallut pas une semaine pour deviner son infidélité. Voilà que sa tête part, elle devient folle, se met en route, et arrive

chez madame Leclerc. Sa voiture, son port de reine, sa parure recherchée, lui font ouvrir toutes les portes. La veuve qu'elle demande consent à la recevoir ; on les laisse seules. L'Avignonnaise raconte avec calme, quoique son son œil noir lançât des étincelles ardentes, comment elle aimait le colonel S..., comment elle en était aimée ; que, s'apercevant de la diminution de sa tendresse et en cherchant la cause, on lui avait appris qui lui ravissait son cœur, et qu'elle accourait pour conjurer madame Leclerc de tourner ailleurs le cours de ses conquêtes, et de lui abandonner un amant à qui elle ferait le sacrifice de la vie.

Ce compliment, tourné d'une façon toute leste, ne plut point à madame Leclerc, déjà passablement fière, et qui à cette époque se croyait au-dessus de toutes les femmes de Paris et d'Avignon. Elle répliqua avec hauteur, qualifia la démarche d'inconvenante, et sans toucher au fond de l'affaire, engagea la concurrente à se retirer ; mais celle-ci ripostant : « Écoutez, madame, ce que j'ai à vous dire, il n'y a qu'un mot qui serve : vous êtes de Corse et moi du Comtat, nous avons le sang chaud; vous êtes veuve d'un militaire, sœur d'un héros,

vous voulez m'enlever un brave officier ; voyons si vous en êtes digne, je vous propose de vous battre à l'épée ou au pistolet avec moi, et cela de manière à ce qu'une de nous reste sur le carreau. »

Pauline, épouvantée, ne répondit à cette extravagance qu'en agitant le cordon de sa sonnette. On accourut, elle fit mettre l'Avignonnaise à la porte; en se retirant celle-ci vomit un torrent d'injures contre sa rivale, en la menaçant de lui jouer un mauvais tour.

La frayeur extrême que cette algarade causa à madame Leclerc ne lui permit pas de la mépriser, elle s'en alla sur-le-champ trouver le ministre de la police, qui, dès le même jour, fit enlever la Marphise provençale pour la ramener en poste à Avignon. Cependant l'amour de madame Leclerc pour le colonel, cause indirecte de cet esclandre, fut tenu en échec ; deux ou trois explications orageuses ne les raccommodèrent pas, et on se sépara pour ne plus se revoir.

Ce fut au temps où l'on proclama le consulat à vie qu'un autre militaire, célèbre dans l'histoire galante de l'époque, se compromit avec le gouvernement. Le beau Fournier Sarlovèse,

mauvais sujet, et qui faisait à tort suspecter sa bravoure par le soin qu'il mettait à se rendre supérieur dans le maniement des armes, se plaçait insensiblement dans le parti d'opposition. Lié avec le général Moreau, qu'il voyait beaucoup, et excité par la femme de celui-ci, il faisait succéder imprudence à imprudence, et faisait parler de lui parceque lui-même parlait beaucoup trop. Il se déchaîna principalement contre le vote à vie, et s'attira une disgrâce qu'avec un peu plus de prudence il aurait pu éviter.

Le premier consul, à qui l'on rapportait tout, n'ignora point les propos de Sarlovèse. « Puisqu'il crie son opinion par-dessus les toits, qu'on l'enferme, dit-il, de manière à ce que les toits seuls puissent l'entendre ; » et aussitôt il ordonna son arrestation. Ceci se passait à l'Opéra, où se trouvait le général Bonaparte. Les amis de Fournier auraient pu parer le coup s'il leur en avait laissé le temps ; mais sa mauvaise étoile l'amena le même soir à l'Opéra, où il prit place au balcon en face de la loge consulaire, sur laquelle il ne daigna pas porter un regard, tandis qu'il saluait avec affectation tous les militaires de sa connais-

sance qu'il pouvait apercevoir. Cet oubli des formes indisposa Napoléon, qui, se retournant vers Junot, placé derrière son fauteuil, lui commanda d'aller, sans perdre un instant, s'assurer du colonel Fournier Sarlovèse, pour le conduire devant le ministre de la police, comme prévenu de conspiration contre la sûreté intérieure et extérieure de l'État.

Junot partit pour exécuter cet ordre ; il parut à la porte du balcon, et de l'air le plus gracieux fit signe à Sarlovèse qu'il désirait lui parler. Le colonel se lève, et sort dans le corridor.

« Qu'est-ce ? demande-t-il.

» — Un devoir bien pénible que je dois remplir : le premier consul veut que je m'assure de ta personne.

» — Tu fais là un vilain métier, Junot ! Est-ce que passer mouchard est augmenter de grade ? »

Junot, à ce propos désobligeant, entre en fureur, et sans plus songer à son devoir, propose au colonel de se battre ; mais les deux officiers de gendarmerie dont il s'était fait accompagner lui déclarent qu'il ne peut agir ainsi et qu'il doit conduire Sarlovèse non sur

le terrain d'un combat singulier, mais chez le ministre de la police. Junot cède en ajournant le duel, et conduit le prisonnier à Fouché, qui, pour cette nuit, ne sachant qu'en faire, le logea dans son hôtel, où il lui fit donner un lit. Je tiens du colonel que, lorsqu'il croyait dormir en paix, il fut réveillé par une visite inattendue, celle de Fouché en personne, qui, semblable à l'enchanteur Ismen dans la Jérusalem délivrée, entra par une issue cachée dans la boiserie de la chambre. Son aspect surprit beaucoup Sarlovèse, qui se crut destiné à quelque funeste aventure. Il se lève sur son séant, cherchant machinalement des armes qu'il n'avait plus à sa disposition. Fouché lui vit faire le geste ; car une veilleuse laissée sur une table voisine éclairait assez bien les objets, sans compter la bougie que le ministre portait dans une lanterne sourde.

« Tranquillisez-vous, colonel, lui dit-il ; je viens en ami, ne craignez point.

» — Ma foi, citoyen ministre, vous êtes le seul que je puisse redouter, car en général vous ne vous servez pas contre ceux qui sont en votre pouvoir de ce que les chevaliers appelaient des armes courtoises. »

Fouché sourit, et puis prenant la parole :

« Vous vous êtes donc laissé arrêter?

» — On m'a pris à l'Opéra ; me pouvais-je douter que Junot travaillât sous vos ordres?

» — Pas sous les miens, colonel, mais sous ceux du premier consul ; j'ai reçu en vous voyant la première nouvelle de votre malheur.

» — Ainsi donc je dois en avoir toute l'obligation à Bonaparte.

» — Il se méfie de vous et vous signale comme un conspirateur.

» — S'il m'eût signalé comme un parleur, il aurait eu raison ; je suis imprudent ou clairvoyant peut-être : je dis ce que je pense, et l'on m'en fait un crime ; voilà la vérité.

» — Tous ne peuvent être contents ; mais vous n'êtes pas le seul à fronder.

» — Citoyen ministre, je vous préviens que, si vous avez la fantaisie de recommencer mon interrogatoire de tantôt, j'ai, moi, la ferme résolution de ne pas vous répondre. J'ai besoin de dormir.

» — Je vous le répète, je suis ici en ami ; je voudrais vous obliger. Ne me dites rien qui puisse vous compromettre ; je ne désire savoir

qu'une chose : les soldats aiment-ils mieux le général Moreau que le premier consul Bonaparte ?

» — Oui et non : ceux qui ont servi sous les ordres du général sont pour lui, les autres préfèrent celui qui fut leur chef, et ce sont les plus nombreux.

» — Les chances de succès que Moreau pourrait avoir sont donc faibles ?

» — Je le présume. »

La conversation roula quelque temps encore sur ce sujet, sans que le colonel se laissât entamer. Fouché manifesta du dépit de ne pouvoir lui inspirer aucune confiance. Il partit enfin ; mais en 1814, ayant rencontré le général-comte Fournier Sarlovèse aux Tuileries, il l'aborda et se plaignit à lui de ce qu'en 1802 il n'avait pas voulu le comprendre. « Mon intention était alors, lui dit-il, d'organiser un mouvement en faveur de Moreau, dont je vous aurais donné la direction ; mais vous m'opposâtes tant de froideur que je crus inutile de me découvrir davantage, ayant la certitude que vous auriez pensé que je vous tendais un piége. Il me fallut renoncer à ce projet qui, bien exécuté, aurait ramené les Bourbons huit ans plus tôt. »

Sarlovèse expliqua à Fouché qu'il eût été en effet impossible que, dans la circonstance, on eût pu, sans être fou, ajouter la plus légère foi à ses paroles. « Au reste, poursuivit Sarlovèse, qui lui-même me contait son arrestation, je n'étais ni innocent ni tranquille à l'instant où Fouché causait avec moi : je m'étais engagé dans une conspiration à laquelle prenaient part des officiers de toutes armes. Nous avions les généraux Mal..., Del..., Dep..., Mons..., les colonels Bo..., Ru..., Mu..., Ch... et plusieurs autres, qui voulaient donner momentanément à Moreau le pouvoir suprême jusqu'à ce qu'on se fût entendu sur l'organisation définitive du gouvernement. En attendant chacun de nous aurait pris selon son grade le commandement des anciennes provinces et des subdivisions que l'on aurait établies. Je devais, moi, aller aux Tuileries avec mes amis et frapper le premier le tyran. Un traître, comme il s'en glisse toujours dans les réunions nombreuses, fit son profit de tout révéler ; il connaissait le général Menou, cet extravagant qui en Egypte, d'où il arrivait alors, s'était fait circoncire sous le nom d'Abdallah. Il se présenta devant lui pour sau-

ver, disait-il, la vie de Bonaparte, et lui révéla le projet. Menou prit feu, se rendit aux Tuileries et conta ce qu'il savait. On l'autorisa à mander son digne ami devant le premier consul qui l'interrogea lui-même : sa perspicacité lui fit voir dans ce complot plus d'imprudence que de réalité ; il vit qu'une surveillance active sur ces officiers suffirait, et je fus le seul qu'il honora de sa colère ; en conséquence il me fit arrêter.

» Après avoir passé la nuit chez le ministre de la police, très embarrassé de mon avenir, redoutant des révélations dangereuses et me promettant de ne jamais rien avouer, je me réveillai de bonne heure. On me fit conduire chez moi par quatre agens de la police, trois pour me garder à vue, un pour visiter mes papiers.

» Pendant qu'ils étaient occupés à fouiller dans mon secrétaire, plus attentifs à ce qu'il recélait qu'à ma personne, le moment de me sauver me paraît venu : je pousse, avec la force que m'a donné la nature, le surveillant le plus près de moi ; il va heurter son camarade si violemment que tous les deux tombent ensemble ; je m'élance vers la porte, l'ouvre en

un instant, la referme à clef, et je me trouve libre dans les rues de Paris.

» J'allai me réfugier chez une dame de mes amies, qui, ne pouvant retenir sa langue, fit soupçonner que j'étais là ; et afin de ne me laisser aucune résistance possible, on fit marcher contre un homme seul la gendarmerie d'élite et cinq cents soldats de la garde consulaire.

» — Cinq cents contre Fournier-Sarlovèse, m'écriai-je, les avez-vous bien comptés ? Cela ferait beaucoup de monde.

» — Ils devaient y être, car on me craignait infiniment ; d'ailleurs plus on moins, peu importe. On me traqua, je fus conduit dans un cachot du Temple, puis exilé dans le département de la Dordogne, où l'on ne me laissa pas. Il vint un ordre qui me fit partir sur l'escadre de l'amiral Villeneuve. La fortune maritime dérangea cette expédition ; la flotte rentra dans les ports de France ; je fus encore éloigné de Paris. Enfin, ayant obtenu du service, j'allai rejoindre l'armée dans la Prusse, et le matin de la bataille d'Eylau, l'empereur passant devant moi, me dit : « Colonel, pour que le passé soit oublié, il faut prendre

ici un baptême de sang. » Je me conduisis de mon mieux sans me faire tuer, selon le désir très positif de notre *auguste maître*, et gracié par quelques actes de valeur dont il fut content, j'ai depuis fait mon chemin avec mes camarades. »

## CHAPITRE XIV.

Je reviens sur mes pas. — Comment M. de Narbonne nous apprend la venue de la famille royale d'Étrurie.— Opinion de mon père et de moi. — Nous taxons M. de Narbonne de jacobinisme. — Sa réponse. — Joséphine royaliste. — La reine d'Étrurie. — Impertinence de la nouvelle cour. — Le roi d'Étrurie; sa conversation avec Napoléon. — Ses propos étranges.— Conseil que M. Regnault me donne. — Madame de Montesson. — Je relève en passant une erreur de je ne sais qui. — Démarches du roi Louis Ier. — Ce que Napoléon pensait de lui. — Comment le premier consul répond à une proposition de l'Angleterre. — Lord Withworth. — Sa noble franchise. — M. de Celles. — Mot sur celui-ci du prince de Talleyrand. — Le comte de Cobentzel.— Le marquis Lucchesini.— Mot sur lui de M. de Noailles. — Le baron de Souza. — Madame de Souza. — Le comte Flahaut. — Le marquis de Gallo. — Le chevalier de Azara. — Le citoyen Serra.

---

Le malicieux monsieur de Courchamp vient me voir encore, quoique j'aie cessé d'être pure et que j'aie persisté à ne pas vouloir faire partie de la congrégation. M. de Courchamp qui, opinion à part, est fort aimable, et que je consulte avec fruit, après avoir parcouru ce matin les premiers cahiers de ces nouveaux Mémoires :

« Mais vous ne parlez pas, m'a-t-il dit, du passage à Paris du roi et de la reine d'Étrurie? Cet évènement fit pourtant quelque sensation dans une ville où les rois étaient passés de mode, quoique quelques uns fussent en voie de le devenir.

» — Vous avez raison, mon ami ; mais vous oubliez que je ne suis pas un historien, et que mon unique but est de raconter mes souvenirs personnels. Louis XVIII avait là-dessus une phrase latine qui vous rendrait bien ma pensée ; mais je l'ai oubliée ; il m'est resté seulement qu'elle avait rapport aux malheurs de Troie, et ces malheurs-là sont si loin de nous!... »

Toutefois, pour complaire à M. de Courchamp, je raconterai en peu de mots ce que j'ai su de relatif à ces augustes personnages.

Le comte de Narbonne, arrivé en France depuis peu, venait nous voir souvent, mon père ayant été son ami intime.

« Que me donnerez-vous, mon cher marquis, dit-il un soir à mon père, en plein salon, pour la bonne nouvelle que je vous apporte? Avant peu de jours un Bourbon sera ici.

» — Un Bourbon?... s'écria-t-on de toute

part, un Bourbon à Paris, grand Dieu ! Que dites-vous-là ? Sera-t-il prisonnier ou libre ?

» — Prisonnier !... fi donc ! En pleine liberté, environné d'hommages, puissant et considéré.

» — Serait-ce donc, répondit mon père, que le premier consul va proclamer le roi, et que monseigneur le duc d'Enghien, comme le plus rapproché de la frontière, viendrait sans doute en qualité de lieutenant-général du royaume pendant l'absence de Sa Majesté ?

» — Ce n'est pas tout-à-fait cela, reprit M. de Narbonne avec un sourire équivoque ; le premier consul, je le crains, n'a d'autre projet que de se proclamer lui-même, et je ne voudrais pas voir le duc d'Enghien en ses mains; il s'agit d'un autre prince, moins redoutable, moins intéressant pour nous, du ci-devant duc de Parme, devenu roi d'Étrurie sous le nom de Louis Ier.

» — Et que vient-il faire ? lui demanda mon père avec impatience.

» — Je vais vous le confier, repartit le comte ; mais, pour Dieu ! ne vous fâchez pas de ce que je vous dirai. Il y a parmi les gens du nouveau régime des curieux qui ont la fan-

taisie de connaître comment un Bourbon est fait: le désir de nous contenter pourrait devenir dangereux; il convient cependant de le satisfaire, et voici de quelle façon le premier consul s'y est pris. Il a choisi dans toute la famille le moins capable, le moins instruit, un prince de vingt-huit ans qui a toute la raison que comporte la première enfance, qui sait à peine lire et écrire, et qui ne manquera pas de faire ici quelque grosse balourdise propre à le déconsidérer complètement. Alors on dira aux curieux. « Tels sont, citoyens, ces princes dont on vous parle avec tant d'enthousiasme; » puis se tournant vers notre faubourg Saint-Germain : « Et vous, mesdames, voici l'échantillon de ce que vous regrettez. » Or, comme on ne pourra établir de comparaison, les parvenus croiront tous les Bourbons taillés sur le même modèle, tandis que nous ne saurons plus dans quels termes parler des absents.

» — Mais, dit mon père, c'est une politique infernale.

— En général, riposta le comte, on s'est peu occupé de mettre de la loyauté dans la politique, on la fait à son profit et au détriment des autr e.

» — J'espère, dis-je, que ce calcul odieux sera déjoué, que le roi d'Étrurie se montrera digne rejeton de Louis XIV; que ses vertus, ses qualités héroïques, son extérieur chevaleresque, feront éclater dans toute sa splendeur l'antique majesté de nos rois.

» — Je suis trop poli pour chanter devant vous sans votre permission, me dit M. de Narbonne; car autrement j'entonnerais l'air : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean, va-t'en voir s'ils viennent !*

» — Comte, répondit mon père, vous persistez donc dans votre jacobinerie?

» — Certainement : je suis le neveu de Marat et le cousin germain de Robespierre, parceque j'ai l'infamie de faire usage de mes yeux, de mes oreilles, enfin d'entendre et de voir. Eh! qu'importe pour les grandes qualités de Louis XVIII, pour la brillante carrière fournie par Monsieur, pour le courage déjà développé de ses augustes fils, ou pour la magnanimité des trois Condé, qu'un rameau de la branche espagnole soit mal élevé et sans moyens? Vous n'êtes ni juste ni raisonnable, mon ami.

» — Mais c'est un Bourbon, il est sacré pour nous.

» — Soit ; mais pour les autres, pour ces scélérats incarnés assez pervertis pour exiger qu'un prince sache se conduire, qu'il soit instruit, apte à gouverner par lui-même, je doute que le roi d'Étrurie soit un souverain très vénérable ; du reste il va venir, on le verra, et croyez que je serai très heureux s'il me trompe sur l'opinion que je vous donne de lui. »

Nous sûmes que la reine d'Étrurie venait avec le roi ; c'était la fille de Charles IV, roi d'Espagne. Le faubourg Saint-Germain fut tout en émoi ; on convint d'éprouver un redoublement d'enthousiasme à la vue d'un de nos Bourbons, et de manifester de toutes manières, en cette circonstance, notre amour pour la royale famille ; qu'enfin rien ne devait être épargné pour donner de la jalousie à Bonaparte. Il y en eut qui prétendirent que ce serait une belle occasion de renverser le premier consul, et qu'on pourrait organiser un complot dont le roi d'Étrurie serait l'âme. Je dirai la suite de cette dernière extravagance. J'avoue que pour ma part je n'étais pas désenchantée par ce que nous avait dit le comte de Narbonne ; il était bien convenu entre nous que celui-ci avait une dent contre nos princes

à cause de la manière désagréable dont monseigneur le comte d'Artois avait exigé son extradition d'Angleterre.

Aux Tuileries, les premiers mots que Joséphine m'adressa furent ceux-ci :

« Eh bien ! il nous arrive un roi, et un Bourbon encore ! vous serez bien contente ?

» — J'aurai toujours plaisir à voir des gens d'aussi bonne maison, » lui répondis-je sur un ton de légèreté qui déguisait mal ma véritable pensée.

Mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque j'entendis madame Bonaparte ajouter en baissant la voix :

« Et vous avez raison, je suis moi-même tout émue à la pensée que je me trouverai en la présence de ces grandeurs augustes ; je ne saurai comment m'y prendre pour faire vis-à-vis d'eux la femme du premier consul.

» — Il me semble en effet, dis-je avec plus de franchise que de flatterie, que de tels princes ne peuvent admettre ici des égaux.

» — Imprudente ! si mon mari le savait !... En France personne ne doit avoir le pas sur moi, je dois le prendre sur la reine d'Étrurie en ma qualité d'épouse du chef suprême de la

république. Du reste, poursuivit Joséphine plus confidentiellement encore, je ne sais à quoi rêve Bonaparte lorsqu'il s'expose au danger de mettre un Bourbon au milieu de nous. Ne doit-il pas craindre qu'à sa vue la France entière ne se prosterne en criant merci et pardon ; il ignore certainement la force de ce nom magique : *un Bourbon !* »

J'admirai le naïf enthousiasme de Joséphine; je pensais comme elle, m'imaginant que les noms avaient quelque vertu. J'ai appris plus tard que les souvenirs sont sans force lorsque le nom qui les rappelle tire des souvenirs seuls toute sa valeur, et que, pris à part, un nom n'a aucune influence quand ce n'est pas un héros qui le porte.

Joséphine avait un bien autre embarras. Le désir qu'elle avait de l'emporter sur la reine d'Étrurie prenait sa source dans un ordre particulier de considérations qui n'avait rien de commun avec l'importance politique d'une femme consulaire ; les parures, les colifichets, les chiffons, les bijoux montés, les cachemires à la mode, tels étaient les objets de ses méditations et de son envie depuis la première nouvelle de l'arrivée de l'auguste couple, et sur ce point,

le respect qu'elle portait au sang royal faisait place à la vanité de se montrer mieux parée qu'une reine. A la voir activer le zèle de ses fournisseurs, on eût dit son époux préparant une expédition. Si elle avait su combien était facile à obtenir le triomphe qu'elle ambitionnait alors!... Mais telle était l'idée qu'elle se faisait de la grandeur du trône, que toutes celles qui étaient appelées à s'y asseoir devaient l'emporter sur elle non seulement en grâces et en vertus, mais encore en riches parures.

La reine parut enfin, et je dois le dire, quel désenchantement! Qu'une femme n'ait pas de tournure, il y en a tant envers lesquelles la nature s'est montrée avare de ses dons, qu'il n'est pas étonnant qu'il se rencontre parfois des princesses qui aient à se plaindre d'elle comme d'une marâtre ; qu'elle ait une bouche mal faite et des dents gâtées, cela se voit encore, quoi qu'il y ait des dentistes pour réparer en partie ce dernier outrage; mais qu'à ces graves désavantages on joigne certaines négligences personnelles qui donnent à la peau un aspect désagréable et privent de beaux cheveux noirs de tout leur brillant ; si pareil défaut se fait remarquer souvent chez les femmes de

basse condition, on ne devrait jamais le rencontrer chez des princesses.

La reine d'Étrurie ne paraissait pas connaître tout le prix qu'on attache en France à une grande propreté; elle portait des robes mal faites, en gros velours, grossièrement brodées en or, ou bien de satin et chargées de dentelles; elles offraient souvent les preuves palpables de son amour maternel; car elle avait amené avec elle son fils nouveau-né, qu'elle aimait à consoler de ses petits chagrins; qualité fort estimable chez des bourgeoises, mais dont les conséquences accidentelles contrastent toujours fort mal avec la dignité royale.

Notre prestige fut bientôt détruit. Nous avions voulu être enthousiastes de cette princesse, il fallut en avoir pitié, la recommander à toutes les marchandes de modes, aux ouvrières en robes, à tout le monde, et avoir à souffrir pour son compte les sarcasmes impertinents des générales, des conseillères d'État, enfin de toute la tourbe parvenue. Et Joséphine qui redoutait pour son époux le titre de roi et de reine de la maison de Bourbon... Les femmes du nouveau régime ne firent attention qu'à la tournure grotesque de Sa Majesté Étru-

rienne, et tout ce qu'elles accordèrent au temps passé fut le premier membre de la phrase suivante que j'eus le chagrin d'entendre répéter cent fois : *Pour une reine de race ancienne, elle est bien mal habillée et n'a certes pas bonne façon ; nos femmes de chambre sont mieux qu'elle.*

Le roi ne fut pas plus heureux; le pauvre homme ne savait pas qu'il y eût des devoirs attachés à sa qualité, autres que ceux d'entendre chaque matin la messe, d'aller ensuite à la chasse et d'avoir de temps à autre un baise-main. M. Regnault me dit :

« Le premier consul ne peut revenir de sa surprise, il cherche à causer administration et politique avec Sa Majesté le roi d'Étrurie, et celui-ci lui répond en le renvoyant à ses ministres qu'il n'a pas encore :

« Mais, sire, vous prendrez tel parti ?

» — Mon ministère s'en occupera.

» — Mais vous connaissez déjà la topographie de la Toscane, ses ressources, l'état de l'agriculture, ses ports ?

» — Oui, je me suis fait envoyer de Florence la carte des chasses du grand-duc. »

» Voilà, poursuivit M. Regnault, tout ce que le général Bonaparte a pu tirer de ce mo-

narque ; aussi m'a-t-il dit : « C'est une pitié que de confier un sceptre à de telles mains ; au reste, qui sait s'il le portera long-temps ? » Il y avait dans ces derniers mots une prophétie menaçante qui fut réalisée plusieurs années après. Bonaparte poursuivit :

« Eh bien ! que dit-on d'un roi par la grâce de Dieu ?

» — Qu'il ne se soutiendra sur son trône que par la grâce du premier consul.

» — Il est bon, dit celui-ci, qu'on se convainque de la nécessité de renouveler de temps en temps les anciennes races : les familles sont, comme les monuments, sujettes à la décrépitude. »

» Ce propos du général Bonaparte était trop dans son intérêt pour me paraître juste. « Monsieur Regnault, me dit-il encore, devinez ce que le roi d'Étrurie a demandé à voir presque en arrivant : la place sur laquelle a péri Louis XVI. » Hier il reçut la visite du second consul, et dès que celui-ci fut sorti, il dit : « Si je n'avais pas su qu'il est un de ceux qui ont condamné mon parent à la mort, je l'aurais accueilli avec plus de bienveillance. » Voilà, madame, toute l'improbation que le régicide

a eue de lui. Quand on lui présente un savant, un artiste ou un homme de lettres, après avoir appris leurs noms, il dit toujours :

« Quelle charge ont-ils à la cour?

» — Ce sont des personnes d'un haut mérite.

» — Rien que cela? » dit-il avec niaiserie.

» Enfin je puis vous promettre que celui-là ne sera jamais appelé à régner sur les Français par le vœu spontané de la nation.

» — J'aurais voulu qu'on eût appelé à sa place, dis-je alors avec impatience, le duc d'Orléans ou le duc d'Enghien.

» — Malepeste! comme vous y allez, madame! nous savons bien de quelle pièce est l'échantillon de l'étoffe que nous présentons. »

M. Regnault garda un moment le silence, puis il me dit : « Prenez conseil de moi, bonne royaliste ; ne prononcez jamais devant le premier consul des noms qu'on peut finir par craindre ; faites en sorte qu'on les oublie, cela vaudra mieux pour eux. » Je rappelai en 1814 ce propos au comte Regnault, il me répondit alors : « Je vous avertis, autant que la prudence me permettait de le faire, combien il convenait peu d'éveiller les inquiétudes du premier consul sur ces princes. La catastrophe

fatale du mois de mars 1804 fut le résultat de ces éloges funestes du duc d'Enghien ; on parla tant de lui, de sa bravoure, de ce qu'il pouvait entreprendre, qu'on finit par inspirer au premier consul le dessein de s'en débarrasser. Peut-être, comme je l'ai su plus tard, la maison de Condé ne fut-elle éteinte que pour donner à un parti le moyen de se consolider davantage, et peut-être aussi ce parti n'était pas celui qui aimait le plus le premier consul ; quoi qu'il en soit, les royalistes, par maladresse, ont fait de tous les temps beaucoup de mal à leur cause. »

Madame de Montesson, en sa qualité de veuve d'un prince de la maison de Bourbon, reçut l'invitation du premier consul de donner une fête au roi et à la reine d'Étrurie dans sa maison de campagne de Courbevoie. Cette dame, singulièrement aimée, et dont la comtesse de Genlis, sa nièce, a été la seule à dire du mal, jouissait de l'estime du général Bonaparte ; elle la devait à une circonstance particulière : madame de Montesson, en commerce de lettres avec Joséphine, lui avait écrit pendant l'expédition d'Égypte, à la suite de plusieurs sages conseils : « *N'oubliez surtout ja-*

*mais que vous êtes la femme d'un grand homme.*»
Le général Bonaparte, à son retour, trouva la lettre qui contenait cette phrase dans un tiroir de secrétaire en porcelaine qui était à la Malmaison et qui provenait de la vente des meubles de madame du Barri. Cette bonne opinion manifestée dans l'intimité et dégagée de toute flatterie charma Napoléon. Il en en donna la preuve en faisant restituer à madame de Montesson tous ceux de ses biens qui purent être libres. Il disait d'elle :

« C'est la seule femme auteur qui ait de l'esprit de conduite, la seule avec laquelle je cause avec plaisir sans avoir la frayeur d'être obligé de lui parler de ses ouvrages ; elle est la veuve d'un prince, elle tient son rang sans forfanterie et le fait respecter sans paraître y songer. »

J'ai lu quelque part, que le premier consul montra de l'humeur de la fête donnée par madame de Montesson au roi d'Étrurie. La vérité est qu'il avait demandé cet acte de complaisance à l'illustre veuve. Peut-être se courrouça-t-il contre les imprudences de certains royalistes maladroits qui prirent à tâche d'affecter pour les Bourbons une sensibilité ridicule. Au

reste, le roi d'Étrurie couronna l'œuvre par le fait suivant. Un fanatique vint lui proposer de se mettre à la tête d'un mouvement que l'on voulait organiser. Louis Ier, le même soir, raconta l'affaire au premier consul ; je tiens ce fait de Cambacérès. Le général Bonaparte dit en cette circonstance : « Celui-là ne détrônera personne ; au reste c'est un honnête homme, et je dois lui savoir gré de sa franchise. » Au bout de vingt-trois jours, ces descendants de Louis XIV quittèrent Paris sans avoir prouvé en aucune manière qu'ils songeassent à leurs parents exilés. Si leur voyage eut quelque avantage, il profita seulement au premier consul. Comme il l'avait espéré, la comparaison entre eux et lui ne fit que mieux ressortir leur nullité et la prééminence de ses grandes qualités. On ne conserva aucun souvenir de cette famille royale, qui alla chasser et intriguer en Toscane. Le roi, dont la tête était déjà très faible, tomba dangereusement malade ; sa raison s'éteignit avant sa vie, qu'il termina en 1803, laissant sa femme régente au nom de son fils Louis II, aujourd'hui prince souverain de Lucques, en attendant que les Autrichiens lui rendent les duchés de Parme et de

Plaisance que Marie-Louise possède maintenant.

Après ce retour sur le passé, je reprends mon récit. L'ordre commençait à renaître, un nouveau régime sortait peu à peu du chaos, les opinions se confondaient ainsi que les langages; le commerce reprenait de l'activité, nous nous établissions de notre mieux, les étrangers abondaient à Paris; les Anglais surtout étaient descendus en grand nombre sur le territoire français, à la suite de leur ambassadeur lord Withworth, qui joignait à beaucoup de mérite une franchise rare dans un diplomate. Il montrait une froideur extérieure qui n'était pas dans son cœur; sa galanterie presque ardente plaisait généralement. Il fut chargé de faire connaître au premier consul que s'il voulait se relâcher de la restitution de l'île de Malte, consentir à ce que l'Angleterre prît l'île Bourbon, la Guadeloupe, et gardât la majeure partie des possessions hollandaises dans les Indes Orientales, le cabinet de Londres n'hésiterait pas à le reconnaître comme roi de France. Cette offre passa par l'intermédiaire de M. Malouet, qui manqua dans cette circonstance de ce bon sens et de ce mérite qu'on s'était plu jusque là à lui reconnaître.

Le général Bonaparte répondit : « Ce ne sera jamais en immolant à mon ambition particulière les intérêts de la patrie que je me donnerai des droits à la gouverner sous un titre quelconque, si je mérite jamais qu'elle m'en donne un plus noble que celui que je possède, s'il en existe ; ce sera en agrandissant son territoire, et non pas en le diminuant. Malheur aux ambitieux qui cèdent des provinces en échange de leur fortune, ils se déconcidèrent, et le mépris tue! Je veux être couronné par la victoire, et non en vertu d'un traité honteux. » Le premier consul, quelques jours après, parla de ceci à l'ambassadeur anglais, et lui dit :

« Que feriez-vous à ma place ?

» — Tout, général; mais je ne recevrais jamais le sceptre de la main du roi mon maître, car il ne vous le donnera qu'avili. »

Lord Withworth par sa réponse franche, prouva qu'il était digne que Napoléon lui adressât cette question.

Parmi les autres ambassadeurs, on distinguait M. de Celles, ministre plénipotentiaire de l'électeur de Bavière, diplomate parvenu, fils d'un marchand de drap et par conséquent

homme de mérite; il avait la confiance de son souverain lorsque celui-ci n'était encore que duc de Deux-Ponts. Son début en diplomatie eut lieu à Paris auprès du directoire, auquel le prince Maximilien avait envie de s'attacher solidement; et pour cela, il se préparait à vendre des fiefs qu'il avait en Bohème; car, quoiqu'il soit de mode aujourd'hui de prôner le désintéressement du directoire, rien ne se faisait auprès de lui qu'avec de l'argent. M. de Celles le voyait bien; il comprit que ce gouvernement ne ferait que passer; il engagea son souverain à négocier au lieu de payer. Le 18 brumaire justifia sa prévoyance, qui lui fit beaucoup de bien à la cour de Deux-Ponts.

La rupture du congrès de Rastadt ne put faire sortir de Paris M. de Celles; il obtint la permission d'y séjourner, sous prétexte de rapports de famille. Je tiens de lui que le directoire fut charmé d'avoir sous sa main un ministre d'Allemagne, pour renouer plus vite les negociations, s'il était possible.

Ce fut à lui que Napoléon s'adressa pour les conditions d'une alliance intime qu'il voulait contracter avec la Bavière, dont le duc de

Deux-Ponts était devenu souverain. Ce rapprochement politique convenait aux deux parties. M. de Celles n'eut pas de peine à se décider. Cette affaire lui valut l'amitié du premier consul, que lui continua l'empereur Napoléon. Ce diplomate joua un rôle très important auprès du cabinet des Tuileries, quoiqu'il fût le représentant d'un prince de troisième ordre. Son amabilité, sa finesse qu'il revêtait d'une apparence de franchise, la dextérité avec laquelle il trouvait des ressources là où il ne s'en présentait pas, contribuèrent à le maintenir dans ce beau poste. Son air un peu lourd, dont il faisait de la bonhomie, était encore pour lui un élément de succès; car son habileté tirait parti de tout. Le prince de Talleyrand disait de lui : « M. de Celles, s'il le fallait, passerait à travers le trou d'une aiguille, et encore au besoin sans y laisser de traces. »

Le comte Philippe de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche, cousin d'un homme habile, certes ne l'était guère; il devait sa nomination au crédit du Cobentzel, vice-chancelier des affaires étrangères de la cour de Vienne. La faveur avait fait pour lui tout ce qu'elle pouvait faire; la nature moins bienveillante, ne lui

donna ni esprit diplomatique, ni science des affaires, ni tenue, ni même cette énergie dont encore on tire parti. Ministre politique sans considération, il dut toute la sienne à sa cour, et n'y ajouta rien par lui-même. Son insignifiance allait au point qu'on ne songeait pas à lui quand on le voyait, à plus forte raison quand on le perdait de vue. Je dois dire qu'il jouait à ravir la comédie bourgeoise, et surtout les Crispins. Il n'en était pas de même du marquis de Lucchesini, ambassadeur du roi de Prusse auprès du gouvernement consulaire. Rusé comme un Italien, habile dans la politique de Machiavel, son compatriote, il connaissait à fond les intérêts de toutes les cours de l'Europe; il devinait ce qu'on lui cachait avecsoin, tandis que, prompt à donner le change, il évitait qu'on surprît son secret; il savait employer habilement les ruses, les détours, les fausses confidences. J'ai entendu le comte de Narbonne dire de lui : « Lorsque l'on a besoin de trouver le marquis de Lucchesini, il faut aller le chercher où l'on sait qu'il n'est pas. » C'était peindre d'un mot son caractère.

Napoléon le connaissait bien, il se dépitait

souvent contre ce génie fécond en intrigues, et cependant il l'aimait, parcequ'il l'appréciait à sa valeur. Son fils joua plus tard un rôle à la cour de la grande-duchesse de Toscane, Élisa, dont il devint le chambellan et quelque chose de mieux encore.

M. de Souza ayant le titre d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. A. R. le prince régent de Portugal, se montra dans Paris plutôt en ami des lettres qu'en ministre d'un souverain étranger. Protecteur éclairé des beaux-arts, dont il aimait à s'entourer, il rechercha la société des littérateurs et des artistes. Napoléon le nommait le Varron du corps diplomatique. Sa politesse, noble et simple tout à la fois, avait un caractère d'originalité remarquable. Son érudition, ses talents variés, le rendaient fort agréable. Il a élevé de ses deniers un monument littéraire à la mémoire du Camoëns, son compatriote; c'est une édition somptueuse des Lusiades de ce grand poète, imprimée par Didot et enrichie de gravures dessinées par les meilleurs maîtres. Il épousa, en 1804, la comtesse de Flahaut, une de nos femmes auteurs les plus célèbres et celle qui est restée le moins au-dessous de

sa réputation. Qui ne connaît ses romans délicieux, où se font remarquer une sensibilité si touchante, une étude si vraie du cœur humain, où la passion la plus vive n'est pas sans délicatesse, où la vertu brille de ses plus riches couleurs? Les larmes que leur lecture fait répandre ne sont pas sans douceur, et les émotions qu'elle excite ne sont jamais obtenues aux dépens des mœurs et des convenances sociales. Madame de Souza avait de son premier mari un fils, le comte de Flahaut, membre de la maison militaire du premier consul, et qui ne tarda pas à jouer un rôle important dans les affections d'une princesse de la famille impériale. M. de Flahaut, officier distingué, fut un des élégants de l'empire. Vaillant jusqu'à la témérité sur un champ de bataille, il était entreprenant et galant dans un boudoir, car les *fashionables* de cette époque auraient rougi de n'avoir de militaire que les moustaches et les éperons.

Je ne puis oublier, parmi ceux qui composaient le corps diplomatique, le marquis de Gallo, ambassadeur extraordinaire du roi de Naples et des Deux-Siciles; c'était un seigneur brillant, magnifique, frivole en apparence,

mais au fond plein de mérite et de talent. Il paraissait ne s'occuper que de poésie, de musique et de peinture, et se passionnait pour un volume de vers, une partition, un tableau; mais en même temps il s'insinuait dans les secrets du gouvernement, apprenait tout ce qu'il importait à sa cour de savoir et se mêlait à toutes les intrigues, tout en faisant croire qu'il n'avait pas le loisir de s'en occuper; ajoutez à cela qu'il était administrateur excellent, diplomate consommé, se laissant aller sagement au mouvement de son siècle; il ne rejetait rien des lumières modernes et prétendait avec raison qu'il faut s'accommoder le mieux possible de tout ce qu'on n'est pas libre de ne point vouloir.

L'ambassadeur d'Espagne, le chevalier Azara, traînait à Paris une triste existence, persécuté par ses compatriotes, à cause de sa franchise et de ses lumières. Tantôt en faveur, tantôt dans la disgrâce avec le cabinet de Madrid, on lui faisait payer chèrement la folie de vouloir être le ministre éclairé d'une cour plongée dans de profondes ténèbres. Celui-là aussi cultivait les beaux-arts; mais il n'y avait rien de diplomatique dans cette vive passion,

il leur devait les seules consolations que son âme élevée pût goûter au milieu des désagréments dont on l'abreuvait. Il travaillait à briser un joug qu'il ne portait plus qu'avec peine, afin de se retirer à Rome, où précédemment il avait été ambassadeur, lorsque la mort l'atteignit à Paris en 1804. Sa position toujours précaire ne lui donnait aucune consistance politique; mais il jouissait d'une considération fort étendue et très honorable accordée à ses qualités personnelles.

Le citoyen Serra, noble génois, représentait la république Ligurienne. On le citait au rang des diplomates rompus à leur métier. Mais à quoi lui servait sa science? Le pays qu'il représentait ne devait pas tarder à être englobé dans le mouvement de rotation de l'empire français. Un envoyé de Gênes était un bien petit seigneur à Paris! A part ce désavantage, dû entièrement à sa position, il avait sa part de l'estime que l'on accordait à ses collègues; plein d'esprit, gai, malin, lorsqu'il pouvait l'être sans exposer sa gravité de représentation, galant avec parcimonie, il soutenait avec honneur le caractère de sa nation.

J'ai déjà parlé du cardinal Caprara. Je ne

dirai rien du comte de Marcoff, ambassadeur de Russie, je l'ai peu vu; ni de M. de Schimmelpenninck, ambassadeur de Hollande, malgré le rôle important qu'il a joué dans sa patrie; parceque je ne fais pas l'histoire du corps diplomatique; j'ai voulu seulement rappeler la mémoire de quelques personnages célèbres qui, comme des astres satellites, ont gravité pendant quelque temps autour du soleil consulaire.

## CHAPITRE XV.

Organisation de la maison consulaire.—Mesdames Remusat, Talouet, Luçay, Lauriston. — MM. Remusat, Cramayel, Luçay, Didelot. — Aides de camp du premier consul. — MM. de Caffarelly, de Lauriston, Lemarrois. — Propos de Rapp sur M. Savary. — Lebrun. — Le trésorier du premier consul. — Sa folie ducale. — Quelques femmes de qualités. — Proposition que me fait madame Murat de m'attacher à elle. — Mon refus. — Je mécontente Hortense. — Je me brouille avec Eugène. — Premier cercle aux Tuileries. — Détails de la soirée. — Parures des femmes de la famille Bonaparte. — Entrée dramatique du premier consul. — Mécontentement qu'il témoigne à lord Withworth. — Étonnement du corps diplomatique.—Satisfaction des Français assistants. — Propos du sénateur Porcher et réplique du général Andréossy. — Plusieurs mots de Napoléon dans sa mauvaise humeur. — Ce qu'il me dit. — Conversation de madame de Stael avec Joseph Bonaparte.

---

Le consulat à vie devint peu à peu une bonne et belle royauté héréditaire déguisée encore sous un titre républicain. Le général Bonaparte se décida donc à former une sorte de maison qui égalât celles des monarques. Les abords des Tuileries et de la Malmaison en

devinrent plus difficiles ; madame Bonaparte se fit moins *visible*, accorda de nombreuses *audiences*, mais supprima les *visites* du matin et les privautées trop multipliées ; tout prit autour d'elle un air solennel : l'étiquette renaquit.

Madame Bonaparte eut dès lors quatre dames en titre ayant charge de l'accompagner, et devant la quitter le moins possible. La première fut madame de Remusat, femme du comte de Remusat, qui dans la suite devint premier chambellan de l'empereur ; elle était parvenue à s'introduire aux Tuileries par ses rapports antérieurs avec la famille Bonaparte ; elle avait de la tenue et une extrême gravité, qui ailleurs aurait pu passer pour de l'importance. Froide et réservée, toujours à sa place, sachant mettre les autres à la leur, elle conserva une grande influence sur l'esprit de Joséphine, qui la consultait volontiers, et qui souvent avait peur de lui déplaire. Madame de Remusat est, je crois, devenue auteur dans ces derniers temps (1). Dès son entrée aux Tui-

(1) Auteur d'un volume sur l'éducation. Son fils, M. Charles de Remusat, appartient par ses opinions et ses alliances au parti constitutionnel. C'est un de nos publicistes les plus distingués et qui réunit à ce grave talent celui de faire des chansons dignes de Désaugiers.

leries elle s'empara de la direction intérieure de l'appartement de Joséphine et y établit un ordre parfait, au moins en apparence ; car en réalité pouvait-elle en réformer le gaspillage et la profusion !

La seconde dame appelée auprès de la *consulesse*, fut madame de Talouet, très agréable et spirituelle, peu amie du prochain, parceque sans doute elle ne craignait pas les représailles. Elle ne m'a jamais aimée, je ne sais trop pourquoi ; aussi mon équité ne me permettra pas de parler d'elle plus longuement.

Madame de Luçay fut la troisième dame ; madame Lauriston la quatrième. Ces deux-ci possédaient des qualités estimables, leur conduite était à l'abri de tout reproche. Napoléon écartait avec soin de sa femme les personnes qui eussent prêté à une critique maligne ; il pensait sur ce point comme César. Il y eut, après les quatre dames pour accompagner, plusieurs autres d'un rang inférieur qui arrivèrent d'abord sans bruit, et que plus tard on classa, lors de la création de l'empire. Le premier consul se donna, à sa propre personne, quatre officiers civils ; ce n'étaient encore ni des cham-

bellans ni des écuyers, ils en tenaient la place sans en avoir le nom ; ce furent : 1° M. de Remusat, issu d'une famille parlementaire de Provence, homme de sens, grand amateur de vieilles éditions, très régulier à remplir ses fonctions, incapable de malverser, pas trop fanfaron, ayant peut-être plus de sagesse que d'amabilité, et moins de désir de briller que d'envie de poursuivre tranquillement sa carrière ; chargé plus tard de la direction des théâtres royaux, il s'en fit une sorte de ministère dans lequel il trouva le moyen de ne pas faire parler de lui et de demeurer inaperçu. C'est être habile lorsqu'on a à traiter avec les auteurs et les comédiens.

2° M. de Cramayel, homme de petite noblesse et d'origine financière, eut déjà, sous le consulat, à remplir les fonctions d'introducteur des ambassadeurs ; il y mit cette importance et cette grâce d'état nécessaires pour traiter sérieusement toutes les minuties de l'étiquette. M. de Cramayel posséda bientôt cette science dans tous ses détails. Il s'identifia tellement avec elle, qu'il l'établit au petit pied dans sa propre maison ; c'était charmant ; au demeurant, il en riait lui-même dans ses moments

de bonne humeur, mais ceci durait peu, et il redevenait bien vite marquis de Dreux. Mon Dieu ! que nous nous amusions souvent de son inquiétude lorsque tout n'allait pas convenablement; sa mine effarée était à peindre, il s'imaginait que l'Europe attentive comptait les fautes contre l'étiquette qui avaient lieu chez Napoléon. Au reste il ne manquait ni d'esprit ni de goût, faisait de jolis vers, jugeait sainement la littérature, et aurait pu être autre chose que premier introducteur des ambassadeurs.

3° M. de Luçay, sur lequel je ne trouve rien à dire, me permettra de ne parler que de son urbanité parfaite, que de sa douceur, non sans mélange d'un peu d'affectation; mais devait-on s'en plaindre, un et préfet du palais impérial pouvait-il être bien humble?

Gare, gare ! voici venir M. Didelot, le nez au vent. Ce fut celui des chambellans de l'empereur qui eut le plus de morgue, et qui, dans la province, chercha plus tard à faire le grand seigneur outre mesure; c'était un homme d'esprit peut-être, et ce fut, j'aime à le croire, un diplomate consommé, un administrateur qui entendait sa besogne; ma is bon Dieu, qu'il était gour-

mé, et que sa galanterie avait quelque chose d'antique ! en vérité je la trouvais tellement surannée, que je m'en voulais de ne pas la respecter. Enfin, après avoir fait le baron féodal sous l'empire, il a fait le baron libéral sous la royauté revenue ; si je trouve à le mettre en scène, j'en parlerai encore. Je ne prétends pas non plus oublier un cinquième préfet du palais, M. Salmatoris Rossillon, quand son tour viendra.

Le palais du gouvernement (château des Tuileries) eut pour gouverneur le général Duroc ; je n'ai pas besoin de répéter sur son compte ce que j'en ai dit déjà.

Le premier consul avait plusieurs aides de camp : Auguste Caffarelly, depuis ministre de la guerre du royaume d'Italie, frère de Maximilien du Falga, général du plus haut mérite, mort en Égypte ; le comte Auguste, j'anticipe sur son titre, avait cet espèce d'égoïsme si propre à l'avancement personnel, mais qui, à la longue, nous laisse sans appuis si la fortune nous tourne le dos. Il passait pour dur, et affectait auprès des dames une politesse solennelle qu'il prenait pour de l'aisance, quoique ce ne fût que de l'affectation ;

il était brave, bon militaire, plus brillant qu'instruit dans le fond ; et, en dernier résultat, très capable de pousser loin sa fortune. Il appartenait, et je crois appartient encore, car je me le figure plein de vie, à une famille toute de gens d'esprit, où les femmes en ont autant que les hommes ; famille qui a toujours jeté de l'éclat et obtenu de la considération, et dont l'union de ses membres a passé en proverbe en Languedoc. Madame de Lamothe-Variclery, Languedocienne comme eux, et femme elle-même célèbre par ses mots heureux, disait : « De quelque côté qu'on regarde les dix Caffarelly, on n'en voit jamais qu'un. » Cette dame ne pouvait mieux faire l'éloge des Caffarelly. Toute maison divisée périra, a dit l'Évangile.

Law de Lauriston, issu de l'auteur du fameux système sous la régence, était le second aide de camp du premier consul ; c'était un amoureux en permanence des demoiselles de l'Opéra. Sa réputation militaire lui a valu plus tard le bâton de maréchal de France ; mais alors moins illustre, il se montrait fort superbe, fort important ; il nous plaisait par sa fatuité même : les femmes ont le malheur

d'aimer les hommes qui s'occupent beaucoup d'eux ; serait-ce parceque nous sommes persuadées qu'ils ne s'en occupent que par coquetterie comme nous-mêmes ?

Le colonel Lemarrois était un brave moins galant, mais plus solide peut-être ; avare de beaux discours et sabrant les ennemis avec un aplomb admirable ; il n'a pas fait son chemin comme peut-être il aurait dû le faire : est-ce sa faute ou celle des circonstances ?

Je ne ferai que nommer Rapp, ainsi que monsieur Savary, déjà chef de la légion des gendarmes d'élite, déjà chargé d'une police secrète qui le mettait en rapport intime avec le premier consul. Son camarade Rapp, qui ne l'aimait guère, disait à ce propos : « Nous avons auprès du général chacun une voix bien différente : je lui crie à tue-tête ce que j'ai à lui dire, et Savary ne fait que lui parler à l'oreille ; chacun du moins sait ce que je pense, mais qui diable peut savoir ce que Savary dit ? »

Après lui venait le capitaine Lebrun, fils du troisième consul, et depuis devenu duc de Plaisance par la mort de son père. Ancien aide de camp de Desaix, le crédit des siens

ne fit rien à son avancement militaire, qu'il dut tout à sa bravoure et à ses talents : c'était un officier très distingué, fort aimable et très aimé.

Je me tais sur le sieur Estève, fils d'un chapelier de Montpellier, et qui devint trésorier du premier consul et puis intendant général des domaines de la couronne. Une vanité poussée à l'extrême égara sa raison ; l'empereur le fit comte, il aspirait à être duc, et ayant vivement réclamé ce titre, Napoléon lui répondit : « On ne le gagne point en maniant de l'argent, vous ne l'aurez jamais. Estève désespéré tomba dans une mélancolie morne qui devint folie, et il est mort écrivant chaque jour vingt plans dans le but de se faire nommer duc de Montpellier ; car c'était ainsi qu'il avait voulu être qualifié dans le temps où il possédait encore quelque peu de sens commun.

Nous autres femmes de qualité, à-propos de cette composition de la maison consulaire, nous nous demandions ce que cela deviendrait; peu d'entre nous songeaient alors à en faire partie ; les quatre dames nommées pour accompagner Joséphine étaient de bonnes bourgeoises, hors madame de Talouet, bien

étoffées et rien au-delà. Les sœurs, la mère du général Bonaparte, sans avoir une maison, recrutaient déjà dans nos rangs des personnes de bonne volonté qui consentissent à paraître à leur suite. Madame de Fontanges s'accommodait avec Madame mère, car déjà ce titre était donné à madame Lætitia; madame de Champagny se rapprochait de la princesse Borghèse (veuve Leclerc), et madame de La Grange était en coquetterie auprès de madame Murat.

Celle-ci, je ne sais pourquoi, m'honorait d'une bienveillance particulière; elle me recevait avec plus d'amitié que je ne méritais sans doute. Se trouvant seule avec moi, elle me dit :

« Vous autres royalistes, vous aurez de la peine à vous accoutumer au nouvel ordre de choses.

» — Nous obéissons.

» — Ce n'est peut-être pas assez, il peut arriver telle circonstance où des places lucratives et honorables seront à donner; mon frère veut que nous nous attachions quelques femmes de l'ancienne noblesse, et votre société me convient infiniment. »

Pressée de cette manière, je connus le péril et tâchai de l'éviter; je ne pus le faire sans employer un gros mensonge, mais qui me sauva pour le moment, quoique dans la suite il me soit devenu nuisible; je répliquai, avec un grand air de tristesse, que mon regret était extrême de ne pouvoir profiter d'une bonne volonté si honorable, mais que j'avais déjà pris des engagements avec madame Louis Bonaparte, dans le cas où une maison serait formée pour elle. Madame Murat, avec une grâce parfaite, me témoigna combien elle était fâchée de cet accord que j'avais fait ainsi à l'avance, et nous nous séparâmes en intelligence parfaite.

Je ne perdis pas de temps pour aller trouver Hortense; je la mis au fait de ce qui venait de se passer; elle m'écouta d'un air gracieux et me dit :

« Ainsi vous êtes à moi, et je peux vous appeler quand il me plaira.

» — Mon amitié vous est connue.

» — Quoi! vous refuseriez d'entrer à mon service, si dans ce siècle de miracles je venais à tenir un rang plus élevé que celui que j'occupe maintenant? »

Le mot de *service* me choqua dans la bouche d'une personne que je regardais comme mon amie et égale; je répondis que rien au monde ne me ferait consentir à porter une chaîne quelconque, même dans un palais; que j'aimais à y venir en visite, mais pas à y rester du matin au soir.

« Prenez garde, me dit-elle, cela ne vous mettra pas bien avec le premier consul.

» — J'espère qu'il oubliera parmi le tourbillon des solliciteuses, celle qui se mettra à l'écart en ne demandant rien.

» — Faites à votre guise, répliqua Hortense; les opinions sont libres. »

Je vis que je l'avais piquée par mon refus, j'en eus du chagrin, surtout lorsque Eugène, à notre première entrevue, m'eut parlé de ses plaintes sur ce qu'il appela mon orgueilleuse susceptibilité.

« D'autres seront, dit-il, de meilleure composition que vous.

» — C'est possible, il y a des fiertés à tout prix, des vanités de naissance au rabais; je ne doute même pas qu'on ne puisse trouver à faire l'emplette de quelques Montmorenci, Rohan ou La Rochefoucault. »

Les picoteries de la vanité sont funestes en amour; je sentais que depuis quelque temps nous ne pouvions plus continuer une passion qui mourait d'ailleurs de sa belle mort, parceque tout a une fin dans ce monde. Craignant par-dessus tout l'affront d'être quittée, je profitai de la circonstance pour prendre les devants, je fis une scène. M. de Beauharnais prit son chapeau, me salua profondément et sortit de ma chambre. Cet orgueil qu'il m'avait reproché me soutint d'ailleurs; je pleurai un peu quand il fut sorti, mais avec la réflexion je m'applaudis d'avoir reconquis ma liberté.

Je m'attendais à quelques démarches de raccommodement de la part d'Eugène, à des lettres, des regards suppliants; je fus trompée de tout point : Eugène prit son congé pour argent comptant. Je fus de mauvaise humeur contre toute la cour des Tuileries, où j'allai plus rarement; elle était néanmoins fort curieuse à voir, surtout à cette époque où commencèrent les grands cercles diplomatiques : je me rappelle encore l'impression singulière que produisit la première fois l'entrée de madame Bonaparte,

lorsque déjà la foule remplissait les salons.

Dès que le maître eut trouvé des valets, il tarda à ceux-ci que le maître les justifiât en se parant d'un titre plus noble que celui d'un magistrat républicain. Le premier consul tranchait du souverain, ils ne furent donc pas surpris lorsqu'un beau soir, tandis qu'ils arrivaient en foule, dorés comme des châsses, chamarrés de cordons et de plaques brillantes, on les prévint que madame Bonaparte ne tarderait pas à paraître, mais qu'il fallait attendre qu'elle parût. Le cercle se forma, composé, outre le corps diplomatique, de fonctionnaires publics, de sénateurs dans la richesse de leur costume, de militaires couverts de broderies éclatantes, de dames étrangères, de femmes de généraux, de conseillers d'État, de quelques autres de l'ancien régime et appelées pour servir de modèle au nouveau.

La porte de la chambre de Joséphine fut ouverte enfin, un domestique vêtu d'une livrée verte en or annonça d'une voix éclatante : *Madame, femme du premier consul.* A ce nom, nous toutes qui étions là, nous nous levâmes spontanément; ce fut le premier hommage public qu'elle reçut de notre sexe.

Les hommes se rangèrent des deux côtés du salon, et même dans celui qui était en avant. On vit d'abord s'avancer M. de Taleyrand de Périgord, ministre des relations extérieures, portant un magnifique habit bleu brodé d'argent, ayant pour son début, s'il m'en souvient bien, une épée bien placée, et fort surprise sans doute de se trouver à son côté.

Après, venait Joséphine, parée avec autant de goût que de simplicité, madame Lætitia, ses filles, Hortense; messieurs Bonaparte, Lucien, Joseph et Louis; le cardinal Fesch, avec une longue soutane neuve qu'il laissait traîner; ce qui, plus tard, fut l'objet d'une négociation d'étiquette; puis les quatre dames *pour accompagner,* et je ne sais plus qui encore: cela forma un spectacle nouveau, qu'on regarda avec plus de curiosité, à cause des souvenirs du passé et des présages de l'avenir.

Joséphine était coiffée en cheveux; un petit peigne d'écaille retenait une longue tresse dont l'extrémité bouclée flottait sur ses épaules à la manière antique; sa robe était de mousseline blanche très festonée, et un collier de perles et des bracelets pareils ornaient son col et ses bras.

Madame Lætitia portait sur sa tête un chapeau blanc avec des plumes rouges ; elle avait une robe de satin cerise, garnie d'une blonde noire, un collier et des bracelets de coquilles gravés. Puis venait Hortense en rose et mise très élégamment; madame Murat, chargée d'une robe de velours noir avec une garniture de vigne en or, et madame Bacciochi en jaune, ce qui lui allait assez mal.

On croyait que Joséphine s'assiérait sur l'un des deux fauteuils de forme particulière et resplendissants de dorure que l'on avait placés à l'avance auprès de la cheminée; il n'en fut rien ; elle entra de plein abord dans le cérémonial des reines en faisant le tour du cercle, accompagnée de monsieur de Talleyrand, qui lui donna la main, et qui lui nommait les membres du corps diplomatique. Elle était dans le second salon, lorsqu'un grand bruit extérieur se fit entendre; une voix forte cria : *Le premier consul, messieurs*, et le premier consul parut au milieu de ses deux collègues, précédé et suivi par ses aides de camp, le gouverneur du palais et les officiers civils de sa maison.

Messieurs Cambacérès et Lebrun étaient

beaux à surprendre, ils portaient leur grand costume de cérémonie; Napoléon, au contraire, en habit militaire bleu, en gilet et pantalon blanc, n'avait d'autre marque distinctive que l'écharpe consulaire; mais il était lui, et c'était bien assez.

On faisait peut-être un peu de bruit avant qu'il ne se montrât. mais dès qu'on le vit un silence profond régna, et d'autant plus qu'un nuage couvrait son front. Les membres du corps diplomatique vinrent, les uns après les autres, lui présenter leurs respects; il les reçut avec distraction et avec une sorte d'indifférence marquée. Chacun prévoyait un orage, on se questionnait des yeux pour savoir où il tomberait, lorsque lord Withworth, venant à lui pour le saluer, la foudre éclata: « Qu'est-ce, mylord, que ces inquiétudes manifestées par votre cabinet ? est-il déjà las de la paix, qu'il cherche à la rompre ? Peut-on parler chez vous en plein parlement de nos apprêts maritimes? où les fait-on ? Deux bâtiments de transport destinés pour Saint-Domingue doivent ils être changés en flotte menacante ? est-ce le roi d'Angleterre ou la nation, que l'on veut tromper? On nous menace,

dans la pensée de nous intimider peut-être ; mais que l'on sache bien que s'il est dans les choses possibles que la France soit vaincue, il est impossible qu'on parvienne jamais à lui faire peur. »

L'ambassadeur d'Angleterre eut besoin de toute sa fermeté et de tout son usage diplomatique pour garder pendant ce discours amer un calme extérieur qui ne se démentit pas ; il ne fit aucune réponse, s'inclina seulement, et puis demeura immobile. Napoléon resta un instant comme pour écouter ce qu'il allait lui dire, et puis voyant qu'il ne se mettait pas en mesure de répliquer, il passa plus avant et continua de faire le tour du cercle.

J'aurais été bien fâchée d'avoir négligé d'être le témoin de cette scène remarquable ; il fallait voir la stupéfaction de ces ambassadeurs, de ces ministres plénipotentiaires, de ces chargés d'affaires, de ces consuls, en un mot de tous les étrangers, accoutumés à une politique timide, obscure et embarrassée, et voyant faire de la diplomatie à haute voix, avec les formes de la colère ; jamais leur cœur ne fut frappé d'une conviction plus intime de la puissance du premier

consul qu'à cette levée de boucliers; combien, dans leur opinion, il fallait avoir d'énergie et de ressources pour oser s'exprimer ainsi ! Chacun s'attendait à quelque mesure extrême; jamais un souverain, même le plus grand dans l'histoire, n'avait osé s'exprimer de cette façon; ils comprenaient que dorénavant les négociations auraient lieu à découvert; et le premier consul, par cette manière franche de se prononcer devant tous, acheva de devenir grand à leurs yeux, et placé par eux sur le piédestal où il demeura pendant tant d'années.

Les administrateurs civils français, les militaires entendirent avec joie et avec un orgueil tout national ces paroles superbes. Le sénateur Porcher, depuis comte de Richebourg, dit au général Andréossy, son voisin :

« Il y a loin de ce que nous venons d'entendre à l'admission d'un commissaire anglais dans le port de Dunkerque.

» — Cela doit être, répliqua le général, car il y a plus loin encore du premier consul à Louis XV. »

Cependant Napoléon, toujours accompagné de ses deux acolytes, les citoyens Cambacérès et Lebrun, parla à quatre ou cinq ambassa-

deurs qui ne le virent pas venir à eux sans inquiétude. On a imprimé qu'il était sorti après son apostrophe à lord Withworth, cela n'est pas exact; il chercha, au contraire, par ce qu'il dit ensuite, et en prolongeant sa revue de visages diplomatiques, à montrer qu'il ne s'échauffait que pour l'à-propos et qu'il ne tardait pas à rentrer dans son flegme de souverain. Il demanda, par exemple, au chevalier de Azara, s'il pourrait envoyer une caisse de livres prohibés en cadeau au prince de la Paix, et au baron de Souza, s'il croyait que les oranges de Portugal eussent en Angleterre autant de prix que celles de Malte. Cette question, si futile en apparence, avait cependant un sens caché que M. de Souza comprit parfaitement : le grand point de litige d'alors entre la France et l'Angleterre provenait du délai que cette puissance mettait à rendre l'île de Malte à l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Le premier consul revint du côté des femmes, parla aux étrangères, puis arrivant en face de la duchesse de Chevreuse, auprès de laquelle j'étais et dont il connaissait les sentimens à son égard : « Ah! madame, vous

voilà ; j'en ai bonne obligation à votre père et à votre mari. » Elle ne répondit pas et fit bien. Il vint à moi et me dit à voix basse, et de manière à ce que mes voisins ne pussent distinguer qu'imparfaitement les mots :

« Vous voyez bien mauvaise compagnie.

» — Monsieur, répondis-je, ne dites pas cela ; car dans votre famille on m'honore d'une amitié dont je suis reconnaissante.

» — Vous fréquentez trop la créole Moreau, la *belle* Récamier et la frondeuse Stael.

» — Ah ! dis-je en riant, est-ce que vous me faites, monsieur le général, l'honneur de me prendre pour l'ambassadrice d'Angleterre. »

Je vis au mouvement de ses lèvres et au repos de ses yeux que ma réplique ne lui avait pas déplu. Il s'éloigna de moi et poursuivit sa tournée, que cependant il termina bientôt après. Cinquante personnes me rejoignirent dès que Napoléon et Joséphine furent sortis de l'appartement, pour savoir de moi ce qu'il avait pu me dire ; je me gardai de le répéter textuellement, et prétendis que notre colloque avait eu pour motif une plaisanterie toute de circonstance : on n'en crut rien ; on conjectura cent choses diverses ; les femmes qui

m'aimaient le plus répandirent en confidence que le premier consul voulait me plaire ; cette fausseté se propagea de telle sorte que je fus forcée de faire attention aux manières presque respectueuses que ma belle-mère et mon mari prirent à mon égard pendant quelque temps.

Moi qui savais la vérité, je n'étais pas à mon aise : le premier consul me faisait peur ; je puis avouer sans honte un sentiment que les rois de l'Europe partageaient avec moi ; je craignais qu'il ne prît à mon égard une mesure sévère, et l'exil, par exemple, m'aurait paru affreux. Je me promis donc de tout tenter pour avoir une explication nouvelle avec lui, et cela prochainement ; il ne me plaisait pas de demeurer dans cette disgrâce apparente. Il est vrai que je continuais à voir madame de Staël et les Moreau : la première, toujours de plus en plus mécontente de l'éloignement que le premier consul persistait à manifester pour elle, s'abandonnait à des sorties dangereuses. Joseph Bonaparte vint la trouver et, lui parlant avec franchise, lui dit que si elle voulait se modérer, agir avec prudence, ne plus battre le tambour pour recruter les ennemis du chef du gouvernement, elle pourrait obtenir

les deux millions que son père réclamait du trésor national ; qu'enfin désirant la satisfaire, on lui demandait ce qu'elle voulait. Madame de Stael repliqua :

« Il ne s'agit pas de ce que je veux ; mais de ce que je pense.

» — Pensez tout ce que vous voudrez, répliqua Joseph ; mais, dans votre intérêt, ne faites part à personne de vos pensées.

» — Ce serait me réduire au rôle de la brute; il faut que je dise ce que je sens.

» — Eh bien, creusez la terre, et faites comme le barbier du roi Midas.

» — Eh ! monsieur, reprit madame de Stael, si celui qui vous envoie avait des oreilles d'âne, à la bonne heure; mais il n'y en eut jamais sous sa peau de lion. » Si elle eût osé elle eût dit *sa peau de tigre.*

Joseph fut obligé de se contenter de ce compliment et désespéra de ramener la superbe ennemie de Napoléon à des sentiments plus doux.

## CHAPITRE XVI.

Je cause avec un héros de l'empire sans savoir qui il est. — Le général Lefèbre me fait connaître le baron Dauménil. — L'abus, les guides et Bonaparte. — Le baron Dauménil n'est rien, et M. de Puyveret est pair de France. — Mot du comte de Narbonne sur les armées françaises. — L'ancien archevêque de Cambrai. — L'abbé de Pradt. — L'abbé de Broglie. — L'abbé de Quélen. — L'abbé Fraissinous. — L'abbé de Sambucy. — Discussion de ménage entre M. et madame Bonaparte. — Je vais à la Malmaison.

---

Au premier cercle d'apparat qui eut lieu aux Tuileries, j'avais derrière mon fauteuil un officier à l'air ouvert, à la figure agréable, et dont les yeux étincelaient d'admiration pour le premier consul. Je ne le connaissais point, il me paraissait très connu de tous les généraux mes voisins, qui lui faisaient de ces compliments affectueux que l'on n'adresse pas à un homme ordinaire. Je n'avais pas encore entendu prononcer son nom, lorsque Napoléon parla avec tant d'énergie à lord Withworth. Placé comme moi assez près pour entendre les moindres pa-

roles de cette apostrophe, l'officier ne put se retenir de dire à part, mais de façon à ce que je fusse de moitié dans son monologue: « Ah le bon..., voilà un homme! voilà parler comme il faut. Ah! mille... tonnerres, il peut compter que je donnerai volontiers ma vie une seconde fois pour lui!» L'enthousiasme qu'il mit à parler ainsi, me fit malgré moi tourner la tête.

« Pardonnez-moi, madame, me dit-il avec une grâce modeste qui contrasta beaucoup avec ce qui venait de lui échapper, mais chaque fois que je me trouve auprès de mon général, je me fais l'illusion que nous sommes sur le champ de bataille.

» — L'excuse, répondis-je, est trop naturelle pour qu'on ne l'admette pas. »

Les femmes aiment le courage. Il allait répliquer, lorsque le premier consul vint de notre côté. Mon voisin fit un pas en arrière, et je me remis d'aplomb sur mon fauteuil. J'ai raconté dans le précédent chapitre ce qui me fut donné pour ma part dans cette soirée orageuse, mon chagrin me fit oublier de questionner quelque officier de notre société, pour savoir de lui le nom de mon enthousiaste; mais plusieurs jours après, je me promenais aux Tuileries avec le

général Lefèvre, quand l'inconnu passa et nous salua.

« Qui est-ce ? demandai-je au général.

» — Un compère qui ne restera pas en route, c'est le citoyen Dauménil. Je ne vous dirai pas, poursuivit Lefèvre, toutes les belles actions qui ont déjà signalé sa carrière militaire, ce serait longueur ; il ne s'est jamais reposé que le lendemain d'une bataille ; mais je ne passerai pas sous silence un trait de son dévouement pour le premier consul ; c'était au siége de Saint-Jean-d'Acre, en Syrie. Bonaparte s'avança jusque dans la tranchée ; un obus qui tombe à ses pieds y creuse un trou dans lequel le général tombe ; deux gardes du régiment des guides, Dauménil et Charbonnet, qui le suivent, voient une mort certaine pour lui, ils s'élancent dans le trou, saisissent Bonaparte, se mettent devant son corps en l'embrassant étroitement, et ne quittent cette position dangereuse que lorsque l'obus, ayant éclaté, laisse heureusement sains et saufs le général et ses guides dévoués. »

Je remerciai le général Lefèvre d'un récit qui m'avait si vivement intéressée. Il parla de moi au capitaine Dauménil, car je crois qu'i

n'était que cela encore, et lui donna le désir de se rapprocher de moi; si bien qu'il y eut entre nous une sorte de liaison. C'est lui qui a si bien défendu Vincennes, quoique le marquis de Puyvert en ait été si bien récompensé pour lui. J'ai, dans le temps, tâché d'obtenir en faveur du baron Dauménil quelque marque de la gratitude magnifique de Louis XVIII, sans pouvoir décider ce monarque à un acte aussi juste. Le général n'était pas courtisan, ne savait que se battre, et surtout il ne put jamais se décider à demander pardon aux alliés de son refus de leur livrer deux fois Vincennes. Il y a dans la capitulation du marquis de Puyvert un article très curieux, celui par lequel ce nouveau pair de France stipule avec le commissaire de Napoléon que ses biens privés lui seront conservés. On dirait qu'il pensait déjà au majorat que sa nomination à la pairie l'obligerait de faire sous le saint ministère Polignac. Si le baron Dauménil avait songé à ses avantages personnels, il serait beaucoup plus riche.

La scène qui avait eu lieu aux Tuileries fit présumer que la guerre ne tarderait pas à recommencer avec l'Angleterre; en effet elle eut

lieu bientôt après. Je ne me mêlerai pas d'en rien dire, ayant pris la ferme résolution de négliger dans mes quatre volumes l'histoire militaire de Napoléon.

Une fois que le concordat eut décidé par le fait que la religion catholique était celle de l'État, le clergé, qui commençait à s'impatienter d'être hors de la loi depuis la révolution, accourut tout joyeux aux Tuileries dont il assiégea les portes avec le même empressement que les émigrés rentrés. Nous vîmes venir là le prince Ferdinand de Rohan, ancien archevêque de Bordeaux et de Cambrai, qui, après avoir fait du jacobinisme, se mit à faire du Bonapartisme, convoitant d'avance la place de grand-aumônier, si par cas le premier consul s'avisait de la créer, ce qui n'eut lieu que sous l'empire. En conséquence il se mit à balayer de sa robe épiscopale les salons de Cambacérès, de madame Bonaparte, et même des personnages de peu d'importance, mais qui avaient quelque crédit. Il ne manquait ni d'esprit naturel ni d'une sorte de bonhomie qui rendaient sa société agréable à ses amis. Pourvu qu'on ne lui demandât ni tenue ni dignité, tout allait bien chez monseigneur.

L'abbé de Pradt ne fut pas le dernier à venir prendre part à la curée ecclésiastique. Je le connaissais peu ; il fut impossible au bout d'un mois de ne pas le connaître beaucoup. Quelle vivacité ! quelle pétulance ! quelle activité ! quelle abondance de paroles ! Aussi M. de Narbonne me disait : «Je ne doute plus de l'*ubiquité* de Dieu depuis que je ne peux faire un pas sans rencontrer l'abbé de Pradt.» Au reste l'abbé de Pradt était alors en admiration pour le premier consul ; que d'encens il brûlait pour le restaurateur de la religion romaine ! Il s'exprimait sur son compte en véritable thaumaturge : Jupiter était encore pour lui Jupiter tonnant et non Jupiter-Scapin.

L'abbé de Broglie, depuis évêque de Gand, rentra en France en 1803, et parut sur-le-champ aux Tuileries, où il ne fut pas le flatteur le moins dévoué du premier consul. Il faisait de l'admiration en mysticité ; c'était un béat de cour très disposé à prendre tout ce qu'on lui donnerait, et demandant même avec instance, dans la crainte qu'on ne l'oubliât. Il devint presqu'à la fois aumônier de Napoléon et évêque d'Acqui en Piémont. C'était un prêtre régulier, peu spirituel, simple, et qui aurait

été modeste s'il ne se fût pas appelé Broglie. En général ceux de cette maison ne dédaignent pas de faire eux-mêmes leurs affaires, bien certains que d'autres ne prendraient pas à eux un intérêt plus sincère.

On voyait déjà approcher de loin un long et spirituel abbé de Quélen, très gracieux, très complaisant, homme à frapper à toutes les portes pour se faire ouvrir celles des dignités de son ordre, capable d'ailleurs de ne pas se contenter de celles-là et de songer à se procurer par tous les moyens possibles celles de la terre, toutes profanes sans doute, mais dont le clergé ne hait pas de se revêtir. M. l'abbé de Quélen était donc un des apôtres du nouveau régime ; chaque personne de la famille impériale lui semblait mériter un mot dans ses prônes ; il en parlait avec des transports qui prouvaient sa conviction profonde. Je voudrais tracer le portrait de ce digne prélat, mais il en tombe un tout fait sous ma main, que je me contenterai de transcrire. Je vois mes confrères en Mémoires composer si souvent les leurs de tout ce qui appartient à autrui, que je puis bien emprunter à autrui quelques lignes, à charge d'ailleurs de

revanche. Le peintre, à propos d'une revue des membres de l'académie française, s'exprime ainsi :

« Je ne puis passer légèrement sur M. de » Quélen, archevêque de Paris et très spirituel » académicien. C'est un bon prêtre, un digne » prélat qui couche dans le lit du cardinal de » Retz, et à qui ce lit inspire des pensées étran- » ges. Il a tâtonné pour se trouver une place ; » il l'a cherchée à la cour et jusqu'à Rome. Il » a de hautes idées et peu de force pour les exé- » cuter ; il n'achève pas toujours ce qu'il a » commencé. Dans un autre siècle, il eût imité » le fameux coadjuteur ; maintenant il sera fi- » dèle parceque cela est préférable. Il lui man- » que un ruban bleu ; il voudrait aussi une ca- » lotte rouge et de l'influence. Il aurait pu l'ob- » tenir par ses qualités ; il la demande par le » secours des autres ; ce n'est pas toujours le » moyen de la posséder. »

J'ai peint moi-même ailleurs l'abbé Frayssinous, qui cherchait aussi en ce temps-là à faire parler de lui. Il recueille aujourd'hui le fruit de ses demi-concessions et de ses demi-résistances. Nous le verrons cardinal avant

l'abbé de La Mennais, puisqu'il a su entrer à l'académie avant lui ; à moins que l'abbé de Rohan ne le prime. Il débuta par ses conférences fameuses qui ameutèrent contre lui le parti philosophique. On ne trouva rien de mieux pour répondre à ses arguments que de le dénoncer à Napoléon en le lui représentant comme un prêtre à craindre ; Napoléon le jugea mieux et l'employa : dans ses loisirs le cher abbé écrivait dans le *Journal des Débats*.

L'abbé de Sambucy, maître des cérémonies de la chapelle impériale, et qui tient encore à titre d'aumônier à celle du roi, entendait à merveille la science de l'étiquette ecclésiastique. Avec quelle gravité il plaçait tout son monde sur chaque chaise et sur chaque banc ! Comme il faisait faire à propos et en mesure les évolutions du culte au clergé sous ses ordres ! Quelque chose aurait manqué dans son idée à la majesté de l'empire si un clerc avait fait un pas de plus ou donné un coup d'encensoir de moins. Chaque fois qu'une cérémonie avait lieu où la grande-aumônerie jouait un rôle, l'abbé de Sambucy avait bien soin que les journaux déversassent sur lui la part qui lui revenait justement de la gloire de

la journée. Madame de La Rochefoucaud disait de lui : « Lorsque l'abbé de Sambucy veut être heureux, il rêve qu'il dirige les cérémonies d'un conclave. »

Le clergé donc n'était pas le dernier à s'approcher du premier consul. Je ne signale qu'une partie des ecclésiastiques distingués qui se donnèrent à lui, sans trop s'embarrasser de quelle manière il gouvernait. Nous ne pouvions assez admirer, nous autres royalistes, tout en faisant comme eux cependant, la prestesse avec laquelle les prêtres oublièrent les Bourbons, pour qui, la veille encore, ils adressaient leurs prières à Dieu dans le canon de la messe. Je vis bien la vérité d'un propos de Barrère de Vieussac : « Les abbés, prétendait-il, sont comme les chats, fidèles à la maison et pas au maître; ils caressent toujours celui qui leur apporte la meilleure pâtée, et soutiendront mieux encore ceux qui les laisseront monter à califourchon sur leur dos. »

M. de Chateaubriand arriva de Rome sur ces entrefaites, peu satisfait du clergé, qui l'avait assez mal accueilli; il s'était flatté d'être vu de bon œil dans la ville sainte, à cause de son *Génie du Christianisme*, ne se doutant pas

que la poésie qu'il prétendait trouver dans la religion était peu du goût des membres du sacré collége ; on lui avait presque fait un crime de cet ouvrage, que l'on ne loua jamais devant lui que très médiocrement.

M. de Chateaubriand fut nommé chargé d'affaires de France auprès de la ligne du Valais, à Sion ; c'était peu sans doute, mais il ne devait regarder cette mission que comme un second échelon à des charges diplomatiques plus importantes.

Je fus conservée sur la liste des personnes admises à fréquenter la Malmaison, quoique traitée avec moins de faveur par Hortense, qui, devenue madame Louis Bonaparte, commençait déjà à prouver que son mari n'était pas l'homme qu'il lui fallait. La naissance d'un fils en 1802 ne les réconcilia qu'imparfaitement. Louis était jaloux et maussade, disait Hortense. Hortense, vive, aimable, jalouse des hommages de tous, cherchait dans l'amitié de son beau-frère des consolations qu'elle obtenait aux dépens de sa tranquillité intérieure. Madame Bonaparte essayait de modérer l'imagination ardente de sa fille, mais la mobilité toute créole de la sienne ne

se prêtait guère à ce rôle grave. Elle aimait mieux pleurer avec Hortense que de se donner la peine de la catéchiser.

Madame Lætitia prenait le parti de son fils contre sa belle-fille, c'était encore dans la règle; elle prétendait que Louis méritait une femme qui l'appréciât; et avec les meilleures intentions, elle aigrissait le jeune ménage.

Il me revenait quelque chose de ces disputes intérieures; Joséphine était trop légère pour ne pas être communicative; elle avait un faible pour les femmes de sang noble, et nous savions ce qu'elle cachait parfois à ses plus intimes conseillères. Hortense prétendait être libre de ses actions; Louis demandait à les connaître toutes; ses goûts d'ailleurs, simples et modestes, étaient antipathiques à ceux de sa femme. Les deux époux auraient pu se rapprocher pourtant par l'amour que tous les deux portaient aux beaux-arts. Louis faisait incognito des vers et des romans; Hortense, musicienne très agréable, composait des romances délicieuses, les chantait avec goût, et dessinait avec talent. Les artistes accouraient autour d'elle, Louis les allait chercher; et moins heureux, en les traitant mieux peut-

être, n'en était pas autant apprécié : une sorte de jalousie d'artiste naissait encore entre le mari et la femme, qui faisaient de la littérature et de la musique chacun de son côté.

Je vins à la Malmaison un jour au moment où Hortense en partait désolée ; elle avait eu avec son mari une scène très vive la veille, et s'était, selon sa coutume venue plaindre à sa mère, qui, tout en la consolant sans jamais lui donner tort, l'avait tellement exhortée à la patience, que madame Louis boudait Joséphine elle-même, qui cette fois, disait-elle, n'était pas entrée dans sa position fâcheuse.

Nos voitures se croisèrent en route ; la sienne allait si vite que je ne pus m'arrêter, nous échangeâmes un simple salut, et je continuai ma route ; un coup d'œil rapide que j'avais jeté, et j'ai les yeux bons, m'apprit qu'Hortense n'était pas contente ; je me doutai de ce qui venait d'arriver, et composai ma physionomie en conséquence.

## CHAPITRE XVII.

Le soleil après la pluie.—Épanchement.—Confidence.—Explication. — Secret de la mauvaise humeur du premier consul. — M. Papin. —La guerre au chat.— Importance de M. Papin.— Ma parure.— Promenade dans le jardin. — Ossian. — Rencontre.— M. de Lormian. — Explication plus sérieuse. — Détails intéressants. — Les héros de la Mythologie. — Esther devant Assuérus. — Après la brouille le raccommodement. — Retour auprès de Joséphine.

L'étiquette n'était pas tellement ancienne chez le premier consul, qu'elle pût être déjà rigoureusement établie à la Malmaison. Je fus donc admise chez Joséphine, sans cérémonie. Bien mieux, j'arrivais à propos, dans un de ces moments où le cœur gros d'émotion a besoin de s'épancher. Je trouvai Joséphine les yeux humides encore. Elle me sourit, et sa figure était charmante; car ce n'est pas lorsqu'elle pleure, mais lorsqu'elle vient de pleurer, qu'une jolie femme est deux fois jolie. Le sourire est alors sur son visage comme le premier

rayon du soleil sur la verdure après une ondée.

Je n'eus pas de peine à me faire raconter tous les chagrins de Joséphine, car elle profita de ce moment d'épanchement pour énumérer sans réticence tous les sujets de plainte que lui avait donnés son premier mari, toutes les querelles que le second lui avait faites ; ici je l'interrompis pour me récrier sur l'étonnement que m'inspirait la mauvaise humeur du premier consul contre moi.

« Ah ! ma chère, dit Joséphine, c'est que vous ne le connaissez pas ; lorsque la politique extérieure le tracasse, lorsqu'il a fait une fausse démarche, alors il se dédommage sur les personnes de l'intérieur ; l'autre soir, par exemple, vous entendîtes comment il traita l'ambassadeur d'Angleterre ; eh bien, je fus certaine que moi et quelques autres aurions à souffrir immédiatement après de sa colère ; elle est donc tombée sur vous ?

» — Et sur madame de Chevreuse, répliquai-je.

» — Il l'a donc houspillée ?

» — Eh, mais assez.

» — Voyez-vous, une duchesse ! Oh, c'est

un démon lorsqu'il s'y met. Au reste, j'en sais quelque chose, car, rentré dans ma chambre, il a cherché querelle à mon pauvre Papin, et l'a poursuivi de meuble en meuble pendant dix minutes à coups de pincettes, sous prétexte que ce cher enfant grattait un fauteuil. Papin en a été tout saisi, il miaulait horriblement, comme il eût fait sous la patte d'un lion ; il s'est enfin sauvé dans le jardin en cassant un carreau, a passé en plein air une nuit affreuse, et il est rentré fort enrhumé. Qu'y a gagné Bonaparte? c'est que Papin le déteste, et que dès qu'il le voit il grommelle et se cache. S'il n'est donc pas épargné, ce cher garçon, jugez comment le premier consul doit traiter les autres. »

Or le lecteur saura, pour apprécier la conclusion du propos de Joséphine, que ce cher garçon, ce pauvre enfant, ce *monsieur Papin*, ainsi que généralement on le nommait aux Tuileries et à la Malmaison, était un chat noir, le plus effroyable du monde, méchant et hardi comme un page, qui se faisait un jeu de déchirer nos robes à coups de griffes, de nous faire des frayeurs perpétuelles en sautant à l'improviste sur notre dos par-derrière les

fauteuils. Chacun le détestait et chacun le comblait d'éloges et de caresses. M. Papin était un personnage; le drôle le savait et se conduisait en conséquence. Pour ma part je le craignais beaucoup et ne l'aimais guère, aussi fus-je charmée de la correction consulaire qu'il avait essuyée en commun avec madame de Chevreuse, l'ambassadeur d'Angleterre et moi.

Joséphine, avec la meilleure foi possible, me crut bien consolée pour avoir appris que monsieur Papin avait été plus malheureux que d'autres; elle ajouta cependant qu'elle me ménagerait une rencontre avec le général Bonaparte, propre à amener une explication. Sur ces entrefaites on entendit dans le château le bruit d'étiquette qui avait lieu seulement chaque fois que le premier consul arrivait; on ne l'attendait pas, quelqu'un vint annoncer son approche, je crois que ce fut monsieur Pierlot. Joséphine me conseilla d'entrer dans la chambre où se reposaient alors les femmes de qualité favorisées, lorsqu'elles passaient une journée à la Malmaison.

Je ne suivis pas ce conseil, je préférai me rendre dans le jardin, où j'espérais que Na-

poléon se promènerait avant que de se mettre à table ; j'allai seulement, avec l'aide de madame Fournaux, une femme de chambre de Joséphine, auprès d'une glace, jeter un coup d'œil sur l'ensemble de ma parure, qui se trouva fort bien : je portais la couleur privilégiée à la Malmaison, une belle robe de cachemire blanc avec une garniture légère de palmettes, une ceinture verte attachée par une boucle de rubis, un chapeau blanc de satin avec cinq plumes vertes d'une dimension remarquable, chef-d'œuvre de madame Despaux, et que Joséphine venait d'admirer sans faire la part de la critique. J'ôtai de dessus mes épaules mon schale vert et blanc ; car je trouvai qu'il faisait chaud ; d'ailleurs ce long tissu cachait ma taille ; et prenant un livre à la main sans en regarder seulement le titre, j'allai errante au travers d'une allée du bois.

Je ne lisais pas, mes yeux ne faisaient d'autre office que celui de m'empêcher de heurter contre les arbres ; mon oreille épiait le moindre bruit ; j'étais fort occupée du désir de rencontrer le premier consul et surtout dans un bon moment. Je passai une heure à rôder dans un

cercle qui ne me permit pas de perdre le château de vue; je ne sais si mon attente ne se serait pas prolongée outre mesure quand, pour mon bonheur, un prince souverain d'Allemagne, un d'Anhalt, à ce que je crois, se fit annoncer.

Bonaparte ne voulut pas le voir, à ce que j'ai su ensuite, et, suivi de Duroc, il passa dans le jardin; son coup d'œil lui fit apercevoir bientôt une femme qui errait un livre à la main. Qui était-elle? Duroc ne put le dire, la fantaisie de le savoir les conduisit vers moi.

« Sa taille est charmante, dit le compagnon fidèle.

» — Et cette robe lui va à ravir. Que le blanc est enchanteur! Elle doit être nécessairement jolie. Avançons.»

Le dialogue dont je fis les frais me fut rapporté plus tard par Duroc, et se termina à dix pas de moi. J'entendais le bruit de la marche de Napoléon, et au moment même il m'atteignit; je ralentis la mienne et me retournai tout-à-coup, et en me reconnaissant sa figure se rembrunit.

« Ah! pardon, madame, je vous dérange. » Et il fit mine de passer plus avant.

» — Ne serait-ce pas moi, monsieur, dont la présence vous gêne plutôt. »

Force fut à lui de me dire un mot poli; il lui coûta, je dois en convenir, cependant. Il s'arrêta, je fis de même, et la conversation mourut avec sa réponse. Le silence embarrasse entre particuliers, il est terrible en présence d'un souverain, et certes le premier consul était au moins souverain chez lui, à la Malmaison. Je le sentis, et prenant la parole, je me récriai sur la beauté du jardin. Ce lieu commun devait me conduire à autre chose; mais Napoléon, évitant de me répondre directement, jeta un regard sur le volume que je tenais.

« Vous lisez Ossian ? »

Quel bonheur ! il m'apprenait le titre de l'ouvrage, et je savais combien il aimait ce poète.

« C'est, répliquai-je, un de mes poètes les plus chers; j'aime sa mélancolie, ses pensées nobles et généreuses, les sentiments de ses héros, et le caractère tendre et passsionné de ses héroïnes.

» — Oui, dit le général, il y a plus que des mots dans cette poésie, l'âme y trouve matière

à réfléchir; je me complais singulièrement aux récits de ce vieillard, seul et malheureux, occupé à redire à une postérité qui pour lui commence avant sa mort, les exploits, les vertus et les aventures de sa famille illustre. Ce contraste de sa misère présente avec la gloire et le bonheur de sa jeunesse m'inspire souvent des réflexions... Madame, Ossian est un grand poète, et Lormian, son traducteur, a rendu ses beautés avec autant de goût que de bonheur. Connaissez-vous cet Ossian gascon?

» — Je le vois souvent, répondis-je.

» — Et pourquoi ne l'ai-je pas vu encore? Duroc, vous l'inviterez à déjeuner aux Tuileries dimanche prochain. Mais, poursuivit-il, si j'aime Ossian, je ne puis souffrir ses critiques imbéciles, vautours affamés qui s'abattent sur de grands cadavres pour en faire leur curée; n'est-il pas impertinent qu'ils s'avisent de nier l'existence d'Ossian? Eh, mon Dieu! les hommes de sa trempe sont trop rares pour qu'il soit convenable de chercher à en diminuer le nombre. Vous ne sauriez croire combien je hais ces érudits qui cherchent à mettre le doute là où il est si doux de croire parcequ'on a un vif désir d'admirer.

» — Monsieur, dis-je avec adresse, les critiques de ce genre ressemblent fort aux calomniateurs, à ceux, par exemple, qui nuisent aux pygmées qui ont le bonheur d'approcher des héros.

» — Est-ce un trait de mythologie auquel vous voulez faire allusion, madame? reprit le premier consul de mauvaise humeur.

» — Non, monsieur, le héros dont je parle appartient à l'histoire; il est vrai que s'il n'était pas de celle de nos jours, ses exploits et ses travaux extraordinaires le feraient rejeter parmi les Thésées, les Hercules. »

Je m'arrêtai, il ne dit mot, je repris.

« Il est fâcheux qu'il daigne descendre de la hauteur de sa place pour quereller parfois sans sujet.

» — Ma modestie, dit-il avec plus de gaieté, ne me permet aucunement de croire que ce reproche me concerne.

» — Ah! monsieur le premier consul, vous m'avez bien maltraitée l'autre soir.

» — Bon, vous le rappelez-vous?

» — Chacun de vos mots se grave dans le cœur en caractères ineffaçables.

» — Je vous ai donc fait de la peine? Mais

aussi, madame, puisque vous trouvez quelque agrément dans ma famille, pourquoi vous voit-on sans cesse dans des maisons où l'on me hait? Je ne sais quels sont mes torts envers mesdames Hulot et Moreau, mais leur commérage lasserait la patience d'un saint.

» — Vous m'engagez à les voir.

» — Oui, par mission diplomatique, mais la négociation manquée, il fallait, en ministre extraordinaire, abandonner la cour de l'étranger pour rentrer définitivement dans votre patrie. Quant à madame Récamier, elle m'accuse des fautes de son père, moi qui les ai palliées au lieu de laisser la justice suivre son cours naturel; et quant à madame de Stael, oh! je sais trop bien quels sont mes torts; je ne lui ai pas dit : « Venez, madame, prendre place au conseil d'État; donnez-moi vos avis.» Oui, poursuivit-il, il faudrait que le général Bonaparte se contentât du rôle d'aide de camp de la fille de M. Necker; à ce prix-là on me prodiguerait des éloges. Qu'un tel rôle convienne à ce Mathieu de Montmorenci qui n'a su être ni républicain ni gentilhomme, et qui se fait enfin dévot pour être quelque chose; fort bien, mais moi, que je m'avilisse à ce point...! Cette

femme a un esprit et une conduite à l'avenant : elle parle bien, trop bien ; elle séduit tous ceux qui l'écoutent ; je ne le souffrirai pas long-temps ; et, puisqu'elle m'y force, je la traiterai selon ses œuvres. Pourquoi m'oblige-t-elle à me déclarer l'ennemi d'une femme ? quelle est cette obstination à ne pas se tenir tranquille ? Où sera-t-elle plus appréciée, plus heureuse qu'à Paris ? nulle part sans doute. Au reste, on jugera qui a tort ou raison du premier magistrat d'un grand *empire* qui ne demande que de la modération, ou d'une ambitieuse qui se meurt d'une indigestion d'orgueil. »

Cette philippique fut débitée avec une chaleur au moins égale à celle de la semonce adressée à lord Withworth, elle m'épouvanta. Duroc n'était pas à son aise, il vit que je pâlissais, et crut faire un grand acte de courage en m'offrant le bras ; le général Bonaparte, à ce propos, s'aperçut qu'il avait été trop loin, et soudain sa figure passa de la colère à quelque chose de gracieux et de riant. Il me dit : « Non, madame, Duroc ne réparera pas le mal que je vous fais en vous retenant trop long-temps debout et immobile, ce sera moi qui vous ramènerai au château,

où vous dînerez avec nous. Au reste, voyez dans ma mauvaise humeur à votre égard quel prix j'attache à ce que votre amitié recherche exclusivement ma famille. »

J'avais besoin de ces bonnes paroles pour calmer un peu mon agitation : je balbutiai je ne sais quelle réponse, il ne m'entendit pas. « Que dites-vous? » me demanda-t il. Je pris mon parti, et bravement, après m'être arrêtée devant lui et avoir fait une profonde révérence, je me mis à réciter quelques vers d'Esther à Assuérus, dans une position à peu près semblable. Cette citation, qui venait à point, lui fut très agréable : Il l'écouta avec un plaisir manifeste, et lorsque j'eus achevé : « Prenez garde, me dit-il, une femme d'esprit est bien redoutable, et je vois qu'avec vous il faut se défendre et par les yeux et par les oreilles. Madame, je ne demande pas mieux que de bien vivre avec celles de votre caste; qui sait même ce que je peux faire pour elles, et certainement je ferai beaucoup, pourvu qu'on veuille que je fasse; mais pourquoi ces hostilités sans but? Si le faubourg Saint-Germain a de la force, qu'il m'attaque franchement; je préfère voir des batteries de siége foudroyer les

Tuileries de la terrasse de l'hôtel Praslin, plutôt que d'avoir à supporter cette fusillade perpétuelle de mots, d'épigrammes, de sots contes et de mensonges. »

Nous arrivâmes devant le château, là il me salua, et passa dans sa chambre avant que de venir au salon, où j'entrai plus morte que vive. En m'apercevant Joséphine comprit que j'avais eu une explication avec son mari.

« Il vous aura bien grondée?

» — Ah! madame, il a été charmant. »

Il me fallut conter à la hâte ce qui avait eu lieu. Madame Bonaparte me conseilla de cesser de voir des personnes dont la fréquentation ne serait plus sans danger pour moi; je le lui promis à moitié, me réservant de faire une dernière tentative propre à éclairer ces dames sur le péril qu'elles couraient. Napoléon arriva peu après; jamais il ne se montra plus gracieux, il fut presque gai.

## CHAPITRE XVIII.

Comment je choisissais indifféremment mes amis dans des opinions contraires. — Biographie morale et physique de l'un d'entre eux. — Napoléon cause avec M. de Lormian.— Son opinion sur Lebrun et Chénier. — Je repousse une confidence périlleuse. — Colère de madame de Stael promptement châtiée. — Un de ses propos.—Mot du comte de Narbonne sur Napoléon. — Courage de quelques hommes de lettres. — Célébrités de l'époque dans la littérature et les beaux-arts. — Hortense de Beauharnais met le gothique à la mode.— Généalogie du romantisme. — Actrices, acteurs des Français. — Mesdemoiselles Duchesnois et Georges. — La politesse d'alors. — Pourquoi Napoléon préférait le service de l'ancienne noblesse à celui de la nouvelle.

L'opinion m'a brouillée avec quelques uns de mes amis ; mais ce n'est pas sans doute l'opinion toute seule, puisque je me trouve encore des amis dans toutes les opinions. J'en préviens ceux qui pourraient s'étonner que je loue avec le même plaisir le duc de Rovigo et M. Sosthènes de La Rochefoucauld. J'aime mes amis avec leurs petites faiblesses, avec leurs préjugés, avec leurs ridicules même, et

je suis fâchée, par exemple, que M. de Jouy dise si souvent du mal de moi, qui ai eu tant de charité pour lui dans l'occasion ; je remercie au contraire mon ami Lormian de son indulgence pour mes petits travers, quoique j'aie quelquefois répété une épigramme sur les siens.

Je retournai de la Malmaison à Paris, très rassurée et certaine d'être tranquille si je voulais être raisonnable. Je me hâtai de prévenir par un petit billet du matin M. de Lormian de l'invitation qu'il recevrait pour le dimanche d'après, et je mis pour prix de mon avertissement qu'il me rendrait un compte exact de cette entrevue qui serait sa première avec le général Bonaparte. Il me répondit d'abord par écrit, puis il vint lui-même me questionner sur ce qui s'était passé par rapport à lui, et je vis qu'il mourait d'envie que j'amplifiasse un peu les éloges que Napoléon lui avait donnés ; je n'osai pas prendre la licence poétique de faire dire à un héros plus qu'il n'avait dit.

M. de Lormian, à cette époque, avait environ trente ans, moins peut-être, car il en est de la coquetterie des hommes de lettres comme de la nôtre. M. Lacretelle tient à être toujours

Lacretelle jeune, et Victor Hugo aime encore à s'entendre appeler l'enfant sublime. M. de Lormian, dis-je, était de haute taille, sachant qu'il avait la jambe belle et ne le cachant pas. Il avait les traits réguliers et agréables, une mise à la mode néanmoins quelque peu chiffonnée par défaut d'attention; sa voix de basse-taille était un démenti formel donné par la nature à de sottes rumeurs, et il en tirait grand parti, car il chantait avec goût. Sa vanité gasconne, sa bonhomie mêlée de fierté poétique, sa franchise à se louer ou à se juger sévèrement lorsqu'il était avec ses vrais amis, un talent incontestable pour la poésie qui lui donnait une des premières places après Racine et Voltaire, un penchant d'homme bien né pour la bonne compagnie, tout rendait sa société charmante et le faisait rechercher.

Il m'avait été présenté par M. de Catelan, son compatriote et son ami; non, je me trompe, ce fut par M. de La Trène, autre Toulousain, ancien avocat-général au parlement de Toulouse, auteur spirituel, ami dévoué, et qui a disparu volontairement de la scène du monde. C'était donc le marquis de La

Trône qui m'avait conduit le Tasse de Toulouse, car M. de Lormian, avant de sortir de sa ville natale, avait publié une première traduction de *la Jérusalem délivrée*, traduction qu'il a eu le courage de refaire sans en conserver peut-être trente vers. Le Tasse de Toulouse guerroyait alors contre ses confrères qui le lardaient d'épigrammes, comme pour lui rendre la monnaie de sa satire de *Mes trois mots*.

M. de Lormian, ayant reçu l'invitation annoncée, se présenta aux Tuileries le dimanche suivant. M. de Rémusat le conduisit devant le premier consul et le nomma. Le premier consul parut avoir mal entendu ; le préfet du palais, car il n'y avait pas de chambellans encore, répéta le nom.

« Excusez-moi, dit alors le général Bonaparte au poète ; Lormian, Ossian, ces noms se ressemblent comme les talents de ceux qui les portent. Eh bien ! citoyen, vous frappez à la porte du Parnasse ; mais voulez-vous être placé auprès des satiriques ?

» — Citoyen premier consul, répondit mon ami, je ne puis être ailleurs : un traducteur n'est qu'un valet de chambre élégant qui sait

donner avec habileté une forme nouvelle aux habits de son maître.

» — Quand on traduit comme vous le faites, monsieur, on invente presque, et on a droit à l'originalité.

» — J'en doute.

» — Vous êtes donc modeste ? on dit le contraire : on prétend que votre opinion ne vous est pas défavorable.

» — Elle ne me le sera plus du moins désormais, puisqu'elle pourra s'appuyer sur la vôtre.

» — Bon pour l'avenir, mais pour le passé.

» — Mon Dieu ! que puis-je repondre ? J'ai la franchise de convenir avec le premier venu de ce que mes confrères n'avouent qu'à leurs intimes.

» — Vous êtes en guerre avec Écouchard Lebrun.

» — Moi et d'autres.

» — Oui, c'est un méchant homme qui entonne une ode à votre louange et qui rime contre vous une épigramme en *Gloria patri ;* et avec Chénier ?

» — Celui-là est un adversaire honorable.

» — C'est un entêté qui n'est plus de son

siècle, qui veut marcher seul ; il a tort, il faut craindre de se singulariser.

» — C'est le type des esprits originaux.

» — Soit, mais par cette route on ne va pas à la fortune... Je lis souvent votre Ossian.

» — Si vous ne m'aviez pas accusé d'orgueil, et si je ne craignais d'être accusé de flatterie, je me rappellerais qu'Alexandre enfermait l'*Iliade*...

» — Citoyen Lormian, vous n'êtes pas encore Homère, quoique vous écriviez comme lui.

» — Il est heureux pour moi que mon admirateur soit cependant plus qu'Alexandre.

» — Ah ! citoyen Gascon, vous avez de l'esprit ! je ne vous croyais que du génie. »

Il vint du monde ; la conversation devint plus générale. M. de Lormian, charmé de cette réception, ne perdit pas de temps pour m'en rendre compte. Je la voulus écrite toute de sa main, et je la conserve afin de la montrer à ceux qui doutent que je puise aux sources originales. D'ailleurs M. Lormian vit encore : j'engage les incrédules à le prier de me démentir.

Voilà pour le poète ; mais j'aurais voulu

surtout réconcilier le général Moreau avec son redoutable rival. Je me préparais à me rendre chez lui, lorsque madame Moreau arriva chez moi. Enchantée de cette bonne fortune, je donnai à part l'ordre à mes gens de veiller à ce qu'on ne vînt pas se jeter à la traverse de l'explication que je voulais avoir ; et certaine que la porte serait fermée à tout indiscret, j'entrai en matière et peignis avec des couleurs vives le mécontentement du premier consul.

« Espère-t-il, me répondit-on, que ses égaux en gloire et sans doute en patriotisme, le verront avec joie peser sur eux et sur la nation ? ce serait exiger l'impossible. Nous le supportons, c'est tout ce qu'on peut faire ; mais, dans une république, la liberté autorise la censure.

» — Cela serait bon, madame, répliquai-je, si nous étions en république ; mais y sommes-nous ?

» — Dans ce cas la résistance est plus que permise, elle devient un devoir. Faudra-t-il que madame Bonaparte nous soit imposée comme reine ?

» — Cependant, à moins de guerre ouverte,

il sera nécessaire de se soumettre avec toute la France.

» — Que nous périssions tous, plutôt que d'être humiliés ainsi! Mais il ne sera pas nécessaire d'en venir là; il y a dans notre patrie des esprits généreux qui s'indignent d'un esclavage dont la chaîne se resserre de jour en jour. Quant à vous, vous êtes, j'espère, plus royaliste que républicaine? »

J'arrêtai une confidence dangereuse.

« Je suis, dis-je, une émigrée rentrée, mariée à quelqu'un qui veut vivre tranquille; je forme des vœux ardents pour mes souverains légitimes, mais, au temps où nous sommes, il ne peut m'être permis que des vœux.

« — Ainsi tout acte de courage vous effraierait?

» — Croyez-moi, la puissance du premier consul est trop bien assise maintenant pour se flatter de le renverser; ne prenez pas vos désirs pour des certitudes, craignez que tout-à-coup la foudre ne vous éclaire en vous renversant; on vous surveille, et celui que vous haïssez connaît tout ce qui se fait autour de vous.

» — Tout, répéta madame Moreau, cela est

impossible. Je vous remercie de vos conseils, je tâcherai de m'y conformer; mais qu'on n'espère pas que je m'avilisse en acceptant un rang quelconque qui me ferait marcher à la suite de madame Bonaparte: je suis son égale, et jamais je ne descendrai volontairement de mon rang. »

Nous nous séparâmes peu satisfaites l'une de l'autre. Cette républicaine superbe aurait trouvé bon que je fisse devant elle ce que son amour-propre refusait de faire devant madame Bonaparte: les bourgeoises ont en général mille fois plus de raideur dans le caractère que les femmes de qualité, surtout entre elles; c'est un miracle que de parvenir à leur faire supporter docilement l'élévation d'une de leurs amies, elles en font aussitôt l'objet éternel de leur haine et de leur jalousie; plus on est petit, plus la grandeur de ses proches importune; elle aigrit les digestions et trouble le sommeil.

Ayant si mal réussi dans cette négociation, je vis bien que je ne serais pas plus heureuse auprès de madame de Stael. La fière Corinne en revint toujours à son *ultimatum.*

« Voyez, s'écria-t-elle, l'insupportable tyran-

nie! il veut que je couse et que je file comme une servante; si je faisais des vers plats, sans chaleur et sans vie, il me le pardonnerait encore; mais je pense, je raisonne, je veux penser et raisonner toujours; Mais point, il étend sa main de fer, il ordonne à mon intelligence de s'anéantir! cela ne sera pas, je serai ce que je dois être; il me persécutera, je deviendrai plus intraitable: si je succombe enfin, eh bien, ma chute sera une autre bataille de Marengo, où certes le vainqueur se retirera sans que son front soit paré des lauriers de la victoire; l'Europe les accordera au vaincu; et une femme, dans sa faiblesse, triomphera d'un héros en le déshonorant! »

Que pouvais-je répondre? je l'embrassai les larmes aux yeux.

« Vous voulez nous priver de votre société?

» — Ah! qu'il me tue, et qu'il ne m'exile pas!

» — Il ne vous tuera point, et vous exilera.

» — Ce sera pis que la mort.

» — Consentez donc à vivre.

» — A me taire, vous voulez dire? cela ne se

peut, je le poursuivrai de mes sarcasmes vengeurs jusque sur le trône où il va se réfugier. Ah! vous ne le connaissez pas, c'est Robespierre à cheval. »

Ce fut dans cette occasion que ce mot devenu fameux lui échappa ; plus tard elle le répéta, et alors peut-être avec plus de justesse. Ce que je lui avais prédit ne tarda pas à arriver ; elle dut quitter la campagne de madame Récamier, où j'avais été la trouver, et s'éloigner sans retour de Paris. Cette disgrâce avait été précédée de la rupture ouverte entre madame de Staël et M. de Talleyrand ; celui-ci, à la suite de plusieurs exhortations inutiles, prit le parti de cesser de la voir ; elle dit à ce sujet : « On prétend que les rats se sauvent à temps d'une maison prête à crouler ; ma chute est donc prochaine, car M. de Talleyrand m'a dit adieu sans retour. »

Je déplorai cette obstination, ne pouvant comprendre comment une femme qui ne respirait bien que dans Paris consentait à aller vivre ailleurs.

Voilà donc Napoléon en guerre ouverte avec l'Angleterre et madame de Staël. Son activité incroyable augmentait, il était sans cesse sur

la route de Boulogne sous prétexte d'une descente en Angleterre; il rassemblait une armée formidable, il négociait avec les puissances de l'Europe, veillait à la paix intérieure du territoire, protégeait les arts, encourageait les sciences, ne négligeait aucun détail; et nonobstant de tels embarras, créait un ordre admirable dans les finances. « Il y a des jours, nous disait à ce sujet M. de Narbonne, où je me couche très convaincu qu'il y a un premier consul à chaque ministère, et le lendemain, lorsque je vois qu'il n'y en a qu'un, je me demande comment il peut vivre vingt-quatre heures. »

Qui aurait dit que cet homme extraordinaire rencontrerait des adversaires invincibles, et dans une classe qui ne passe pas universellement pour courageuse et énergique! Il faut rappeler à nos descendants que tout plia devant Napoléon, hors quatre ou cinq hommes de lettres, Delille, Ducis, Chénier, Ginguené, Lemercier et madame de Staël, qui certes porte au moins les culottes en littérature; ce furent les seuls qui luttèrent contre sa force, ou se défendirent de ses séductions. Il captiva l'ancienne cour, il soumit au frein les régicides,

il fit ses valets des plus grands capitaines de l'époque, et il échoua contre des poètes. Napoléon en eut plus d'une fois un vif dépit, mais il ne se montra jamais qu'ennemi généreux; il refusa le combat contre les poètes en leur continuant ses bienfaits, en ne leur enlevant rien de ce que le gouvernement leur donnait à un titre quelconque, réservant toutes ses hostilités pour madame de Stael; notre sexe doit se glorifier de cette préférence.

A part ces exceptions, la république des auteurs se rapprocha du premier consul, et plus tard se serra autour de l'empereur. Je citerai parmi les principaux de cette époque, MM. Étienne, Jouy, Jay, Tissot, Parseval, Lormian, Michaud, Luce de Lancival, d'Avrigny, Picard, Delrieu, Aignan, Millevoye, etc.; tous reçurent des pensions et des traitements considérables; quelques uns acceptèrent des places qui n'étaient pas en rapport avec leur indépendance, mais ils ont tous déploré cette erreur de leur vie : qu'il y a de la rigueur à la leur reprocher! les services, d'ailleurs, qu'ils rendirent depuis en furent la meilleure excuse: je ne les affligerai pas en revenant sur le passé, à moins qu'eux et leurs familles ne le veuillent

absolument par de mauvais procédés à mon égard; j'ai pris dorénavant la résolution d'être pour les autres ce que les autres seront pour moi; la loi du talion me paraît la plus juste de toutes.

Les artistes reçurent également des preuves de la bienveillance consulaire; l'époque était féconde en talents de première classe; les beaux-arts étaient représentés au Sénat conservateur par Vien et par David, devenu premier peintre du gouvernement. Après eux venaient Gros, Girodet, Guérin, Gérard, Prudhon, Vincent, Meynier, Gautherot, et nombre d'autres; la sculpture comptait parmi ses maîtres Cartellier, Houdon, Chinard, etc.; la musique, les Méhul, Boïeldieu, Nicolo, Spontini, Bonard, Daleyrac, Monsigny, Della-Maria, et leurs émules, tous dignes des mêmes honneurs. Je puis assurer que les perruques d'alors seraient les Samsons de la nouvelle France, ou à peu près; car si je faisais trop l'éloge du temps passé, on me dirait que je suis classique, et à mon âge les illusions du romantisme ont tant de charmes!

Ce fut au reste Hortense qui mit à la mode le gothique, qui engendra *le chevalerisme*, qui

engendra l'école nouvelle, etc., etc. Cette princesse, par une manie particulière, voulut que les meubles de son appartement rappelassent, dans leur forme, ceux des siècles passés, et que les tableaux, qu'on y plaçait dans des cadres de forme antique, représentassent des traits de notre ancienne histoire. Cette mode prévalut, au grand regret de Napoléon. « Pourquoi, disait-il, s'obstiner à rappeler aux Français d'aujourd'hui ce que furent leurs pères? tout devrait dater du 18 brumaire, surtout pour les personnes de ma famille; on ne gagnera rien de bon à perpétuer des idées qui nous sont contraires. Hortense est une maladroite, je le lui ai dit; elle a prétendu que je n'aimais pas les arts; comme si le gothique était le type du beau! Nous courons vers le bizarre, le maniéré et l'extravagant; ce genre ne convient qu'à orner les églises; j'aurais pu, à mon sacre, m'asseoir aussi sur un trône qui eût daté de Charlemagne, j'ai préféré un fauteuil grec bien élégant et bien riche. Je me méfierai toujours, dans les arts, de ce qui s'écartera de la simplicité et des lignes droites pour tomber dans l'exagération. »

Le caprice d'Hortense n'a pas porté ses fruits sous l'empire, à part MM. Richard, Revoil et le jeune Vermay, trop promptement découragé. Les artistes demeurèrent dans la bonne voie, et les littérateurs ne la quittèrent que vers 1813. Je dis tout ceci pour l'acquit de ma conscience, et parceque personne avant moi n'a signalé d'où est partie d'abord cette inondation romantique qui nous déborde aujourd'hui. Ce torrent, sorti du palais de la reine de Hollande, fut alimenté de romances chevaleresques, de nouvelles pathétiques, de pièces du troisième ordre, appelées mélodrames. Nous voici maintenant à *Hernani* aux Français, et à *Stockholm et Fontainebleau* à l'Odéon. Grâces au ciel, au moment où j'écris, M. Jay, du *Constitutionnel*, vient de dire à la mer : « Tu n'iras pas plus loin. »

Le Théâtre Français comptait encore alors des talents éminents, qu'on ne retrouvera plus; il y avait, pour jouer la tragédie, mesdames Raucourt, Talma, Bourgoin; MM. Larive, Talma, Lafont, Saint-Prix, Damas; et la comédie présentait avec non moins d'orgueil mesdames Contat, Mars, Devienne, Volnais, Mézeray; MM. Fleury, Saint-Fal, les deux

Baptiste, Dazincourt, Caumont, Grandménil, Michot, etc. Il y avait du plaisir à assister à ces représentations, où de si bons acteurs concouraient au succès des ouvrages.

Ce fut vers cette époque que mademoiselle Duchesnois, âgée d'environ vingt-cinq ans, et mademoiselle Georges Weymer, son émule, et beaucoup plus jeune, débutèrent ensemble à la Comédie Française. Jamais débuts n'ont fait depuis un pareil fracas; tout s'agita à l'entour de ces deux actrices; l'une, si remarquable par sa profonde sensibilité, l'autre par son énergie, qui lui a conservé le sceptre que sa rivale a dû lui abandonner lorsque l'âge est venu éteindre le foyer de chaleur qui faisait son mérite: nous prîmes un parti; les hommes s'enrôlèrent universellement sous la bannière de mademoiselle Georges, et Napoléon en donna l'exemple; les femmes, Joséphine en tête, préférèrent mademoiselle Duchesnois; ce fut l'absolutisme et le libéralisme du temps; soit qu'on se dît moins de sottises, parceque l'on se montra plus poli au retour de l'émigration, qu'on n'a fait après la rentrée royale, il faut avouer que les querelles littéraires ou politiques, depuis 1814,

ont pris un caractère de rusticité étranger autrefois à la bonne compagnie. Cela doit-il nous étonner, lorsqu'on songe que celle-ci a fini par remettre le soin de sa défense à M. de Genoude ?

Napoléon, qui examinait tout, n'aurait pas souffert des formes trop acerbes; il aimait la politesse, quoique ses ennemis l'aient accusé d'en manquer; il est néanmoins certain que parmi les domestiques titrés dont il s'environna, ce furent toujours ceux de notre classe dont il préféra les services, parcequ'il les trouva plus polis.

On lui a entendu dire :

« Je voudrais que la noblesse habitât seule ma cour, elle la rendrait agréable; les sabreurs ne sont bons que sur un champ de bataille.

» — Cependant, lui répondit-on, ceux-ci ne sont guère plus fiers que les autres.

» — Oui, leur souplesse est la même, mais elle a moins de grâce. La servilité dans les anciennes familles est une conséquence de l'habitude; on est courtisan de père en fils, et le métier s'apprend en suçant le lait de la nourrice. »

Napoléon avait raison, cependant il y eut

de belles exceptions à cette règle ; et je montrerai, dans le cours de mes Mémoires, que les gens du nouveau régime égalèrent presque toujours ceux de l'ancien en servilité.

## CHAPITRE XIX.

Conversation du premier consul avec un émigré au sujet de la déclaration de guerre. — Comment le prince Borghèse épousa madame Leclerc. — Son mot adroit à madame Lætitia. — Jalousie de deux sœurs. — Ce que Napoléon dit à celles-ci. — Le prince Borghèse à Turin. — Lucien Bonaparte. — Cause révélée pour la première fois de l'inimitié de Napoléon à l'égard de son frère. — Première querelle de Napoléon et de Lucien. — Premier mariage de celui-ci. — Seconde querelle. — Ce que Lucien dit à sa mère. — Son second mariage. — Jérôme Bonaparte. — La duchesse de Chevreuse. — Engagement que prend le duc de Luynes. — Ma conversation avec madame de Chevreuse. — Conduite différente de la famille Bonaparte, selon la tenue de telle ou telle femme de qualité. — Propos de la princesse Pauline sur M. de Montesquiou. — Réflexions et pensées.

---

Les hostilités avec l'Angleterre ne tardèrent pas à commencer ; le cabinet de Londres prit l'initiative ; il fit courir sus à nos vaisseaux marchands avant que la rupture de la paix eût été déclarée. Cet acte de véritable piraterie que les Anglais savent si bien justifier par les arguments de leur foi punique, mit le premier

consul en fureur ; il dit à un émigré qu'il voyait quelquefois, et qui lui paraissait admirateur des Anglais :

« Eh bien, citoyen, vos héros se conduisent en voleurs, en écumeurs de l'Océan ; mais qu'on soit tranquille, ils paieront avec usure la valeur des marchandises qu'ils nous ont enlevées.

» —Vous feriez bien, général, repartit M. de Bertel ; c'est une nation qu'il faut traiter rudement pour la dompter, et qu'il faut traiter plus rudement encore après l'avoir vaincue.

» — Je n'attendrai pas que le sort des armes m'ait donné gain de cause pour commencer le règlement de nos comptes. Le roi Georges a fait saisir un vaisseau ; mais il n'a pas fait rentrer dans leur patrie tous ceux de ses sujets qui en étaient sortis, et la liberté de tous ces visiteurs de la France et de l'Italie pourra bien me servir de gage, jusqu'à parfaite restitution des biens qu'il a volés à nos négociants en pleine paix.

» — Vous voulez donc, général, que des particuliers soient responsables des torts de leur gouvernement?

» — Monsieur, cette responsabilité ne pèse point sur eux dans les pays où le souverain règne sans contre-poids, où la volonté seule fait la règle et décide de tout; mais en Angleterre, où la nation contribue d'une manière si positive à l'action régulatrice, là où la chambre des pairs et celle des communes concourent au gouvernement avec le roi, on peut, on doit prendre les particuliers à partie; car il dépend de leurs pères, de leurs frères, de leurs amis, de réparer au parlement les injustices commises par le ministère. Si on ne le fait pas, c'est qu'on les approuve, et, dans ce cas, nous avons le droit de déclarer la guerre aux individus comme au gouvernement. On trouverait fort bon que l'Angleterre usât de ses avantages jusqu'à *filouter* sur les mers, et on interdirait de justes représailles! Les représailles, je le sais, n'entrent point dans le code de la politique sentimentale; mais il est temps que l'on sache que la politique n'a rien de commun avec le sentiment, et que les nations ou les gouvernements qui la font de cette manière ont plus à cœur de cacher leur faiblesse que de montrer leur générosité. Toute vertu qui nuit aux siens est un vice; malheur au prince qui dans l'intérêt

de son amour-propre sacrifie l'intérêt de tous ses sujets. »

Le premier consul répéta plusieurs fois ce propos à diverses personnes; il se garda bien de faire acte de générosité envers les Anglais, le plus égoïste de tous les peuples. Il persista dans sa mesure sévère, mais juste. Les insulaires qui habitaient ou parcouraient la France furent arrêtés tous à la fois, dirigés sur Verdun, et retenus jusqu'en 1814.

Cet acte de fermeté était bien entendu. La nécessité où se trouva l'Angleterre d'envoyer annuellement de fortes sommes à ces prisonniers, fit refluer beaucoup d'argent en France, et nous dédommagea en partie des pertes que notre commerce avait essuyées tandis que nos navires voguaient sur la foi des traités.

Depuis ce moment, le premier consul regarda les Anglais comme ses plus mortels ennemis; il s'identifia complètement avec la France; il leur fit pendant dix ans une guerre active, dont il ne se lassa jamais; il la leur fit sur le continent, afin de les atteindre d'une manière indirecte, puisque la position de leur île ne permettait pas de les attaquer directe-

ment. Les soins qu'il donna à ces mesures belliqueuses l'empêchèrent quelque temps de se mêler de ce qui se passait dans l'intérieur de sa famille. Cependant ce fut lui qui décida le mariage de madame Leclerc avec le prince Aldobrandini Borghèse.

Ce seigneur, issu de famille papale, et dont les aïeux avaient tenu un grand état en Italie, avait eu pour père l'ennemi capital des révolutionnaires romains, et qui manifesta la même haine à l'égard des Français, leur appui; le prince Camille, au contraire, né en 1775, et bien jeune par conséquent lorsque nos troupes pénétrèrent pour la première fois en Italie, se montra favorable aux nouveaux principes; il se hâta de se rendre dans les armées de la république, d'y prendre du service, et de se déclarer le partisan de toutes les innovations qui désolaient sa famille. Il s'attacha particulièrement au général Bonaparte, qui fut flatté de cette préférence, et qui attira par ses témoignages d'affection le prince Camille à Paris. Celui-ci vit avec plaisir la belle Pauline, encore enveloppée de ses voiles de deuil qui lui servaient à cacher la légèreté de sa conduite. Il se rapprocha d'elle plus intimement et devint son

*cavaliere servante.* Madame Lætitia voyant les choses en cet état, dit à Joseph Bonaparte : « Mon fils, vous vous êtes tous mariés comme vous avez pu *perché* parceque nous étions pauvres ; *ma* nous ne le sommes plus ; voilà votre frère aîné qui nous *assoure* une belle existence, profitons-en pour faire faire à Pauline *on* riche établissement ; le prince Borghèse en est amoureux, il la voudrait peut-être pour maîtresse, un mot du premier consul en fera sa femme légitime. »

Joseph s'empressa de tenir à Napoléon le même langage, et la première fois que le prince Camille vint aux Tuileries, il lui dit : « Savez-vous que toute la ville vous marie avec madame Leclerc ? je n'aime pas que ma sœur serve de point de mire à des propos malins.

» — Pourquoi en serait-il ainsi, répliqua le prince, puisque mon intention est de vous demander la main de votre charmante sœur ?

» — Adressez-vous donc à ma mère, vous lui ferez plaisir ; ce n'est pas avec moi qu'on traite de ces sortes de matières.

Le prince Camille pris au piége, s'exécuta de

bonne grâce. Madame Lætitia se fit pauvre, elle dit qu'elle n'avait rien à donner à sa fille chérie.

« Je la prendrai cependant avec une belle dot, répondit-il galamment, ou plutôt adroitement.

» — Et laquelle, prince?

» — L'espérance. »

Ce mot heureux, rapporté au premier consul, lui plut beaucoup. « Mon futur beau-frère, dit-il, est un homme d'esprit: dans peu de temps sa femme vaudra pour lui plus qu'une reine. »

Le mariage eut lieu bientôt après, non sans exciter le dépit des deux autres sœurs. Madame Élisa disait:

« Si mon mari n'est pas prince, il est au moins gentilhomme et *barone*.

» — Positivement, ajouta Pauline de mauvaise humeur, le titre de *barone* est très commun en Italie, et tous ceux qui le portent, grands seigneurs ou bourgeois, ne sont pas ce qu'en France nous appelons des barons. »

Cette impertinence fit pleurer Élisa, qui faillit battre sa sœur; elle riposta vivement que

le prince Borghèse avait été fait *barone* à l'avance, et que certainement il le serait encore après. Madame Murat s'en allait se plaignant d'être la plus mal établie : « On m'a donné, disait-elle, un bel homme, mais sans naissance; voilà Pauline princesse, et je ne suis que la femme d'un général. »

Ces deux dames auraient voulu dans ce premier moment divorcer, afin d'épouser un de ces princes allemands ou italiens qui venaient chercher fortune à la cour du premier consul; il y en avait qui avaient assez de quartiers de noblesse pour entrer dans n'importe quel chapitre d'Allemagne, et tous rivalisaient d'humilité.

Napoléon, instruit de cette fantaisie par son frère Louis, appela près de lui mesdames Bacciochi et Murat, les gronda vertement, leur déclarant que si l'une ou l'autre commettait la plus légère imprudence, il la ferait enlever sur-le-champ par la gendarmerie, et conduire en Corse dans quelque masure aux environs de Bastia.

« Mais, lui répliquèrent-elles, Pauline est princesse.

» — Eh! folles que vous êtes, attendez un peu

de temps ! qui sait ce que la destinée et mon amitié vous préparent ? »

Il les congédia ainsi à demi consolées et espérant quelque belle charge pour leurs maris, dans l'avenir.

Cette tempête domestique apaisée, il s'en éleva bientôt une autre bien plus violente, et dont je dois raconter les détails, après toutefois en avoir fini avec le prince Borghèse. Celui-ci, naturalisé en 1805, devint prince français et altesse impériale. Décoré de la légion d'honneur, créé duc de Guastalla et gouverneur général des départemens formés par l'ancien Piémont et par la république de Gênes, il alla tenir à Turin un grand état de représentation. Il avait paru auparavant avec avantage dans la grande armée ; il fit brillamment la campagne d'Austerlitz et de Prusse. Cependant il ne joua jamais qu'un rôle très secondaire et fort au-dessous de celui de ses autres beaux-frères, Bacciochi excepté. Sa bravoure manquait de noblesse, son caractère n'avait ni grandeur ni énergie ; il aimait tout ce qui jette de l'éclat, sans pouvoir en faire jaillir autour de sa personne. Il demeura Italien avec le titre de Français, se dégoûta de sa femme

de sa fortune et de sa gloire, et à force de s'isoler, disparut sans plus compter dans la balance politique. Il n'eut point d'enfans, ce qui acheva de le rendre inaccessible aux tourmens de l'ambition. Aimable d'ailleurs, presque généreux, protecteur des arts, il vendit néanmoins, au grand scandale des Romains, et pour six millions, si ma mémoire n'est pas infidèle, sa superbe collection de monuments antiques à Napoléon. Ce fut l'acte le plus important des dernières années de sa vie et celui qui l'honorera le moins.

Je saisirai cette occasion pour donner un démenti formel à ceux qui ont prétendu qu'il fut forcé de faire ce marché; bien au contraire, il persécuta l'empereur pour qu'il le conclût, et en dicta lui-même les conditions, tellement onéreuses à l'acquéreur, que je ne sais pas trop si elles ont été toutes exécutées.

Lucien avait un caractère à part dans la famille Bonaparte. On remarquait en lui une raideur fondée sur l'opinion qu'il se croyait quelque chose par lui-même. Il s'était montré républicain zélé jusqu'au 18 brumaire. Là, par conviction ou par condescendance, il se prononça pour son frère; et par la fermeté avec

laquelle il agit en qualité de président du conseil des cinq cents, il aida puissamment au résultat de cette fameuse journée. Mais en se conduisant ainsi, en élevant un de ses frères au souverain pouvoir, en lui sacrifiant sa conscience de républicain, il ne croyait avoir donné au premier consul d'autres droits sur lui que ceux de l'amitié et du conseil.

Il y avait des instans où des amis complaisans lui remettaient devant les yeux ses démarches au 18 brumaire comme une apostasie maladroite. Il aurait pu, lui disait-on, obtenir pour lui-même, de la confiance des Français, ce que Bonaparte avait emporté de vive force. Le parti jacobin déguisé se rapprocha toujours de Lucien. Des documens d'une conspiration entreprise par des conventionnels et des membres des deux conseils donna en 1802, au premier consul, la preuve certaine que l'on destinait le gouvernement; conservé dans les nouvelles formes mais sur une plus grande échelle, à Lucien Bonaparte, à Moreau et à Carnot, tous les trois consuls égaux et devant présider à tour de rôle.

Cette pièce importante, dont l'authenticité est incontestable, car elle a été mise en 1814

sous les yeux de Louis XVIII, parvint par les soins de Fouché dans les mains du général Bonaparte; elle décida la disgrace de Carnot, le mécontentement qu'on ne cacha plus à l'égard de Moreau, et cette défiance dont jusque après 1815 Napoléon ne se dépouilla jamais contre Lucien. Il était encore ministre de l'intérieur, lorsque Bonaparte commença à le traiter avec une dureté peu fraternelle. Lucien riposta, se plaignant de cette attaque, et demandant une explication qu'on ne pouvait lui refuser. « L'explication, répondit le premier consul, elle est toute prête ! Tu conspires lâchement contre moi, tu cherches à me renverser pour te mettre à ma place, et cela de concert avec Moreau et Carnot. »

Que Lucien fût innocent ou coupable, rien dans les pièces que possédait son frère ne le constatait. Il nia toute participation à un complot quelconque, voulut que si on l'accusait ce fût les preuves à la main, et à son tour il taxa d'ingratitude celui qui le maltraitait ainsi. «Puis-je empêcher, poursuivit-il, que mon mérite, que mon amour pour la patrie, engagent des citoyens à compter sur moi au point de croire que dans l'intérêt général j'abandonne-

rais tes intérêts ? Il faut plus que cela pour me faire coupable, il faut qu'on m'ait trouvé au milieu des conspirateurs ; c'est ce que je nie, ce que tu ne prouveras jamais. Conduis-toi comme je me suis conduit, alors peut-être t'appellera-t-on à ce rang d'où il semble qu'on veuille t'exclure. »

Le général Bonaparte, qui n'avait sur ce fait que sa conviction intime et rien de patent, se radoucit après le premier feu, sans pour cela croire à l'innocence de Lucien. Il le lui dit, l'exaspéra par ses réponses, et lui signifia qu'il eût à lui remettre le portefeuille de l'intérieur.

« Je ne veux pas dans un poste de cette importance, dit-il, un homme que des traîtres appellent à me remplacer.

» — Tu as raison, répliqua Lucien, mais il y en aurait un autre que ton amitié et ta raison devraient me confier ; celui de second consul.

» — Pour que tu puisses plus facilement me nuire ?...

» — Ah ! Napoléon, dois-tu par tes soupçons injurieux faire de nous une seconde famille des Atrides ?

» — Je me méfie d'un ambitieux qui fait le tartufe républicain, qui prend l'argent de

l'Anglais en affectant un patriotisme dont il se moque au fond. »

Ce dernier propos faisait allusion à une lettre de marque accordée par Lucien à une entreprise clandestine qui, pendant la guerre, avait transporté en Angleterre des chiffons, soit pour faire du papier, soit pour tout autre chose, et en quantité si grande qu'elle valut des millions au ministre de l'intérieur. Lucien, poussé à bout, répliqua : « Mieux vaut encore prendre aux Anglais qu'à la France. » Napoléon lança à son frère un regard courroucé, accompagné d'un sourire amer.

Lucien se rendit chez sa mère, à qui il raconta la scène que je viens de décrire. Madame Lætitia fit appeler Napoléon, et prenant en main la justification de Lucien, lui demanda de tout oublier ; mais Napoléon, tout en accordant à sa mère les marques de respect et de déférence dont il ne s'écarta jamais, persista dans sa défiance, et donna le ministère de l'intérieur à M. Chaptal. Il consentit toutefois à confier à son frère l'ambassade d'Espagne ; ce fut son *mezzo termine*. Lucien se décida à accepter ; il fit bien, car éloigné de Paris il ou-

blia les rêves de grandeur qu'il avait formés précédemment. On m'a assuré qu'il n'aspirait pas à moins qu'à partager la puissance souveraine avec son frère. Il croyait même y avoir des droits incontestables, s'appuyant sur certaines promesses qui lui avaient été faites avant le 18 brumaire.

Ces détails me furent confiés par Eugène, à une époque où il n'avait rien de caché pour moi.

Napoléon voyait dans Lucien un ambitieux capable de conspirer; Lucien accusait Napoléon d'être sans foi, et de récompenser ses services par l'ingratitude. Tous les deux avaient peut-être raison.

Un dernier évènement qui eut lieu en 1803, et que je rapporte ici pour ne pas scinder l'histoire de ces querelles, acheva de séparer deux cœurs également trop avides de pouvoir pour qu'il leur fût possible de s'entendre.

Lucien pendant la révolution, avait contracté à Saint-Maximin en Provence, avec la fille d'un aubergiste, une de ces mésalliances qui nuisent au mari sans jamais rendre la femme heureuse. Lucien logeait chez un nommé Boyer, grand patriote et père d'une

fort jolie créature qu'il élevait avec beaucoup de soin. Le frère de Napoléon, qui n'était alors qu'un garde-magasin de fourrages militaires, s'amouracha de mademoiselle Boyer, et déclara à l'aubergiste que le bonheur de Lucien Bonaparte serait de devenir le gendre de M. Boyer. Cette parole, dite en l'air, demeura sans résultat; il continua de faire la cour à la charmante Christine, et ne l'épousa point. Cependant il fréquentait tous les soirs la société populaire de Saint-Maximin et y pérorait à son tour. Dans une circonstance, comme il descendait de la tribune après avoir longuement parlé des avantages de l'égalité et du bonheur des unions fondées non sur de vaines convenances, mais sur l'amour et la vertu, le citoyen Boyer, prenant tout-à-coup la parole en présence des frères et amis, lui dit : « Tu as parlé à ravir, citoyen Lucien, mais pour nous donner la preuve que tu penses ce que tu dis d'une manière si admirable, hâte-toi de devenir mon gendre. Tu aimes ma fille, elle te chérit : fournis, en te mariant avec elle, un exemple de cette nécessité de ne plus s'arrêter à l'inégalité des rangs. » Lucien pris au piége, d'ailleurs amoureux, et au fond honnête

homme, ne recula point; il épousa mademoiselle Boyer, qui le rendit père de deux enfants: un garçon, Charles Lucien, depuis prince de Musignano, marié à sa cousine germaine Zénaïde Bonaparte; et Charlotte, épouse actuelle du prince romain Gabrielli. Madame Lucien ne vécut pas long-temps, attaquée d'une maladie cruelle de poitrine, elle mourut en 1800, laissant son époux plongé dans la plus vive douleur. Il la fit ensevelir dans une de ses terres, le Plessis-Chamans, où il éleva en son honneur un tombeau magnifique. Le temps calma ses regrets; la veuve d'un agent de change, madame Joberthou, fille de M. Bleschamp, commissaire de la marine, s'empara bientôt de son esprit et de son cœur. Pauline fut la première à parler au premier consul de ce nouvel attachement de leur frère. Le premier consul demanda des renseignements sur madame Joberthou, qui ne furent pas avantageux. La conduite de cette belle veuve était légère : on l'avait exclue de plusieurs sociétés où l'on se respectait un peu, et si ses qualités personnelles avaient du prix, il n'en était pas de même de sa réputation.

Le général Bonaparte, qui, à cette époque,

voyait déjà où il pouvait aller dans l'avenir, ne balança pas à s'opposer à une passion qui pouvait devenir sérieuse. Ici recommencèrent les divisions intestines. Napoléon ayant traité durement la belle de Lucien, celui-ci lui dit vivement : « Au moins la mienne est jeune et jolie. » Le contre-coup de cet outrage descendit bien avant dans l'âme de Napoléon, qui dit à son frère :

« Eh bien, entretenez-la, puisqu'elle y est accoutumée, et que c'est votre fantaisie; mais, de par Dieu ! ne l'épousez pas, je peux vous faire contracter un mariage plus digne de vous.

» — Il n'y a pas de milieu, dit Lucien en riant, il faut que j'épouse une reine ou madame Joberthou.

» — Il y en a précisément une qui dans ce moment est veuve, et je vous la destine.

» — La reine d'Étrurie, peut-être ?

» — Oui, répondit Napoléon.

» — Qui, moi ! je serais le mari d'une reine sans être roi, son premier domestique et pas son maître ?... Non, mille fois non.

» — Et qui vous a dit que vous ne règneriez pas ?...

» — Et son fils?

» — Vous êtes un imbécile.

» — Et vous... »

Ils se séparèrent, et madame Lætitia eut fort à travailler encore pour raccommoder cette nouvelle brouillerie.

« Mais songe, Lucien, à ce que *Nap.* te propose. (*Nap.*, pour Napoléon, était l'abréviation qu'employait madame Bonaparte mère lorsqu'elle parlait de son second fils.) Une reine pour femme, la bonne Toscane, dont vous sortez tous, pour province : tu seras le plus *hourous* des hommes.

» — Et qui vous a dit, ma mère, que cette princesse voudra de moi, et qu'on ne m'étranglera pas par son ordre? Je serais roi, et que seriez-vous, vous autres, dites-le-moi?

» — Baste ! que ceci ne t'embarrasse pas; au train dont *Nap.* y va, je crois que tu ne serais pas, au bout de trois ou quatre ans, le seul roi de ta famille.

» — J'ai peur qu'il n'embrasse trop de choses, et qu'un coup de poignard... !

» — Ah ! *Loucien*, nous ne sommes pas en Corse; ces Français sont tous des couards :

vois comme ils baisent mes *joupons* ; ils sauront se mettre à genoux, et ils ne conspireront qu'en paroles. »

Lucien ne céda ni à sa mère ni à son frère, il poursuivit l'exécution de son projet ; et toujours de plus en plus aveuglé par son amour pour madame Joberthou, il se décida à l'épouser, bravant ainsi le mécontentement du premier consul. Cette union, contrariée à Paris où on n'osa pas encourir la colère du chef de la république, s'effectua au Plessis, dans la chapelle située auprès du tombeau où repose la première femme de Lucien.

Napoléon, dans un premier mouvement, déclara que jamais son frère ne serait appelé à participer aux avantages qu'il destinait au reste de sa famille, si au préalable il ne se séparait d'une femme indigne de lui ; et dès lors ils furent constamment brouillés. De nouvelles causes de désunion s'étant manifestées plus tard entre eux, un ordre de quitter la France fut intimé à Lucien, sous peine d'être mis en jugement comme conspirateur. Il crut ne pouvoir lutter avec succès contre la puissance de son frère : il partit, alla d'abord à Milan, où on ne voulut pas le laisser ; puis il

se retira à Pazaro, où il séjourna, et enfin choisit Rome pour son asile.

La sévérité de Napoléon à son égard déplut à la famille Bonaparte; elle trouvait très naturel que Lucien se mariât à sa fantaisie; et Madame mère reprocha toujours à son cher Nap. cet acte de despotisme. Cependant son opinion ainsi manifestée, ne l'empêcha pas d'aider le premier consul à rompre, avec une apparence de droit, l'hymen bien autrement avantageux contracté par Jérôme Bonaparte avec mademoiselle Patterson, dans les États-Unis, quand il fut question de remplacer cette dernière par une princesse de Wurtemberg.

Aux Tuileries, comme dans la maison du plus petit bourgeois, tous les jours, comme on voit, n'étaient pas sans nuage, et les faveurs de la fortune y étaient compensées par une foule de désagréments, de chagrins même.

Parmi les personnes les plus à plaindre de cette époque, je citerai la duchesse de Chevreuse, femme d'un caractère ferme, d'un esprit élevé, qui sentait son rang, et qui ne l'aurait pas compromis volontairement par des bassesses inutiles. Elle était belle, gracieuse,

avenante, savait se faire aimer et estimer. Son bonheur aurait été de demeurer avec les frondeuses du faubourg Saint-Germain et de ne jamais se rallier aux nouveau-venus; mais l'ambition de sa famille en ordonna autrement. Son mari s'opposait à tout pacte avec des intrus; le duc de Luynes, père et beau-père, sollicitait, au contraire, tout ce qui se trouvait à sa portée : il ne put rien sur son fils; mais il contraignit plus tard sa belle-fille, en conséquence d'un engagement qu'il avait pris. Lorsqu'en 1803 on le créa sénateur, le premier consul, dans une audience qu'il lui accorda, se mit à dire : « Monsieur, je fais beaucoup pour vous en vous appelant à la pairie de la république; je présume que, le cas échéant, votre famille me prouvera sa reconnaissance. Madame votre belle-fille doit remplir, à une époque qui ne sera pas éloignée, des fonctions qu'elle partagera avec les premières femmes de France, d'Allemagne et d'Italie. » Le duc promit tout, et plus tard tint sa parole. En attendant il contraignit la duchesse de Chevreuse à venir souvent voir Joséphine, madame Louis Bonaparte et les autres dames de cette famille. C'était pour elle un vrai

supplice ; elle ne le dissimulait guère, aussi le premier consul ne tarda-t-il pas à s'en apercevoir. Dès ce moment, sans renoncer à son projet de faire d'elle une des suivantes de sa femme, il commença contre la duchesse une guerre sourde toute de mots, de sourires, de gestes, qui la fit entrer dans notre bataillon sacré, que Napoléon persécuta avec constance, comme si nous eussions été de véritables amazones.

Je voyais souvent madame de Chevreuse, qui ne me déguisait pas son aversion.

« Je ne peux, me disait-elle, souffrir ces bourgeois de mauvais ton, et qui, dans leur conduite plus que leste, ne rachètent point leurs torts réels par les formes extérieures. Je suis à la mort quand il me faut écouter leurs commérages contre les Moreau, contre les boutiquières enrichies qui les flattent, et qu'elles détestent toutes. Ces bonnes personnes me sont inconnues, je ne les vois nulle part; on ne prononce leur nom devant moi qu'aux Tuileries. Quel intérêt puis-je trouver à ce qu'on les déchire à belles dents ; aussi on se plaint de ma gravité, de ma réserve. Ah ! si on finissait par éprouver tant d'ennui de moi qu'on ne me voulût plus

là, je commencerais une existence de bonheur; mais mon beau-père raccommode toutes mes froideurs, et je continuerai à porter ma chaîne.

» — Mais, répliquai-je, pourquoi votre mari, qui pense comme vous, ne vient-il pas à votre secours?

» — Mon mari est un très honnête homme, doux, serviable, soumis à son père, et ne lui ayant jamais dit non. Il a trouvé en lui toute l'énergie nécessaire pour se soustraire à l'esclavage, mais voilà tout, il n'a pas su m'en garantir. C'est une sorte d'accommodement entre son opinion et sa condescendance; je dois dès lors ne pas espérer en lui. Au reste je sais combien il souffre et combien je dois le plaindre: c'est mon meilleur ami, on ne donne pas toujours ce titre à son féal époux. »

La famille Bonaparte, flattée de voir des personnes de haut rang, ménageait, il faut en convenir, celles qui portaient le joug avec impatience: loin de l'aggraver par des façons hautaines, elle l'allégeait de son mieux, ne traitant pas aussi bien celles qui se rendaient esclaves volontaires. On réservait à ces dernières la morgue, les familiarités impertinen-

tes, la mauvaise humeur; on ne craignait pas de les perdre, et on ne les ménageait pas.

Ce que j'avance ici sera bien mieux prouvé encore par certains faits qui eurent lieu à l'époque de la formation de la cour impériale.

Je remarque que les grands font de nous ce que nous voulons, ils nous respectent lorsque nous nous respectons devant eux; si nous nous sommes mis à genoux pour les encenser, ils ne craignent pas de nous abaisser encore davantage, de telle sorte que la position d'un courtisan dépend toujours non des autres, mais de lui. Avec quelle légèreté j'ai vu traiter certaines grandes dames, malgré leurs noms historiques! Et de quels respects n'a-t-on pas environné la duchesse de Chevreuse et la comtesse de Montesquiou-Fezensac! J'ai entendu dire à la princesse Pauline, qui était l'insolence personnifiée envers les grandeurs qui s'avilissaient: « J'aimerais mieux tirer le nez à l'impératrice en présence de mon frère, que la robe de madame de Montesquiou lorsqu'il ne serait pas là. » C'était le plus bel hommage rendu aux vertus graves de cette dame. Au reste, c'est par une vie tout entière digne d'estime qu'on arrive à mériter cette vénéra-

tion ; c'est en dominant l'opinion publique, en ne donnant jamais prise à la méchanceté, qu'on se retranche derrière un semblable rempart. La calomnie n'atteint pas toutes personnes, il en est même sur lesquelles la médisance ne peut rien, car là où l'on n'aperçoit aucune fumée, nul ne s'avise d'aller chercher du feu.

## CHAPITRE XX.

Déjeuners de l'empereur. — Gens qu'il y appelait. — Leurs noms. — Talma. — Michot. — Mot profane de Napoléon sur les courtisans. — Les savans quelque peu serviles. — Mot de Louis XVIII sur eux. — Legouvé. — Sa conversation avec le premier consul, au sujet de la tragédie de *la Mort de Henri IV*. — Dialogue entre un flatteur et un poète. — M. Arnault. — Réplique sanglante faite à Fouché. — Mot de l'empereur sur ce personnage.

C'était dans la matinée et à l'heure de son déjeuner que Napoléon, consul ou empereur, causait volontiers avec les hommes célèbres de l'époque, surtout avec ceux qui étaient en dehors de la politique ou de l'administration. Son déjeuner, à moins que ce ne fût dans les grandes occasions, était servi à neuf heures et demie, sur une petite table d'acajou à un pied, et se composait de peu de chose. Napoléon mangeait vite, et en homme qui connaît le prix de son temps. Ce repas, souvent pris en poste, ne durait pas un demi-quart d'heure

lorsque des affaires importantes appelaient l'empereur (1); mais lorsqu'il était plus libre, il éprouvait le besoin *de fermer son cabinet;* expression dont il se servait dans cette circonstance, au dire du marquis de Bausset qui nous l'a conservée, et qui lui-même était là, debout, immobile à la droite du maître, en costume de préfet du palais, le chapeau sous le bras et la serviette à la main, particularité qu'il a oubliée, je ne sais pourquoi, de répéter avec le reste.

Napoléon aimait alors, pendant son déjeuner, à se distraire de ses occupations multipliées; aussi accueillait-il presque toujours favorablement les propositions que lui faisait le préfet du palais, et plus tard le chambellan de service, d'accorder une audience à un ou plusieurs hommes de mérite qui attendaient dans la salle à côté.

Là venaient les littérateurs qu'il faisait appeler de son propre mouvement; les savans qui, avec une persistance obséquieuse, parvenaient jusqu'à lui, et les artistes attachés à

(1) Après son repas frugal du matin, comme le soir après dîner, l'empereur prenait une seule tasse de café à l'eau qu'on lui apportait sur un plateau de vermeil.

son service, son premier peintre, David ; ses architectes, Fontaine et Percier ; Isabey, son dessinateur ; tous hommes du goût et de propos agréables. M. Gérard, si ardent partisan de l'empire, et qui a si heureusement changé, était encore admis à cet honneur, que Talma obtenait parfois. Il y a eu dans les procédés de Bonaparte devenu souverain quelque chose de bien louable : c'était l'amitié constante qu'il conserva au célèbre tragédien ; le soin avec lequel il le rapprocha toujours de sa personne, et cela quoique dans leurs liaisons antérieures tous les avantages semblent avoir été du côté de l'acteur (1). On pense bien que le tutoiement, que la familiarité, disparurent avec le changement de position ; mais l'affection resta la même.

Michot, autre acteur, et jadis ami non moins franc du jeune Bonaparte, ne put obtenir un accueil aussi favorable ; peut-être qu'il mit de son côté moins de mesure dans ses procédés,

(1) J'ai dit ailleurs qu'il n'était pas bien décidé que Napoléon ait jamais été le débiteur de Talma, et ce point a été discuté par M. Moreau, dans la *Vie de notre Roscius*.

qu'il ne fît pas attention que le temps, dans sa course, avait laissé sur les planches l'un des deux amis, et fait monter l'autre sur un trône; il est certain qu'on le voyait rarement, et que s'il fut récompensé, cela ne frappa pas les yeux. Michot était d'ailleurs un acteur comique dont les manières étaient rondes dans le monde comme sur la scène; les formes graves, réservées et dignes même de Talma, sa solennité de geste, de langage et de tenue, avaient les apparences d'un respect convenable à sa situation.

Des savans, ai-je dit, et dont plusieurs avaient suivi en Égypte le général Bonaparte, assistaient souvent à son déjeuner : c'étaient MM. Costaz, Monge, Berthollet, Lagrange, Laplace et Cuvier; il se plaisait à causer avec eux; car il n'était étranger à aucune science.

Un souverain qui cause publiquement pendant un quart d'heure avec un homme célèbre se rend plus respectable aux yeux de son peuple, qu'à la suite d'une semaine passée tête à tête avec les grands-officiers de son service; c'est aux rois que les nations qu'ils gouvernent appliquent sévèrement le proverbe : « Dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

Ces savants, au reste, loin de se montrer ce qu'ils auraient dû être, ne tardèrent pas à devenir les plus souples des flatteurs de Napoléon. Napoléon finit par les bien connaître ; Louis XVIII les connaissait depuis plus longtemps que lui ; il me disait à ce propos : « S'il s'agit de faire faire un acte de bassesse, on peut à peu près prendre les yeux fermés parmi les savans, tandis qu'il faut choisir parmi les poètes, les chansonniers toutefois excepté.

Le feu roi n'aimait pas ceux-ci, je ne sais pourquoi, quoique les couplets l'amusassent. Bon Dieu, qu'il s'est moqué d'un chansonnier royaliste qui venait tous les ans lui réciter des vers ! Il l'appelait la lyre vide, l'estomac toujours en digestion. Mais ce n'est pas de ce monarque légitime que je dois m'occuper présentement; je reviens au monarque usurpateur, que j'ai laissé assis à sa petite table, mangeant peu, causant beaucoup et causant avec fruit, parceque ceux dont il s'environnait alors n'étaient pas seulement ces échos de palais qui ne font que répéter les paroles du maître.

M. Denon, directeur général des Musées, était l'homme de France qui avait le plus de vivacité, de goût, et de cet esprit de salon qui

n'est pas du génie, mais qui en tient lieu, surtout auprès des femmes et des souverains. M. Denon, dis-je, faisait merveille dans ces moments. Il était avec David, Isabey et Monge, le plus volontiers admis à une aussi agréable privauté. Je tiens de lui que Napoléon, premier consul encore, demanda un matin en se mettant à table, qui était à l'attendre dans la pièce voisine. M. de Remusat, ce jour-là de service, répondit qu'il y avait M. Legouvé. « Qu'il entre, répliqua Napoléon, je serai charmé de le voir. »

Legouvé parut : c'était bien le meilleur des hommes, doux, simple, sans malice, trouvant dans la poésie le bonheur qu'il cherchait ailleurs en vain ; gracieux, élégant et pur ; il avait déjà composé diverses tragédies, *la Mort d'Abel*, *Épicharis et Néron*, *Étéocle*, ainsi que son délicieux poème, *le Mérite des femmes*. Depuis 1798 il était membre de la seconde classe de l'Institut ; il entra chez Napoléon vêtu de son uniforme vert, brodé en vert clair, avec sa mine presque mélancolique ; car déjà il éprouvait peut-être les premières atteintes du mal affreux qui troubla sa raison pendant les dernières années de sa vie.

Le premier consul, en le voyant :

« Que nous donnerez-vous de bon, monsieur Legouvé, cette année? car il me semble que vous vous reposez depuis long-temps.

» — Je travaille, repartit le poète, à une tragédie; mais sais-je l'époque à laquelle je la terminerai?

» — Sera-ce encore du grec ou du romain?

« — Non, un sujet français.

» — Pensez-vous que notre histoire fournisse des sujets propres à être mis avec succès sur la scène?

» — Beaucoup.

» — Oui, selon qu'on veut le voir : les mœurs modernes, répliqua Napoléon, offrent d'autres aspects que celles des peuples anciens; par exemple, les querelles de la féodalité contre la puissance royale et celles du clergé contre tous; mais peut-on traiter librement tout ce qui est dans nos annales? n'y a-t-il pas certain danger à mettre sous les yeux de la France nouvelle les actes de la France d'autrefois? Les allusions passeront-elles inaperçues? J'ignore votre sujet, néanmoins je suis certain qu'il s'y trouve des passages bien embarrassants Quel est-il?

» — *La Mort de Henri IV*, répondit Legouvé en hésitant.

» — Ah !... ceci se rapproche beaucoup de nous, il n'y a pas eu deux cents ans de la mort de ce prince à celle de Louis XVI. Comment vous tirerez-vous de la difficulté du plan? Je vous le répète, ce sera un travail difficile; Henri IV, d'ailleurs, est bien connu, c'est le roi du peuple; il y a dans son caractère un mélange de grandeur et de bonhomie qu'il ne sera pas aisé de représenter : la dignité du théâtre français a ses exigeances. Henri IV est aussi le chef d'une famille malheureuse que l'on peut plaindre, mais sur laquelle il ne convient pas de trop porter les regards. »

Ces mots furent débités gravement et avec calme, sans mauvaise humeur apparente; mais la dernière phrase en disait assez; chacun de ceux qui étaient là en comprit le vrai sens; le seul Légouvé, en vrai poète, ne vit l'objection que sous le côté littéraire.

« Oh ! repartit-il, j'espère arranger les choses de manière à ce qu'on ne se reporte pas en avant, tout sera pour Henri IV.

» — Vous avez là Ravaillac.

» — Je le repousse de la scène.

» — Tant pis, cette figure dramatique serait neuve, surtout si un jésuite l'armait du poignard sacré.

» — Je préfère que la jalousie de Marie de Médicis fasse le nœud. »

Napoléon n'approuva pas cette donnée commune, qui ne pouvait avoir d'intérêt; cependant il ne dit pas sa pensée. « Ainsi nous vous devrons d'assister à la mort d'un tyran et d'un bon roi. Savez-vous que cette fin tragique, commune à Néron età Henri IV, n'est pas consolante pour les souverains ! Le même trépas atteint le monstre couronné et le bienfaiteur des humains; est-ce donc la récompense promise également au vice comme à la vertu? Je vous dirai que je n'aime pas ces tableaux perpétuels de monarques assassinés; on devrait faire autre chose. Pourquoi, chaque soir, discuter, dans une salle de spectacle, sur le droit qu'on a ou qu'on n'a pas de frapper le chef d'un gouvernement? ces choses, trop souvent répétées, ont leurs dangers : il y a des esprits superficiels qu'on égare facilement avec des sophismes. Je crains que l'art dramatique, tourné de ce côté, n'ait coopéré à la mort de Louis XVI et à celle

de Gustave III. Monsieur Legouvé, il serait bon et très convenable d'agiter d'autres questions. Je voudrais que les princes jouassent toujours un beau rôle, que surtout on ne leur adressât jamais de reproches. Les auditeurs s'imaginent qu'on peut faire dans le cours de la vie réelle ce qu'on débite sur les planches; de là naissent ces bavardages politiques et philosophiques, ces conseils donnés au gouvernement par des gens incapables d'administrer leur maison et leur bourse; ces pamphlets, ces projets, ces *sensibleries* ridicules, et ce barbouillage annuel dont on nous fatigue. »

Le premier consul termina là sa longue réplique, qui le faisait connaître ce qu'il était positivement. M. de Laplace, présent, dit peu après au poète :

« Je présume que vous abandonnerez votre *Mort de Henri IV?*

» — Et pourquoi, s'il vous plaît?

» — Elle déplaît au premier consul.

» — Je tâcherai qu'elle ne déplaise pas au parterre, ce sera l'essentiel.

M. Arnault était encore un de ceux que Napoléon voyait volontiers, non qu'il l'aimât (M. Arnault, en général, ne tient pas à ce qu'on

l'aime, il préfère être *craint*); mais parcequ'il était lié avec lui depuis long-temps, et qu'il lui savait du mérite. Ils avaient ensemble de longues conversations, que le premier consul dirigeait vers la littérature, et que M. Arnault tournait de son mieux à la politique; ceci ne convenait pas au général, qui dit à ce sujet au comte Regnault :

« On dit que pour être agréable aux gens il faut leur parler de ce qu'ils font; je ne sais comment la chose arrive, mais il est de fait qu'en suivant cette voie votre ami et moi nous nous déplaisons mutuellement.

» — C'est, répliqua Regnault, que Votre Majesté veut être littéraire, et que la fantaisie d'Arnault est pour la diplomatie; or vous vous parlez non de ce qui vous convient au fond, mais seulement de ce que vous préférez en apparence. »

M. Arnault, poussant un jour à bout un homme de génie, M. Parceval-Grandmaison, l'un de mes meilleurs et de mes plus anciens amis, osa, tout en riant il est vrai, lui dire qu'il était ce que la poésie classique appelle un onagre, dans la crainte de se servir d'un mot trop peu relevé. M. Parceval riposta vive-

ment : « Si tu me qualifies ainsi, je dirai, moi, que tu es un aigle, et sais-tu ce qui en arrivera ? c'est qu'on ne nous croira ni l'un ni l'autre. »

Ce mot spirituel m'en rappelle un autre. M. le duc d'Otrante, Fouché alors, dormait à moitié après son dîne ; quelqu'un qu'il n'aimait pas entre et le réveille : « Vous venez bien à propos, dit le premier, je rêvais que vous étiez sur le point de mourir ou de la corde ou d'une galanterie. »

On lui répliqua à bout portant : « Le genre de mort serait décidé si on épousait votre maîtresse ou vos principes. »

Fouché, confondu, se mit à rire, et en 1815 plaça l'homme d'esprit sur la fameuse catégorie des proscriptions.

En 1815 pareillement, Napoléon disait de Fouché au comte Regnault : « Je suis si convaincu de la mauvaise foi de cet homme, que chaque fois que je sais parfaitement qu'il me dit un mensonge, je me meurs d'envie de le croire une vérité. »

Napoléon peignait dans *ses mots* tout un homme. Je trouve celui-ci très remarquable, et le place ici pour qu'il ne soit pas perdu.

## CHAPITRE XXI.

Le marquis de Beausset. — Le cardinal de Beausset. — La marquise de Beausset. — Un propos de Louis XVIII sur les renégats. — Le bailli de Ferette. — Les deux noblesses et les jacobins d'alors. — Le capitaine Merville. — Le bal masqué. — La partie de plaisir. — La surprise. — Le déguisement. — Le rideau. — L'épée. — — Le rire fou de M. de Rovigo.

J'ai nommé, dans mon chapitre précédent, M. le marquis de Beausset; nous lui devons quatre volumes sur Napoléon, écrits avec une simplicité parfaite, ce qui leur donne le cachet de la vérité; il raconte ce qu'il a vu, et se montre très enchanté d'avoir tout vu de si près, quoique lui-même n'ait été guère vu de personne. Il ne joua aucun rôle dans la cour impériale, tout occupé qu'il était de remplir convenablement ses fonctions de préfet du palais.

Je crois que M. de Beausset fit son apparition au château des Tuileries à la fin de 1803. Son

embonpoint lui donnait une sorte de droit apparent à la charge qu'il sollicitait avec une constance d'étiquette ; il voulait être quelque chose, et prit le service culinaire en grand, afin de ne pas demeurer chez lui les bras croisés.

Nous lui reprochions bien quelque peu de morgue, elle était permise au maître-d'hôtel de l'empereur. Pouvait-il être bien modeste ? Il avait moins de brillant que de solide, aussi ai-je dit qu'on l'a plus lu qu'on n'a parlé de lui ; il était neveu de l'évêque d'Alais, devenu depuis le cardinal de Beausset. Celui-ci, connu principalement par ses *Histoires de Fénelon* et *de Bossuet*, aurait pu se montrer avec éclat sur la scène politique, mais soit que Napoléon ne le devinât pas, soit que lui se refusât aux avances impériales, il demeura à l'écart pendant toute la durée de l'empire ; d'ailleurs Napoléon se souciait peu d'employer les évêques dans la politique active. Les exceptions qu'il fit n'ont pas été heureuses pour lui. « Les prêtres, disait-il, sont bavards comme les femmes ; un secret d'État n'est pas en sûreté sous leur robe. »

Ceci était dit peut-être pour le peu discret

abbé de Pradt ! Quant au cardinal de Beausset, la restauration n'en sut faire qu'un académicien · elle le trouva malade, souffrant, et elle l'a laissé aux invalides de la littérature.

Son neveu, le marquis de Beausset, dont je parle, à épousé mademoiselle de Lawless, très belle femme d'un abord froid, mais qui dédommage dans sa société intime de cette raideur toute en apparence; elle est très instruite, cause bien, et elle produisit un grand effet lorsqu'elle parut à la cour pour la première fois; son mari en était fier à juste titre; j'aime à croire que cet enthousiasme si naturel n'a pas diminué; M. de Beausset conserve aussi dans ses Mémoires un ton de reconnaissance pour la famille impériale, qui l'honore.

Louis XVIII prétendait que tous ceux qui après s'être abaissés devant le tyran en étaient venus à lui cracher au nez, auraient mérité qu'on les fouettât en place publique. « Rien n'est sale, disait ce bon prince, comme la bassesse quand elle se relève de la poussière; il y a une double couche d'ordure sur ses mains. »

Je suis fâchée que la délicatesse du siècle, la mienne et celle de mes *éditeurs*, ne me per-

mette pas de rendre ce propos dans toute son énergie.

Parmi les admirateurs du premier consul à cette époque, je citerai le bailli de Ferette, ambassadeur de ce qu'on appelait encore l'ordre de Malte, comme si cet ordre eût existé. Ce bon commandeur s'étonnait chaque jour que la veille n'eût pas vu la réintégration du grand-maître dans tous ses droits souverains. Il n'en voulait pas au général Bonaparte de s'être emparé du chef-lieu de l'ordre, mais il ne pouvait pardonner aux Anglais de le conserver. M. de Ferette ne cessait de solliciter le grand homme, afin que le premier consul, ou plus tard l'empereur des Français, consentît à parer, une fois au moins, sa boutonnière de la croix de Malte ; s'il eût obtenu cette faveur il serait mort ensuite sans regret. J'admirai l'enfantillage de ce noble vieillard, que Napoléon traitait bien et qu'il ne contenta jamais.

Ce pauvre ordre de Malte n'a pu même être restauré par la restauration ; le voilà presque aussi malheureux que son ancien rival, l'ordre du Temple, réduit à un seul membre, qui est, je crois, M. le vidame Albert de Montemont.

Nous avancions vers une époque ou d'autres intérêts plus majeurs encore seraient traités. plus on croyait à la chute totale de la république, plus la noblesse, accoutumée aux habitudes de Versailles, demandait avec impatience un souverain : il le lui fallait, n'importe de quelle famille il pût être ; la roture parvenue trouvait l'occasion belle pour se faire noble, et elle avait raison : jamais le moment n'aurait pu être meilleur, il fallait en profiter ; tous poussaient donc à la roue. On demandera peut-être aujourd'hui où étaient les Catons de notre république ? *partout et nulle part.* Alors tous rêvaient, par anticipation, les honneurs, les cordons dont on allait les combler ; ils voulaient des titres, un rang, de la fortune, et nul ne songeait à la république, pas même M.....

Je puis assurer que la jacobinerie n'a reparue qu'avec les Bourbons, elle se tint coit tout le temps du consulat et de l'empire.

Il y eut quelques militaires qui voulurent faire les Décius, mais qui y regardèrent à deux fois avant de sauter dans le gouffre. Le général Lannes, piqué de ce qu'une étiquette naissante l'arrêtait dans le salon du premier

consul, tandis qu'un émigré était reçu en audience dans le cabinet, s'avisa de faire du bruit, et je crois même de donner un coup de canne dans un lustre; il en fut puni par l'ambassade de Portugal, et plus tard, abaissant sa fierté superbe, il sollicita son rappel en termes humbles qui le montrèrent sous un nouveau jour.

Parmi les militaires quelque peu récalcitrans, j'ai connu un capitaine, M. de Merville, jeune homme rempli de bravoure, beau garçon, fou de la république, quoique de qualité; il donnait à la compagnie des dames tout le temps qu'il pouvait dérober à ses devoirs d'officier. Le général Murat l'aimait beaucoup, et faisait si souvent son éloge devant sa femme, qu'il inspira à celle-ci le vif désir de le connaître; une fausse honte empêcha Caroline de demander à son mari de le lui présenter; mais moins elle voyait le capitaine de Merville, plus elle désirait de se rencontrer avec lui. Elle savait que je le recevais, ce qui l'amena à me parler de ce bel inconnu; je dis un jour sans y entendre malice, nous étions dans le temps du carnaval, qu'il serait le lendemain avec moi au bal de l'Opéra.

Madame Murat ne manqua pas de s'y rendre, elle était masquée, mais avait oublié de quitter une petite bague dans laquelle était enchâssée une opale vraiment inestimable par son chatoiement. Je vis le joli bijou à la main d'un domino qui passa auprès de moi, main très digne de celle de Napoléon, et sans doute non gantée en ce moment par coquetterie ; ce domino vint à nous, à peine si j'eus le temps de dire à M. de Merville : « C'est madame Murat. » Il m'entendit, n'en fit pas semblant, et tandis qu'elle causait avec moi cherchant à m'intriguer, lui, prenait avec ses yeux la mesure de la taille, des formes et de la tournure de cette sœur de Napoléon. Ce n'était pas à moi qu'elle en voulait, mais bien au capitaine. Je m'en aperçus à la manière dont elle l'examinait. Bientôt arriva un homme de notre société qui prétendit avoir quelque chose à me dire. Nous fûmes je ne sais où ; que me dit-il ? je n'en sais rien. Les propos de bal masqué sont si futiles, ce qu'on peut y faire tellement indifférent, qu'il faut avoir une mémoire bien locale pour se les rappeler.

M. de Merville cependant demeura engagé dans une conversation très animée avec le do-

mino qui se croyait inconnu; son air attentif étonna madame Murat, elle en demanda la cause.

« C'est, répondit-on, que tu es venu au moment où j'allais être mis au fait du costume sous lequel doit paraître ici une femme que je n'ai jamais approchée, et à laquelle je brûle de parler.

» — Est-elle jolie ?

» — Plus que cela, elle est belle.

» — Et sotte, par conséquent ?

» — Point, car on lui donne autant d'esprit que de grâce.

» — Et cette merveille se nomme...?

» — Son nom de femme a sans doute de l'éclat, mais celui qu'elle portait auparavant est bien autrement illustre.

» —Tu piques ma curiosité, ce nom,... m'en feras-tu mystère ?

» — Non, car tu dois le savoir comme moi, comme toute la France; c'est madame Murat.

» — Ah, ah ! Et pourquoi as-tu donc tant d'envie de la voir de près ?

» — Beau masque, tu me sembles avoir trop de charmes pour que je poursuive cette conversation avec toi.

» — Parle, parle toujours, je suis sans amour-propre.

» — Tu le veux : eh bien, il me semble qu'il est doux d'obtenir un regard d'une femme aussi séduisante : mon bonheur serait de lui plaire. »

Caroline fit un mouvement que le capitaine feignit de mal interpréter. « Tu le vois bien, ma franchise te blesse. Permets-moi de m'occuper de toi, afin que j'oublie une chimère trop agréable. »

La causerie, au dire de M. Merville, continua sur ce ton ; comment prit elle-fin ? je l'ignore : le capitaine avait parfois des accès de discrétion dont je me plaignais : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne fut pas présenté à madame Murat, et que pourtant il savait jour par jour ce qui se faisait chez elle, où elle irait et qui elle recevrait.

Le capitaine se promenait parfois dans les Champs-Élisées en la compagnie d'une femme jeune sans doute, mais si étrangement fagottée, si comiquement voilée sous un chapeau ridicule par sa dimension énorme, qu'il fallait ou qu'elle fût horriblement laide ou qu'elle eût un grand besoin de se cacher. Il y a toujours de

l'imprudence dans ce qu'on appelle amour: la promenade en tête-à-tête est déjà un péril, souvent il est plus dangereux encore d'entrer dans un lieu de plaisir, chez un restaurateur, voire même en une guinguette, et pourtant on y va, que l'on soit prince ou capitaine, dame ou grisette.

Ce fut par l'effet de cette étourderie si commune, que M. de Merville et sa compagne voulurent déjeuner chez un nommé Martin, qui avait un établissement assez propre tout auprès de l'allée des Veuves. Comme ils y entraient ils furent aperçus par deux individus qui se promenaient aussi, l'un d'eux dit à l'autre.

« N'est-ce pas le capitaine Merville.

» — En propre original, répondit-on.

» — Quoi! lui, si brillant, si superbe, est là avec une créature qui a la mine d'une grand' mère.

» — Oui.

» — Veux-tu que nous la voyions de près, afin de faire mourir de honte le galant qui l'accompagne.

» — Volontiers. »

Et les deux personnages se rendent aussi

chez le restaurateur Martin. M. de Merville avait choisi un cabinet bien meublé, garni d'une table, d'une chaise longue, d'une croisée avec ses persiennes et double rideau. Les persiennes étaient déjà abattues, les rideaux tirés, lorsqu'un bruit de bottes annonce l'approche de deux indiscrets dans le corridor voisin... La porte est entre-baillée, le capitaine s'élance pour la fermer au moment où du dehors on la pousse, et deux hommes se présentent,... le général Murat et le général Savary. Un cri de surprise et d'horreur échappe au jeune militaire, il se retourne glacé et pâle vers sa compagne... Elle a heureusement disparu à temps et trouvé un asile momentané entre la persienne et le double tissu de soie et de mousseline... Merville respire, le général Murat lui dit :

« Parbleu, capitaine, nous venons vous demander à déjeuner.

» — Maintenant cela m'est impossible, je ne suis pas seul...

» — Tant mieux: trois soldats ensemble s'ennuieraient, la jolie enfant qui est là et qui se cache rendra plus agréable notre repas impromptu.

» — Excusez-moi, général, si je réitère mon refus, mais cette dame, que j'ai rencontrée par hasard, n'est pas ce que vous croyez, elle mérite des égards.

» — Je n'en manquerai pas pour elle, mais puisque je suis ici je la verrai.

» — Non pas, s'écrie impétueusement le capitaine, tant que mon épée sera dans ma main et qu'il me restera un souffle de vie. »

En même temps il s'arme et trouve le moyen de lancer un regard tellement significatif à M. Savary, que ce dernier, d'ailleurs homme prudent et de bonne compagnie, en dehors de ses fonctions de gendarme, comprit la vérité, ou bien qu'il s'agissait d'autre chose que d'une fille.

« Murat, dit-il, Merville à raison : devons-nous venir à deux le surprendre? Allons, partons; il est dans son droit.

» — Il a tiré son épée, la mienne ne peut demeurer oisive dans le fourreau.

» — C'est pour cette dame que je me suis mis en défense, et point par vaine bravade, général, répliqua le capitaine, et s'il y a des excuses à vous faire... »

Murat ne le laissa pas achever. « Mon ami,

puisque vous refusez de nous donner à déjeuner, je veux vous punir en tenant une conduite différente : vous viendrez aujourd'hui dîner chez moi, et je vous présenterai à ma femme. Adieu jusqu'à tantôt. »

Le dîner et la présention s'ensuivirent. La gaieté folle de M. Savary surprit tous les convives pendant la durée du repas.

# TABLE DES SOMMAIRES

## DU TOME CINQUIÈME.


CHAP. I. Préambule. — Dans quel esprit j'écrirai ces nouveaux Mémoires.—La vérité m'arrache un aveu pénible.—Aperçu rapide sur mes premières années. — Mes affections. — Thèse soutenue par un homme compétent. — Ce que me dit madame de Stael sur la cour naissante.—Approches du 18 brumaire racontées par madame de Stael. — Sa conversation avec Barras. — Autres détails inédits. — Lutte forcée contre le royalisme de mon père..... 1

CHAP. II. Aspect des Tuileries habitées par la cour consulaire. — Présentation à Joséphine. — Sa parure. — Hortense de Beauharnais. — Je me lie avec elle.— Ma visite à la mère du premier consul. — Ce qu'elle était. — Ses deux filles, mesdames Bacciochi et Murat. — Mon opinion sur ces trois dames. — M. Talleyrand-Périgord. — Ma première conversation avec lui. —M. Regnault de Saint-Jean d'Angely. — M. Savary.— Faiblesse de mon mari. — Barrère et David. — Ce qu'ils me disent de la révolution. — Princesse de Rochefort. — David défenseur de mademoiselle Pauline Bonaparte. — Quelques gens célèbres que je voyais alors..... 17

CHAP. III. Je rêve à Eugène Beauharnais. — Ma course au Musée. — J'y rencontre Eugène. — Notre conversation. — Un enfant de mon mari. Suite de cette aventure. — Explication avec ma belle-mère. — Je refuse d'en avoir une avec mon seigneur et maître. — Ce que nous en disons avec madame de Stael. — Un bouquet symbolique me vient des Tuileries. — M. Savary en scène. — Jalousies féminines de

quelques banquières contre les femmes de la famille Bonaparte. — Eugène m'écrit. — Madame de Nan. — Rendez-vous au Musée. — Madame Bacciochi et M. Savary. — Querelle avec celui-ci. — Le comte Louis de Narbonne rentre en France..... 40

Chap. IV. — Conversation entre le comte de Narbonne, mon père et moi, sur l'émigration et le nouveau régime. — Comment je suis reçue aux Tuileries par les sœurs du premier consul. — Révélation d'Hortense. — M. de Fontanes. — Effet que produit sur moi un regard de Napoléon. — M. Savary m'inquiète par une demi-confidence. — Cambacérès. — Ses amis. — M. d'Aigrefeuille. — Quelques uns de ses mots. — Je rencontre M. Savary au Luxembourg. — Il m'apprend le motif de la colère de Napoléon contre moi. — Le colonel Fournier-Sarlovèse. — Eugène me rencontre au bras de M. Savary. — Suite de cet incident. — Je vais aux Tuileries. —Louis Bonaparte. — M. de Bourrienne. — Napoléon et les gens de lettres..... 59

Chap. V. — Pourquoi Napoléon ne voulait pas d'auteurs dans sa famille. — Une dame império-royaliste. — Secours que me prête madame de Beauharnais. — Eugène m'accuse et s'excuse. — Il vient me voir. — Napoléon m'accorde une audience. — Comment nous la préparons avec Joséphine et Hortense. — Le premier consul. — Ma première conversation avec lui. — Causeries avec la mère et la fille. — Réception que me fait madame Bacciochi. — Amabilité de madame Murat. — Ce qu'elle me confie. — Comment madame de Stael aurait employé une audience de Napoléon. — Madame Lefèvre. — Je me lie avec les Moreau. — La femme et le mari..... 80

Chap. VI. — Les commères en uniformes. — La jalousie de Bonaparte et de Moreau. — Échange de récriminations. — Mots piquants. — Médisance. — Le général Davoust. — Le Gil-Blas de la cour consulaire. — Position de M. de Bourrienne auprès de Bonaparte. — Hortense ne veut pas se marier. — Scène dont je suis témoin. — Hortense et moi à la

Malmaison. — Elle me fait une confidence. — Celui qu'elle aime. — Opinion de madame Lætitia sur M. de Fontanes. — Mot de Napoléon. — M. de Chateaubriand. — Ce qu'il était au retour de l'émigration. — *Atala et Chactas.* — Mot de M. de Talleyrand. — Le général Duroc..... 101

Chap. VII. — Le concordat.—Joseph Bonaparte.—M. Cretet. — L'abbé Bernier.— Monsignor Spina.— M. Cuselli.— Le cardinal Gonsalvi. — Mot de madame Lætitia. — Mot de Rapp sur les prêtres. — Portrait de ce général. — Propos de Thibaudeau. — Napoléon aimait les cloches et les robes blanches. — Conférence entre Napoléon, Cambacérès et Treilhard. — Treilhard, la messe et la féodalité. — L'abbé Dubourg. — L'abbé de La Porte. — Celui-ci négocie avec les évêques non démissionnaires. — Réponse de Bonaparte. — Les saints marchandent sans succès.— Conversation entre madame de Stael et M. de Talleyrand sur le bref du pape qui le sécularise. — Napoléon avait un penchant pour lui. —Mot de Delmas.— Le cardinal Caprara.—Il veut convertir M. Regnault. — Le cardinal de Belloy. — Quelques prélats. — Napoléon prêt à rétablir les bénédictins. — Pourquoi il ne le fait pas. — Pourquoi il veut des religieuses..... 115

Chap. VIII. — Prétentions des femmes à la mode au temps du directoire. — Madame de Bussy. — Madame Hamelin. — Madame Tallien. — Comment elle s'habille. — Madame Récamier. — Madame Hinguerlot. — M. Bernard. — Amitié de M. Regnault. — Conversation avec le comte de Narbonne au sujet de la venue de la duchesse de Guiche. — Première négociation avec Napoléon. — Lettre de Louis XVIII. — Comités royalistes.—Le second consul Lebrun.— Il apporte la lettre du roi à Napoléon. — Ce que dit celui-ci. — Il en cause avec M. Regnault et avec sa femme. — Joséphine royaliste par intérêt. — Autre lettre du roi. — Ce qu'elle fait dire au premier consul, qui répond enfin. — Monsieur veut renouer la négociation.—Choix de madame la duchesse de Guiche..... 141

CHAP. IX. — La duchesse de Guiche à Paris. — Fouché la dénonce au premier consul. — On veut la laisser agir. — Fouché s'arrange avec elle. — Ses démarches pour parvenir à Joséphine. — Sa dignité. — Causerie et propositions. — Joséphine mêle le comte de Narbonne à cette intrigue. — Celui-ci va droit au premier consul. — Leur conversation. — La famille royale passée en revue. — M. de Narbonne chez madame de Guiche. — Sur quel pied on prétendait négocier à Londres. — Lettre du comte de Narbonne à Napoléon. — Son mot à mon père. — Mot et colère de Napoléon. — La duchesse de Guiche est renvoyée à Londres. — Fâcherie de Bonaparte et de Joséphine..... 163

CHAP. X. — Mes caprices. — La comtesse de Beauharnais. — Son salon. — Causeries chez elle. — Chénier. — Sa bouderie contre Jacques Delille. — Portrait de celui-ci. — Ses ouvrages. — Madame Delille. — Impossibilité de raccommoder Chénier avec Delille. — Mot charmant de celui-ci. — M. Parceval-Grandmaison. — MM. Lemercier, Courchamp, Catelan, Lamothe-Langon, Fontanes, Legouvé, Jay, Lormian. — La vieille noblesse se rapproche des Tuileries. — Le duc de Brissac. — Madame sa mère. — Anecdote du préfet Desmousseaux. — Ce que je dis au duc de Brissac. — Madame S... chassée des Tuileries. — Effet du regard de Napoléon. — M. de Parceval cité en témoignage. — Gravité de Napoléon. — Plusieurs de ses mots inédits. — Ses querelles avec ses sœurs. — Le baron Capelle..... 185

CHAP. XI. — Napoléon et le sculpteur Cerrachi. — Leur amitié. — Première conversation entre eux à Milan. — Cerrachi républicain à Rome. — Sa fuite à Paris. — Topino-Lebrun. — Lui et Cerrachi. — Les deux Brutus. — Seconde conversation entre Napoléon et Cerrachi. — David a charge de tenter celui-ci. — Arena. — Damerville. — Diana. — Complot contre la vie du premier consul. — Dernière séance donnée au buste de Napoléon et efforts inutiles de Cerrachi pour ramener Napoléon vers la liberté. — L'imprudence de

Diana. — Conspiration découverte. — Mot de Lannes. — Fermeté de Napoléon. — Arrestation des conjurés. — Vision de Cerrachi. — Sa mort..... 206

Chap. XII. — Division dans la bonne compagnie. —Quelques femmes de qualité qui allaient aux Tuileries. — On se chamaille avec les femmes du nouveau régime. — Les maris s'en mêlent. — Napoléon fait tout rentrer dans l'ordre. — Paix d'Amiens. — M. de Talleyrand gagne dans l'opinion du premier consul. — Pourquoi Fouché était aimé de Joséphine. — Pourquoi elle n'aimait pas M. de Talleyrand. — Les deux hommes qu'Hortense aurait étranglés. — Mot de Lucien sur Fouché. — Lutte de Napoléon contre deux de ses frères au sujet de deux charges au sénat dont il ne voulaient point. — Querelle de Napoléon et de Joseph. — M. de Laplace. — M. Chaptal. — Le chale de cachemire. — Nouvelle pomme de discorde. — Ce qu'il est devenu. — M. Benjamin Constant. — Le tribunat. — Carnot galant. — Histoire de la présentation manquée de la marquise de C... — Sage propos du premier consul. — Les gens forcés volontairement à être quelque chose. — Histoire du consulat à vie. — Mot du duc de Raguse..... 234

Chap. XIII. — Confidence que me fait Joséphine. — Suite de l'histoire du consulat à vie. — Discours de Napoléon. — Il joue le sénat. — La famille Moreau. — Ma conversation avec madame Moreau. — Commission que Napoléon me donne auprès d'elle. — Motifs qui empêchent cette dame de se taire. — Mot de madame de Stael sur elle. — Ce que dit madame de Stael à M. Regnault. — Mort du général Leclerc. — Retour de sa veuve. — Propos de madame Murat. — M. Félix Bacciochi. — Eugène à demi infidèle. — Amours de Pauline Bonaparte avec le colonel S... — Une Toulousaine. — Duel qu'elle propose. — Détails curieux de l'arrestation du colonel Fournier-Sarlovèse. — Sa conversation nocturne avec Fouché. — Conspiration militaire. — Fin du récit du colonel..... 259

CHAP. XIV. — Je reviens sur mes pas. — Comment M. de Narbonne nous apprend la venue de la famille royale d'Étrurie. — Opinion de mon père et de moi. — Nous taxons M. de Narbonne de jacobinisme. — Sa réponse. — Joséphine royaliste. — La reine d'Étrurie. — Impertinence de la nouvelle cour. — Le roi d'Étrurie; sa conversation avec Napoléon. — Ses propos étranges. — Conseil que M. Regnault me donne. — Madame de Montesson. — Je relève en passant une erreur de je ne sais qui. — Démarches du roi Louis Ier. — Ce que Napoléon pensait de lui. — Comment le premier consul répond à une proposition de l'Angleterre. — Lord Withworth. — Sa noble franchise. — M. de Celles. — Mot sur celui-ci du prince de Talleyrand. — Le comte de Cobentzel. — Le marquis Lucchesini. — Mot sur lui de M. de Noailles. — Le baron de Souza. — Madame de Souza. — Le comte Flahaut. — Le marquis de Gallo. — Le chevalier de Azara. — Le citoyen Serra..... 285

CHAP. XV. — Organisation de la maison consulaire. — Mesdames Remusat, Talouet, Luçay, Lauriston. — MM. Remusat, Cramayel, Luçay, Didelot. — Aides de camp du premier consul. — MM. de Caffarelly, de Lauriston, Lemarrois. — Propos de Rapp sur M. Savary. — Lebrun. — Le trésorier du premier consul. — Sa folie ducale. — Quelques femmes de qualités. — Proposition que me fait madame Murat de m'attacher à elle. — Mon refus. — Je mécontente Hortense. — Je me brouille avec Eugène. — Premier cercle aux Tuileries. — Détails de la soirée. — Parures des femmes de la famille Bonaparte. — Entrée dramatique du premier consul. — Mécontentement qu'il témoigne à lord Withworth. — Étonnement du corps diplomatique. — Satisfaction des Français assistants. — Propos du sénateur Porcher et réplique du général Andréossy. — Plusieurs mots de Napoléon dans sa mauvaise humeur. — Ce qu'il me dit. — Conversation de madame de Stael avec Joseph Bonaparte..... 311

CHAP. XVI. — Je cause avec un héros de l'empire sans savoir

qui il est. — Le général Lefebvre me fait connaître le baron Dauménil. — L'abus, les guides et Bonaparte. — Le baron Dauménil n'est rien et M. de Puyvert est pair de France.— Mot du comte de Narbonne sur les armées françaises. — L'ancien archevêque de Cambrai. — L'abbé de Pradt. — L'abbé de Broglie.— L'abbé de Quélen.— L'abbé de Frayssinous. — L'abbé de Sambrucy. — Discussion de ménage entre M. et madame Bonaparte. — Je vais à la Malmaison.. 334

CHAP. XVII. — Le soleil après la pluie. — Épanchement. — Confidence.—Explication.— Secret de la mauvaise humeur du premier consul.— M. Papin. —La guerre au chat.—Importance de M. Papin.— Ma parure. — Promenade dans le jardin.— Ossian.— Rencontre.— M. de Lormian. — Explication plus sérieuse.— Détails intéressants.— Les héros de la Mythologie. — Esther devant Assuérus. — Après la brouille le raccommodement. — Retour auprès de Joséphine..... 347

CHAP. XVIII. Comment je choisissais indifféremment mes amis dans des opinions contraires. — Biographie morale et physique de l'un d'entre eux. — Napoléon cause avec M. de Lormian. — Son opinion sur Lebrun et Chénier. — Je repousse une confidence périlleuse. — Colère de madame de Stael promptement châtiée. — Un de ses propos. — Mot du comte de Narbonne sur Napoléon. — Courage de quelques hommes de lettres. — Célébrités de l'époque dans la littérature et les beaux-arts. — Hortense de Beauharnais met le gothique à la mode.— Généalogie du romantisme. — Actrices, acteurs des Français. — Mesdemoiselles Duchesnois et Georges. — La politesse d'alors. — Pourquoi Napoléon préférait le service de l'ancienne noblesse à celui de la nouvelle. 360

CHAP. XIX.— Conversation du premier consul avec un émigré au sujet de la déclaration de guerre. — Comment le prince Borghèse épousa madame Leclerc. — Son mot adroit à madame Lætitia.— Jalousie de deux sœurs.— Ce que Napoléon dit à celles-ci. — Le prince Borghèse à Turin. — Lucien Bonaparte. —Cause révélée pour la première fois de l'inimitié

de Napoléon à l'égard de son frère. — Première querelle de Napoléon et de Lucien.—Premier mariage de celui-ci.— Seconde querelle.—Ce que Lucien dit à sa mère.— Son second mariage. — Jérôme Bonaparte. — La duchesse de Chevreuse. — Engagement que prend le duc de Luynes. — Ma conversation avec madame de Chevreuse. — Conduite différente de la famille Bonaparte, selon la tenue de telle ou telle femme de qualité. —Propos de la princesse Pauline sur M. de Montesquiou. — Réflexions et pensées..... 379

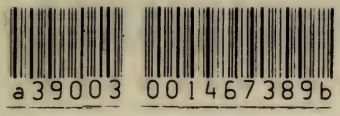
CHAP. XX. — Déjeuners de l'empereur. — Gens qu'il y appelait. — Leurs noms. — Talma. — Michot. — Mot profane de Napoléon sur les courtisans. —Les savants quelque peu serviles. — Mot de Louis XVIII sur eux.— Legouvé.— Sa conversation avec le premier consul, au sujet de la tragédie de *la Mort de Henri IV*.— Dialogue entre un flatteur et un poète. — M. Arnault.— Réplique sanglante faite à Fouché.— Mot de l'empereur sur ce personnage..... 405

CHAP. XXI. — Le marquis de Beausset. — Le cardinal de Beausset. — La marquise de Beausset. — Un propos de Louis XVIII sur les renégats. — Le bailli de Perette.— Les deux noblesses et les jacobins d'alors. — Le capitaine Merville. — Le bal masqué. — La partie de plaisir. — La surprise. — Le déguisement. — Le rideau. — L'épée. — Le rire fou de M. de Rovigo..... 417

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001467389b

DC 198 .L23 1830 V1
LAMOTHE-LANGON, ETIENN
MEMOIRES ET SOUVENIRS

CE DC 0198
.L23 1830 V001
C00 LAMOTHE-LANG MEMOIRES E
ACC# 1346280

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 02 12 21 07 2